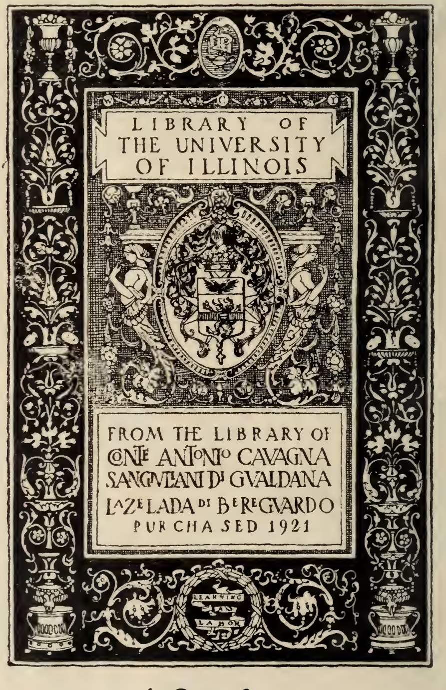



LIBRARY OF
THE UNIVERSITY
OF ILLINOIS
FROM THE LIBRARY OF
CONTE ANTONIO CAVAGNA
SANGIULIANI DI GUALDANA
LAZELADA DI BEREGUARDO
PURCHASED 1921
LEARNING AND LABOR




E-5-6
2

L'ART DE S'ENRICHIR PROMPTEMENT PAR L'AGRICULTURE,

Prouvé par des expériences.

Par M. DESPOMMIERS,
Gouverneur de la ville de Cheroy.

NOUVELLE ÉDITION, revue, corrigée & augmentée des découvertes de l'Auteur, depuis qu'il est employé par le Gouvernement à l'amélioration de l'Agriculture en France.



A PARIS,
Chez GUILLYN, Quai des Augustins, du côté du Pont Saint-Michel, au Lys d'Or.

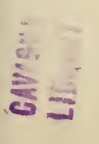
M. DCC. LXX.

Avec Approbation & Privilége du Roi



AVERTISSEMENT
DE L'AUTEUR
Sur cette nouvelle Édition.

J'ETOIS occupé chez moi à tirer parti de mon bien; je cherchois à trouver le moyen de fertilifer nos campagnes, lorfque je donnai au Public l'*Art de s'enrichir par l'Agriculture*. Je fus prefqu'auffi-tôt employé par le



Gouvernement jusqu'à présent pour l'amélioration de l'Agriculture dans toutes les parties de la France où elle languissoit.

Des expériences répétées pendant plusieurs années, la comparaison des terres, du climat, des marnes, des végétaux, des obstacles sans cesse à surmonter, m'ont fait découvrir les choses les plus intéressantes. Mon unique but a été de faire le bien; j'ai cherché à connoître ce qui étoit propre à chaque sol; je n'ai jamais eu de systême particulier; si quelqu'un eût trouvé

quelque choſe de plus utile, je l'aurois publié. C'étoit remplir ma miſſion. La combinaiſon, la conſtance m'ont fait triompher de choſes crues impoſſibles. Le ſuccès ne me laiſſant rien à deſirer, j'ai cru devoir à ma patrie un nouvel ouvrage, où mes travaux détaillés, appuyés ſur des témoignages irréprochables, fuſſent des guides pour les amateurs de cet art bienfaiſant. Mon premier ouvrage a été accueilli le plus favorablement; on en a fait pluſieurs éditions en France; on l'a traduit en pluſieurs lan-

gues; mais je ne peux diſſimuler que l'on y trouve encore quelques préjugés ; l'amour de la vérité ne me permet pas de me taire; l'expérience, cette grande maîtreſſe, m'a inſtruit, & je ne crains pas de revenir ſur mes pas; je n'ai donné dans cet ouvrage que des choſes poſſibles à tous les cultivateurs, dont la plûpart même diminuent la dépenſe actuelle.

On ne doit jamais adopter une méthode univerſelle; une choſe excellente dans des endroits, ſeroit contraire, per-

fide dans d'autres. Il n'y a que ce grand mobile de l'agriculture qui ſoit général. *Avoir des fourrages, nourrir beaucoup & défricher aiſément.*

On doit éviter de juger du reſte des terres du Royaume par les fertiles qui ſont à portée. Ne point mépriſer celles qui paroiſſent ingrates. C'eſt ſur ces mêmes terres que doit agir le génie intelligent, il y trouve des avantages ſans nombre; le froment y devient beau, graine plus que dans un ſol gras; mais elles exigent une progreſſion, qui, en

développant chez elles les principes de fécondité, embellit & fertilise la nature la plus marâtre.



AVANT-PROPOS.

IL eſt ſurprenant que la France ſituée ſous un ciel heureux, habitée par le peuple le plus induſtrieux, ait négligé depuis ſi long-tems les biens les plus ſolides. Ses terres d'une fécondité ſinguliere, ſemblent n'attendre qu'une culture bien entendue pour répandre avec profuſion des richeſſes inépuiſables. Pourquoi donc une grande partie d'un ſi beau pays eſt-elle en friche, ou ſi mal cultivée ? On cherche aujourd'hui la raiſon de cet engourdiſſement ; voici ce qui me paroît vraiſemblable.

Nul doute que ſous le gouvernement des Romains, les arts, & principalement l'agriculture, n'ayent fleuri dans cette partie des Gaules qui comprend aujourd'hui la France. Ce fut par l'agriculture, unique mobile de l'aiſance, que Céſar, ce génie vaſte & profond,

trouva le moyen d'y faire ſubſiſter de nombreuſes armées, qu'il vint à bout de la ſoumettre, de l'embellir par des travaux immenſes, & de la fertiliſer au point d'être la plus belle province de la République. Ceci pourroit paſſer pour pure conjecture, ſi on ne connoiſſoit d'ailleurs par les ouvrages des meilleurs auteurs de ce tems, le goût décidé des Romains pour cette partie intéreſſante. Mais dans la ſuite, tout ſe ſentit de la décadence de l'Empire; un déluge de Barbares inonda ces contrées floriſſantes. Plus féroces que guerriers, ils égorgerent ou mirent aux fers des hommes moins forts qu'eux, mais plus utiles à la ſociété. Plus avides que prudens, ils ravagerent, ils dévaſterent ces fertiles & riantes campagnes où ils venoient chercher leur ſubſiſtance. Un commerce néceſſaire avec les vaincus leur donna cependant des mœurs plus douces; ils devinrent même chrétiens ſous Clovis. Mais il leur reſta un fonds de barbarie

que plusieurs siécles ont eu peine à bannir. Les successeurs de Clovis avoient trop de guerres à soutenir dans les foibles commencemens d'une monarchie encore chancelante pour s'occuper du bien-être de leur état.

Il prit une nouvelle forme sous Charlemagne. Ces vastes solitudes, ces deserts affreux furent cultivés. Mais le maître ne veilloit pas assez à ses héritages : des mains mercenaires, les serfs seuls étoient chargés de ce soin ; & parce que les vues de ces espéces d'hommes sont toujours bornées, il y eut peu de progrès. Il regnoit un goût romanesque parmi les grands qui ne s'occupoient dans le loisir de la paix que de combats & de tournois plus dangereux qu'amusans. Les lettrés ne brilloient que par des chansonnettes, figuroient parmi ces Troubadours si renommés, dont il ne nous reste que très-peu d'écrits, mais assez pour déceler le mauvais goût du tems en tout genre.

Nous étions encore bien loin du vrai, lorſque les Normans nous en firent perdre juſqu'à l'idée. Ce fut un torrent affreux qui éteignit le peu de feu qui commençoit à nous animer ; leurs mains perfides n'épargnerent que ce qui fut inacceſſible à leur goût deſtructeur. Forcés enfin de les recevoir dans notre ſein, & de les laiſſer partager tranquillement nos dépouilles, nous aurions encore pu réparer nos pertes ; mais l'eſprit de vertige s'empara de l'occident, & nous ne tardâmes pas à en être frappés. Les croiſades, cet appât trompeur; qui excita notre avidité ſous l'ombre du zèle, ne nous procurerent que la perte de nos plus braves guerriers, & ne ſervirent qu'à dépeupler nos campagnes.

Quelques gens cependant profiterent ſagement de l'inhabilité des peuples. Cette eſpéce d'hommes qui vivent dans l'Etat ſans être citoyens, qui pourroient rendre de grands ſervices ; mais qu'un régime mal combiné a fait devenir peu

utiles à préſent, ne le furent pas alors. Ils défricherent, ils cultiverent, ils acquirent par cet art ſimple & naturel des richeſſes qui auroient fait ombrage à leurs propres bienfaicteurs, ſi on n'avoit eu ſoin de tems en tems de les leur enlever par parcelles.

Charles V, par des loix ſages, prit les moyens de mettre ſes peuples dans l'abondance; mais il vécut trop peu. Les fureurs de Charles VI, l'invaſion des Anglois firent voir par-tout les horreurs de la guerre, tels que le commerce interrompu, les terres abandonnées. Tout reſta dans un état de langueur & de miſere juſqu'à Louis XII. Il fut le pere de ſon peuple, il fit tous ſes efforts pour le rendre heureux; mais des entrepriſes téméraires, des guerres éloignées firent qu'aucun génie bienfaiſant n'enſeigna la vraie ſource des richeſſes. François premier, ſon ſucceſſeur, aima les Savans, les protégea, les encouragea par des récompenſes; mais ces

Savans n'enſeignerent pas l'art de rendre les Princes plus riches, les peuples plus aiſés; ils ignoroient les vraies reſſources d'un Royaume. C'étoit beaucoup néanmoins que d'ouvrir la porte aux ſciences; l'eſprit humain n'avance que lentement dans ſes découvertes, il ne parvient que par degrés, & le premier pas eſt toujours le plus difficile à franchir.

Les guerres civiles qui ne finirent qu'au commencement du regne de Louis XIV, arrêterent encore nos progrès; on diſputa, on ſe battit, on s'égorgea, & l'eſprit de fureur rendoit comme impoſſible le goût d'une vie douce & tranquille. On voit cependant quelques livres d'agriculture écrits dans ces tems, mais ſi mauvais, qu'il eſt impoſſible d'en tirer aucun profit; tout eſt confondu, on y rapporte tout aux influences de la lune & des aſtres, je dirois preſque des taliſmans, & de toutes les miſeres de la magie qui étoit la ſcience à la mode.

Le beau ſiécle de Louis XIV épura enfin nos mœurs & notre goût, tout y atteignit la perfection ; ce fut l'époque de notre gloire ; mais il étoit réſervé au prince qui nous gouverne de faire notre bonheur. C'eſt ſous un tel Roi qu'il eſt beau à tout citoyen de communiquer ſes connoiſſances, pour peu qu'elles tendent au bien public. Toujours occupé de la félicité de ſon peuple, il ne dédaigne pas d'entrer dans toute eſpéce de détails, lorſqu'il en peut réſulter quelqu'avantage. La ſageſſe & la bienfaiſance qui guident tous ſes pas, lui ont fait connoître ce que tant d'autres ont négligé d'apprendre, que la gloire d'un Souverain eſt d'avoir des ſujets heureux. Ce que Henri le Grand ne fit que projeter, il l'exécute aujourd'hui en établiſſant par-tout des ſociétés d'agriculture pour faire revivre & donner une nouvelle force à ce nerf de l'Etat : ainſi Hiéron enſeigna lui-même l'art de cultiver la terre à ſes ſujets, devint le roi

le plus grand, & ſurpaſſa par ſa magnificence les plus puiſſans monarques.

Le goût du chef a enfin décidé celui des particuliers, chacun s'empreſſe de répondre à de ſi belles intentions: on voit déjà beaucoup de mémoires ſur l'agriculture; mais on n'y peut trouver une route ſûre, les préjugés de chaque canton l'emportent; l'excellent ſe trouve ſouvent anéanti par des calculs faux. Subjugué par ces mêmes préjugés, je n'ai pu en revenir que par de longues expériences. Employé par le Gouvernement depuis long-tems pour l'amélioration de l'agriculture, j'ai cru devoir faire part de mes obſervations & de mes ſuccès. Trop heureux, ſi je puis contribuer à l'exécution des deſſeins d'un grand Roi, & au bonheur de ma patrie.



L'ART DE S'ENRICHIR PROMPTEMENT PAR L'AGRICULTURE.

CHAPITRE PREMIER.

Du Cultivateur & de l'état actuel du produit des terres.

LA France a différentes eſpèces de terres, plus ou moins propres à produire du bled : on les diſtingue par des noms qui varient dans chaque Province ; on ne peut s'en former d'idée juſte, qu'en examinant les herbes qu'elles produiſent naturellement. Chacune a ſon terrein propre & analogue à telle eſpèce de plante utile.

On cultive dans différentes Provinces avec des chevaux, dans d'autres avec des bœufs, des vaches, on en augmente le nombre dans des cantons. Les préjugés l'emportent souvent. Ceux qui ont de la nourriture au lieu de la donner à quatre, la distribuent à dix bestiaux de travail ; ils ne réfléchissent pas, que quatre bien nourris, l'emportent en force sur une multitude atténuée. Des charrues mal combinées, que des barbares nous ont transmises, & que les préjugés font respecter; une culture vicieuse, le défaut presque universel de fourrages, rendent misérable un peuple placé par la nature la plus favorable. Les lieux éloignés du commerce, sont dans une langueur encore plus pernicieuse, le bas prix des denrées arrête l'activité ; le peu de récolte ne permet pas d'élever, de nourrir de nombreux troupeaux. Des besoins pressans font battre le grain dès l'Automne, la paille vieillie n'offre à ces animaux aucune ressource contre les besoins

qu'ils éprouvent l'Hiver ; de-là, ces mortalités, ces fléaux qui détruisent jusqu'à l'espérance du cultivateur.

Les terres mal cultivées produisent, dans une infinité de cantons, à peine le double de la semence ; j'ai vu dans beaucoup de Provinces, le laboureur avoir recours à son maître dès le mois de Janvier pour lui fournir du bled. La moitié qu'il a pris pour sa part, suffit rarement à ses besoins.

La culture mal combinée fait employer dans une métairie, une multitude de bras que l'ineptie rend indispensables ; j'ai vu en Berry jusqu'à cinquante personnes dans des lieux, où dix suffiroient avec un labour entendu.

Il ne faut point jeter les yeux sur les Provinces fertiles de la France. Une terre grasse ouvre sans effort un sein abondant. Le peu de progrès qu'a fait jusqu'ici l'Agriculture, a empêché qu'on ne se formât des notions justes de chaque canton. J'écris pour ces Provinces

malheureuſes, où le cultivateur ignore le nom du commode, où la miſere paroît ſous toutes les formes. C'eſt en augmentant la production, & diminuant la dépenſe, que l'on peut changer ces habitations triſtes en campagnes floriſſantes. Je vais détailler par degré les cauſes de la dévaſtation apparente du plus beau pays de la France, & des moyens d'y ramener l'abondance.



CHAPITRE II.

De la Culture par les bœufs, son ancienneté.

EN remontant dans la plus haute antiquité, on voit un usage universel des bœufs pour la culture, le cheval portoit l'homme, traînoit des chars, transportoit des fardeaux ; mais le bœuf seul étoit employé à l'Agriculture. L'Histoire Sainte, la Profane nous prouvent qu'ils servoient par tout à la culture des terres. Les anciens qui en ont traité ne parlent que de bœufs, de leur joug. Caton, Pline qui vivoient dans des siécles éclairés, dans le centre d'une Puissance qui donnoit des loix à toute la terre, n'ignoroient pas sans doute toutes les méthodes propres aux cultivateurs; ils ne font cependant mention que de bœufs; nous voyons paroître la culture des chevaux, sans en pouvoir fixer l'époque. Tout me porte à croire que dans

la décadence de l'Empire, dans cette inondation de barbares dans nos Provinces, les vainqueurs & les vaincus mangerent, détruisirent les Bœufs. La victoire en rendant inutiles les corps nombreux de cavalerie dont les armées étoient composées, força les vainqueurs à s'en servir au labourage, pour trouver leur subsistance dans ces lieux qu'ils venoient d'envahir. Chacun s'est ensuite attaché à l'usage qu'il a trouvé en naissant, sans en combiner les désavantages. Tous sentent seulement la nécessité de fumer beaucoup pour se procurer l'abondance; mais comment le faire? Comment nourrir ses bestiaux, sans recourir à des emprunts toujours ruineux? Un moyen simple peut y faire parvenir. Ce sont les prairies artificielles seules qui peuvent déterminer l'abondance; une méthode entendue nous procurera des trésors plus réels, que tous ceux que l'avidité va chercher au travers des mers.

CHAPITRE III.

Différentes espèces de prairies.

HEUREUX celui qui possède des prairies flottantes, mais le nombre en est si peu considérable en comparaison de ceux qui en manquent, que je pense que l'on doit faire ses efforts pour se procurer des fourrages dans les lieux, où la nature les refuse, les prairies hautes se couvrent à la fin de mousse, les sels propres aux herbes sont épuisés, tout annonce la langueur : on peut y remédier par des cendres, par des engrais puissans ; mais si on n'a pas ces secours, il faut labourer ces prairies & les mettre en grain assez long-tems pour que les sucs analogues à l'herbe soient réparés. Si l'eau des torrens peut gâter en hiver le froment, il faut semer seulement des avoines, orges, ou d'autres choses. L'abondance de la pro-

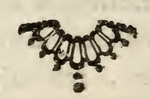
duction balancera avec avantage ce changement de nature. Il en faudra toujours venir là; tous les engrais ne peuvent que retarder le dépériſſement. Après 5, 6, même 7 années, on peut ſemer avec de l'avoine des graines de foin de toutes eſpèce; la prairie renouvellée donnera des marques d'une jeuneſſe vigoureuſe. Quelques fumiers, encore mieux des vaſes, des boues ramaſſées, donneront à la nouvelle prairie un degré de fécondité ſingulier.

Tous les cultivateurs n'ont pas des prés hauts; on voit des pays immenſes réduits à de mauvaiſes pâtures, & que réellement les meilleurs fonds des domaines ne produiſent rien. L'épuiſement des beſtiaux par le travail, l'impoſſibilité de donner aux éleves la nourriture abſolument eſſentielle, arrêtent tous les progrès de l'Agriculture; on cultive avec beaucoup d'hommes peu de terrein, l'engrais y manque & la misère en eſt une ſuite néceſſaire.

Dans l'immensité de landes qui s'étendent du Berry jusque dans la plus grande partie du Poitou, on ne peut, faute de nourriture, élever que très-peu de bêtes à laines; elles y sont petites, la laine de très-mauvaise nature. La misère paroît sous mille formes; les laboureurs anéantis sous le poids de leurs maux semblent être d'une autre espéce que les hommes ordinaires; l'émulation, le génie industrieux sont resserrés par l'impossibilité de se mettre à l'aise, ils ne voyent autour d'eux que détresse, les cultivateurs des autres Provinces partagent ces mêmes peines. Tout se réunit à dire : *avec plus de fourrages, j'aurois plus de bestiaux, plus de bestiaux me donneroient plus d'engrais, & ces engrais me procureroient d'abondantes récoltes :* une culture entendue, réunie à ces avantages, rendroit à la société une multitude d'hommes, crus jusqu'ici absolument essentiels à la suite des tra-

vaux de l'agriculture d'une partie du Royaume

On connoît le treffle, la Luzerne, le ſainfoin ; on a annoncé d'autres prairies telles que le raiſſgrae, la graine d'oiſeaux, la grande pimprenelle. J'ai ſuivi la culture de ces dernieres. Je n'y ai pas trouvé aſſez d'avantages, pour entrer en concurrence avec les trois premieres. Je vais détailler mes obſervations ſur ces premieres eſpèces de prairies, les moyens ſimples de ſe procurer celles dont la nature analogue au ſol, procurrera au laboureur des ſecours capables de changer ſon état, & lui produira tous les avantages naturels au pays qu'il habite.



CHAPITRE IV.

Du Sainfoin.

LE ſainfoin offre aux beſtiaux de toute eſpèce, une nourriture excellente; ſa plante plus hâtive que la luzerne, eſt à la mi-mai une reſſource pour le cultivateur. Le ſainfoin fleurit dès ce tems; en le donnant aux beſtiaux de travail, il leur donne une vigueur capable de les faire fournir aux plus rudes travaux ſans avoine; on le coupe alors avec économie en vert; ſi on le fannoit avant le 15 de Juin, cette herbe encore trop tendre, n'ayant pas atteint le degré de maturité, ſe réduiroit à un très-petit volume. Une quantité de terres mépriſées, inutiles à la ſociété, lui ſont ſingulierement analogues; l'expérience la plus longue m'a appris que les marneuſes, les terres légeres, toutes celles enfin qui pro-

duiſent le pavot avec abondance, où le bois ne végete qu'avec peine, y ſont très-propres. Il y a des Provinces preſqu'entierement ſtériles, parce que l'on n'y connoît pas la propriété des terres. La mauvaiſe Champagne, une partie de la Bourgogne, le Poitou & pluſieurs cantons étendus, ſeroient avec ce ſecours de la plus haute valeur.

Je paſſois par la Touraine, j'y appris que M. le Duc d'Aiguillon étoit à ſa terre de Veré, j'allai lui rendre mes devoirs. M. le Duc en me parlant d'Agriculture, me raconta que ſon parc d'une grande étendue, avoit une portion conſidérable abſolument inutile, que le bois s'y refuſoit, enfin que ce ſol n'étoit propre à rien; que la terre n'étoit couverte que de mouſſe, & n'avoit pour arbuſtes que quelques genevriers épars. J'examinai ce terrein, il me parut excellent pour le ſainfoin; je procurai à M. le Duc une charrue pour le défricher; on laiſſa enſuite ce défrichement quinze

mois pour acquérir par l'impreſſion de l'air ces ſels puiſſans qui décident l'abondance ; on y ſéma après ce tems de la graine bien préparée, que j'avois envoyée. On ne peut exprimer l'abondance des récoltes ; le Cher déborda, les prairies furent perdues. L'année ſuivante le prix du foin monta très-haut, de-là l'impuiſſance de nourrir, d'élever, de fumer. M. le Duc, vit alors ces mêmes terres mépriſées couvertes d'une quantité étonnante de fourrages, & après la fauchaiſon, ces lieux auparavant ſi ſtériles offroient aux beſtiaux de toute eſpéce un gras pâturage.

M. le Marquis de Voyer, Seigneur d'un rare mérite, occupé du bien de ſa province, cherchoit à inſtruire par l'exemple. Il me dit un jour, j'ai beaucoup de chevaux, ceux de la poſte ſont à moi. Je ne recueille point de foin ; je ſuis obligé d'aller très-loin en acheter ; le prix de l'achat, la dé-

pense des voitures me coûtent infiniment ; quels remédes y apporter ?

Depuis le château des Ormes jusqu'au sommet d'une petite montagne, s'étend une pente d'un sol blanchâtre, maigre en apparence ; inutilement y avoit-on planté du chêne, il n'y produisoit point du tout. Je proposai à M. le Marquis de semer cette étendue en sainfoin, & que je lui procurerois de bonne graine. Je voyois l'incrédulité sourire à ma proposition ; comment une terre si maigre, ne produisant point d'herbe, pourroit-elle donner une prairie ?

M. le Marquis d'un génie supérieur aux préjugés, ordonna aussi-tôt que l'on y travaillât, on sema en 1765, la récolte fut assez bonne en 1766 ; tous les foins manquerent en Poitou en 1767, on y vendit jusqu'à cinq livres le quintal de foin, ce qui fait cinquante livres le cent de bottes de foin de dix

ſivres. M. le Marquis n'avoit pu fumer ; cependant le ſainfoin triompha de la ſaiſon contraire, on recueillit ſoixante chariots de foin, trois cens boiſſeaux de graine. M. le Marquis m'en marqua toute ſa ſatisfaction, tout annonçoit au mieux pour 1768 ; on ſçait que cette plante en périſſant laiſſe une terre capable des plus hautes productions. Le ſol repoſé, engraiſſé par les débris de la plante, donne le plus beau froment, des chanvres, des légumes.

M. le Marquis de la Chèſe, de Poitiers, me conduiſit à ſa terre d'Aventon, il n'en retiroit que peu. Les terres ſont ſéches, pierreuſes, d'une nature chaude, la rareté des fourrages s'oppoſoit à la production : j'envoyai de la graine ; elle donna bientôt des prairies abondantes. La face de ce domaine changea dans l'inſtant, & je ſuis certain que peu d'années ſuffiront pour en rendre le revenu bien au-delà de l'eſpérance du propriétaire.

La Beauce du côté d'Eſtampes, de Malherbe, paroît ſtérile, les terres y ſont ſi peu fécondes que le bled n'y vient que par le ſecours du ſainfoin, une terre qui n'en a produit depuis long-tems, donne un bled maigre & chetif. Une plante nommée Queue de renard, dévore & abſorbe tous les ſels propres au grain. Le ſainfoin connu dans ces cantons y répand la fertilité & l'abondance La moindre métairie nourrit plus de beſtiaux, paye plus de contributions à l'Etat, rend plus au propriétaire que ſix d'égale étendue, dans la plupart des Provinces dont le terrein eſt bien ſupérieur, mais où l'on ignore l'art de faire croître les prairies. En jetant les yeux ſur un fonds en apparence auſſi ingrat, le comparant enſuite à d'autres endroits gras par leur nature, on paroît ſurpris, on cherche en vain la raiſon, on crie, on s'épuiſe en conjectures; on dit: que les payſans travaillent? Inutilement le feront-ils, s'ils ne rencon-

trent pas le but. Qu'un riche propriétaire employe beaucoup d'argent, il achetera des fourrages, la cupidité arrachera à l'indigent jusqu'à son nécessaire, le domaine deviendra excellent ; mais alors c'est une terre qui s'engraisse aux dépens des autres, tout le reste languit. L'Etat n'en est pas plus riche, la population plus étendue ; ce sont des remedes simples & puissans qui pourront changer le sort des laboureurs, & rendre précieux tant de cantons méprisés.

Je me contente de rapporter ce peu d'exemples du bien-être que j'ai procuré par le sainfoin. Je passe sous silence une infinité d'expériences heureuses dans différentes Provinces ; le calcul du produit en graine comparé, avec celui de la terre en culture, la fécondité que cette plante répand, étonneroient toutes personnes non prévenues de ces avantages.

Le sainfoin croît dans toutes sortes de terreins ; mais il y en a où il dure

ſi peu que je ne conſeille pas de l'y ſemer. Je détaillerai à qu'elle eſpèce de terre chaque prairie eſt propre, par là chacun y trouvera les mêmes avantages. Le ſainfoin vient, mais ne réuſſit pas long-tems, où croiſſent le geneſt, l'oeil'e ſauvage, la bruyere mâle, le jonc, les lieux trop humides; mais il dure beaucoup, & il affectionne les terres où viennent le Genevrier, le Chardon roulant, enfin toutes les terres chaudes, & marneuſes.



CHAPITRE V.

La méthode mal entendue de recueillir la graine de ſainfoin, perd le fourrage; ſes effets pernicieux pour l'Agriculture.

LE ſainfoin a par-tout ſa réputation faite, on en ſent le mérite, mais la maniere dont on recueille la graine, l'empêche de ſe multiplier dans une infinité d'endroits. Dans tous les pays où l'on cultive le ſainfoin, pour en tirer la graine on laiſſe deſſécher le fourrage, alors ou l'on ramaſſe la graine à la main, ou l'on fauche; on conduit enſuite à la grange, & l'on bat le ſainfoin pour en extraire la graine. Je trouvai le plus grand inconvénient dans ces uſages : le premier employe un tems infini, donne peu; le fourrage ne ſert preſqu'à rien; par le ſecond on n'en tire pas plus de parti. Une grande partie de la graine tombe en la

chargeant, les secousses de la voiture ne lui sont pas plus favorables dans le transport.

Cette graine est remplie de corpuscules de feu, qui agissent singulierement sur les germes, la plûpart sont altérés au point de ne pas lever, & souvent le surplus, si le sol ne lui est pas entierement analogue, jette une racine délicate que la moindre molécule meurtrit; on y voit des plantes vigoureuses, d'autres chetives : on conclut de là que cette herbe ne convient pas au sol. D'autres terreins qui y sont singulierement propres, exigent une quantité de semences qui effraye. M. le Marquis de Voyer a vu que douze boisseaux de graine qu'il avoit achetés, ne garnissoit pas plus que quatre que je lui avois envoyés. Je ne parlerai pas des semis de la Beauce : la graine vient d'être battue, le germe n'a pas encore été altéré. Nous voyons tous les jours que leurs semailles retardées donnent un sainfoin si peu

épais, qu'il faut en battre la graine avec des fourches sur le champ, pour le garnir avant que de le faucher, la terre friable se prête à ce semis, la racine la plus délicate s'y introduit sans peine, elle y vegette sans obstacle, & égale en beauté les années suivantes ce qui avoit d'abord réussi.

Il n'en est pas de même des endroits où le sol est plus serré, la graine répandue leve, mais périt peu de tems après ; de pareils moyens ne peuvent remédier au vice de la graine. Le hasard me fit découvrir les causes du peu de succès qu'ont une infinité d'expériences.

J'avois semé un champ dont la plus grande partie resta nue, on voyoit quelques plants vigoureux ; je les laissai à graine, la semence leva en entier dans ce que j'avois fait préparer pour la recevoir ; répandue dans l'instant elle conserva toute sa vigueur naturelle. Je ne pouvois donc douter de la

mauvaiſe qualité de la graine premierement ſemée, au lieu que la ſeconde avoit toutes les qualités néceſſaires, cette expérience me réuſſit ; c'eſt en étudiant la nature, & en la ſuivant pas à pas que l'on peut ſurmonter des pareils obſtacles



CHAPITRE VI.

Méthode aiſée de préparer la graine du ſainfoin, & d'en conſerver le fourrage.

ON vient de voir les inconvéniens des graines dont on s'eſt ſervi juſqu'ici; fourrage perdu, peu ou point de ſuccès dans une infinité d'endroits; dans d'autres ſouvent plus de dépenſes en graines, que de produit.

Le moyen que j'employe eſt ſimple : lorſque les premieres fleurs épanouies ſont changées en graine d'une couleur rouſſe: quoique celles d'en haut ſoient vertes encore, le moment eſt venu de faucher; le germe de celles dont la maturité ne paroît pas ſi avancée que les autres, ne le cede point aux premieres en vigueur. On ramaſſe légérement à la roſée le ſainfoin par petits tas, de la groſſeur

d'une botte, on peut ſuivre la même méthode que pour les avoines. Dès l'inſtant que le ſoleil a pompé l'humide, & que la graine peut ſe détacher par le froiſſement, il faut remettre la ſuite de cette opération au crépuſcule du ſoir, ou au lendemain matin : ſans cette attention, la ſemence la plus mure tomberoit ſur la prairie.

On peut commencer à la ſaint Jean : il faut dans une ſaiſon auſſi brûlante peu d'inſtans pour préparer l'extraction. On ſe ſert de deux draps ſur leſquels on tranſporte chaque petit tas & avec des petits fléaux on fait tomber la graine, on la tranſporte à meſure dans la grange, on l'y vanne auſſi-tôt, on la porte au grenier, où on l'étend très mince, il faut auſſi avoir cette précaution pour les feuilles tombées avec la ſemence.

A meſure que le ſainfoin eſt battu, on le jette, on l'écarte à côté des draps qui parcourent ſucceſſivement le champ deux ou trois heures ſuffiſent

pour

pour le travail d'un arpent, mesure de Paris. Le sainfoin conserve les feuilles, est verd, odorant, & les bestiaux le mangent très-bien. Pour l'ordinaire ce fourrage est dès le même jour en état d'être conduit au fenil.

Si on néglige de vanner, & que l'on differe, on court risque de tout perdre; peu d'instans suffisent pour animer une quantité incroyable de corpuscules de feu qui agissent de la manière la plus destructive sur le germe: les feuilles éprouvent aussi le même danger. Elles contractent une odeur fœtide; aucun animal n'en veut. Conservées au contraire par l'attention que l'on a de les remuer jusqu'à ce que le feu soit exhalé, ce qui arrive au bout de 5 à 6 jours, elles l'emportent en bonté sur les feuilles d'orme & sur la paille de bled.

On a beau écarter au grenier la graine avec soin, elle éprouvera toujours des accidens: il faut la remuer très-exactement & avec une sorte d'attention,

au moins cinq fois le jour, finir à dix heures du foir, recommencer à 4 heures du matin ; fa chaleur eft près de huit à dix jours à fe paffer, la partie qui eft verte fermente beaucoup, la moindre négligence lui porte des coups mortels.

Si on deftine un champ voifin de la récolte à être femé en fainfoin, il faudra alors tenir la terre labourée, & femer à mefure que l'on vanne ; ce femis eft excellent, & épargne des foins fans cela indifpenfables.



CHAPITRE VII.

Tems propres à ſemer le ſainfoin : quelle culture il exige ? Peut-on ſemer d'autres graines avec lui ?

ON ſeme le ſainfoin en différens tems ; au mois d'Avril, à la Saint Jean & en Septembre.

Le ſemis du mois d'Avril exige que la terre ait une façon dans l'hiver, il faut qu'elle ſoit meuble ; j'ai ſemé du ſainfoin ſur une façon qui n'a pas réuſſi ; ſon apparence marquoit, mais la racine ne trouvant pas une terre préparée, la plante périt ; je la façonnai mieux l'année ſuivante, & j'eus une prairie abondante. Il y a des terreins ſi meubles, qu'une ſeule culture ſuffit mais ſi on veut réuſſir il faut uſer de toutes les précautions poſſibles.

Si la terre eſt graſſe, on peut ſemer avec le ſainfoin de l'orge, de l'avoi-

ne ; mais ſi le ſol eſt peu fertile, il faut le metre ſeul. Il ſe fortifie, & donne la ſeconde année une récolte abondante ; ſi on mêle avec lui quelqu'autre grain, les ſels qui lui ſont néceſſaires ſe trouvent abſorbés, & ſi l'on gagne par la récolte, on perd par la médiocrité de celle de la prairie. Le ſainfoin ne produit jamais dès la même année, il enfonce ſes racines ; ſa plante s'écarte, & le cultivateur ne voit que l'apparence de l'abondance pour les annés ſuivantes.

Le ſemis de la Saint Jean eſt facile, la terre dans ce tems n'eſt point peſante par l'humide ; on a de la graine fraîche battue ; ſi on ne l'a pas près de ſoi il faut être ſûr de la bonne foi de celui dont on l'achette. Si la terre eſt fertile, on peut y ſemer en même tems du bled Sarazin. J'ay vu d'excellentes récoltes de ce grain, & l'année d'enſuite une prairie abondante. Mais ſi le fonds eſt médiocre, il n'y a pas à héſiter, il faut le ſemer ſeul. Jai vu rarement les

femailles d'Automne réuffir, avec le bled; il profpère peu, fort fouvent l'hiver le fatigue. Quelques fuccès dans des fonds heureux ne décident point. Il ne faut pas hazarder des façons, ni une femence précieufe, lorfque l'on peut choifir des faifons plus favorables.

Jufqu'à ce que les racines du fainfoin ayent lié, & affermi la terre, il faut en éloigner les bêtes à corne dans les tems humides; leur trépignement fait à la plante le plus grand tort; j'en ai vu périr par la négligence du cultivateur; mais dans d'autres tems lorfque la prairie eft fauchée, elles n'y font aucun tort; leurs langues ne peuvent que couper les feuilles féminales, le cœur s'échappe toujours. Mais les bêtes à laines y font en tout tems le plus grand dommage; leurs dents rongent le cœur, peu d'années énervent, anéantiffent totalement la prairie.

CHAPITRE VIII.

De la Luzerne.

LA Luzerne eſt une plante vivace, dont le rapport & le profit ſont étonnans, mais elle exige une terre qui lui ſoit analogue. Tous les ſecours poſſibles ne lui donneront que peu de fécondité, ſi elle ne lui eſt pas propre. Elle périt dans l'année dans un fonds trop humide, ou ſi l'eau y ſéjourne ſeulement deux jours. Elle dure peu, ne donne qu'une mince récolte dans un ſol chaud où il vient naturellement des pavots, de la queue de renard; elle ne ſympathiſe pas avec la marne, & l'expérience prouve qu'au lieu de ſecours, ce foſſile lui eſt funeſte; elle demande un fonds leger & gras; elle réuſſit fort bien dans une terre où croiſſent le geneſt & l'oſeille. Mais ſi le terrein eſt maigre, il faut y mettre du fumier,

les vafes de mares, des rues, alors elle produit avec abondance.

Un homme intelligent ne feme que ce qu'il a de propre à cette plante, une étendue médiocre en bon état donne plus qu'un vafte champ mal entretenu. On gagne toujours à s'en procurer, la terre en fe repofant, en produifant des fourrages, des pâtures, acquiert par les débris du végétal, un degré étonnant de fécondité.

J'ai vu des métairies nourrir beaucoup de Beftiaux, avec ce feul fecours; le génie induftrieux triomphe de la nature la plus marâtre.

Le calcul le plus modéré de l'avantage qu'elle procure au propriétaire, comparé avec ce que donne le loyer de la Terre, eft fans aucune comparaifon; fi l'on fait quelque dépenfe pour les engrais, la luzerne donne plus longtems, le fonds engraiffé fe fent de ce bienfait, il le rend avec ufure.

La Luzerne produit dès l'année mê-

me, ſi l'on la ſeme avec intelligence.

Il faut mettre dans chaque arpent, meſure de Paris, ſeize livres de ſemence de l'année ; ſi elle eſt de la précédente, il en faut au moins vingt-quatre, une partie des germes ſe trouve altérée : le ſainfoin, la luzerne, le treffle produiſent bien mieux avec une graine nouvelle ; & il faut ſuivre pour ces trois eſpèces les mêmes regles. Quand elle eſt trop vieille, il ne faut s'en ſervir que pour ſemer ſur des champs qui ont déjà reçu le même jour de meilleure ſemence.

On ſeme en Avril, en Mai, en Septembre ; la ſemence d'Avril réuſſit très-ſouvent, mais la graine des herbes, à la quelle l'air ſert de véhicule, n'étant point encore germée, produit avec la luzerne, ſouvent l'étouffe, ou, en abſorbant beaucoup de ſels propres à la végétation, retarde la production. Les plantes que l'art fait croître, ne triompheront jamais des herbes que la terre

produit d'elle-même, ſi l'induſtrie ne les détruit; analogues, propres au ſol, la vigueur de leur pouſſe anéantiroit toute production étrangere. En y ſemant de l'orge, de l'avoine, ou d'autres grains, on renonce à la récolte de l'année, celle d'enſuite eſt moins abondante, parce que la Luzerne n'a pu ſe fortifieré tant gênée de toutes parts.

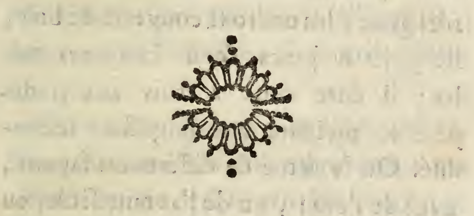
Mais ſi l'on donne une façon en Mai, à la ſuite d'une pluie douce, que l'on ſeme enſuite la luzerne ſeule, elle leve en peu de jours, elle végette parfaitement, & on peut en Septembre avoir une récolte raiſonnable: la plante acquiert de la force, & on a lieu d'eſperer le ſuccès. J'ai eſſayé à différentes fois ces deux méthodes; la premiere m'a peu ſatisfait, la coupe n'étoit que de mauvaiſes herbes, elle ne payoit aucuns frais; par la ſeconde je recueillois un bon fourrage, & la production m'offroit déjà un rembourſement de mes avances.

Le femis de Septembre réuffit très-difficilement, je ne confeille pas d'attendre cette faifon; la luzerne eft d'une délicateffe finguliere.

Il y a des gens qui laiffent auprès de chaque pied un intervalle, d'autres un rayon plein, & un autre vuide, afin de labourer à la pioche, & donner une culture deux fois par an; ce moyen augmente infiniment la production, mais elle n'égale point la dépenfe dans les Provinces où les bras font chers; fi la main d'œuvre coûte peu, on y trouve de grands avantages. Il faut dans chaque opération confulter, apprécier avec fageffe chaque chofe: telle eft excellente dans un canton qui feroit ruineufe dans un autre.

Il ne faut pas couper la luzerne avant qu'elle foit en fleur; lorfque quelqu'une des fleurs paffent, il eft alors tems de faucher; l'herbe a atteint le degré pour fe déffecher fans trop diminuer. Si on le fait plûtôt, la plante devient à rien

& l'on perd infiniment ſur la quantité de fourrages. Pour ſe procurer de la ſemence, on laiſſe la ſeconde coupe, juſqu'à ce que l'on voye la graine d'un beau jaune ; on ne craint point qu'elle tombe, on charrie cette luzerne à la grange, on a peu de graine avec beaucoup de difficulté ; je donnerai à la ſuite de l'article du treffle, un moyen ſimple d'en tirer beaucoup ſans effort.



CHAPITRE IX.

Du Treffle.

LE Treffle eſt une plante robuſte qui réſiſte à l'humide, réuſſit parfaitement où les autres prairies ne ſont que languir. Il y a pluſieurs Provinces où il ne produit pas : mais l'expérience m'a appris qu'il végette ſingulierement dans la plûpart des terres dont on fait le moins de cas, comme les lieux marécageux, les endroits couverts de bois, les pays à joncs & à bruyeres mâles ; il dure deux à trois ans, dépoſe en périſſant une ſinguliere fécondité. On le ſeme de différentes façons, avec de l'orge, ou de l'avoine ſeule, ou ſur des bleds en Mars. Il vient très-bien de toutes façons. S'il eſt ſemé ſeul on le fauche dès la même année. Mais ſi l'on veut jouir promptement, & ſans frais, on répand à la fin de

Mars la ſemence ſur du bled déjà en herbe, ſans autre façon. La graine germe, végette, croît avec lui; & au printems d'enſuite, on jouit d'une récolte abondante : l'année du repos ſe trouve être celle d'une excellente production; les beſtiaux de toute eſpéce y trouvent une nourriture parfaite. Beaucoup de cultivateur ne le connoiſſent pas. Il y a des cantons que cette plante rendroit excellens, au lieu que tout y languit parceque l'on n'y élève point de beſtiaux faute de nourriture : on ne cultive pas, par le défaut d'engrais; enfin un ſol excellent ſe trouve abandonné.

Etant à Bourges en 1767, M. Goyer, Receveur des Tailles, me montra un terrein étendu qui ſe refuſoit à tout; je l'examinai, il me parut propre au treffle; je lui procurai d'excellente graine, il faucha dès la même année, & dans la ſuivante la récolte fut abondante. Ce terrein inutile, ce ſol mé-

prisé, par un moyen aussi simple, est devenu l'héritage le plus précieux de sa *terre ;* après son épuisement, *ce terrein* donna les marques de la plus grande fertilité. Je ne citerai pas une infinité d'endroits, où j'ai enseigné un usage aussi important ; le paysan le plus entêté ne se refuse jamais à ces épreuves. La prairie est pour lui un gain si certain, que l'idée seule d'augmenter ses fourrages, ses pâturages, l'enchante. Eloigné presque toujours des prairies naturelles, les charrois sont difficiles, dispendieux, il ne fanne qu'à grands frais ; la prairie artificielle près de la maison ne coûte presque rien, on la charrie en quittant le labour, les personnes les plus foibles de l'habitation peuvent y travailler, & on y trouve les avantages les plus marqués.

Le sainfoin, la luzerne, le treffle, ne peuvent être semés de nouveau dans un sol, où l'une de ces prairies vient de périr ; les sucs analogues à la

plante sont épuisés, les engrais ne peuvent que les soutenir très-peu de tems, il faut nécessairement attendre que l'air ait véhiculé & remplacé les sels, pour en réparer la perte ; toute espèce d'autre production y végetera prodigieusement, & on ne peut y remettre la même espéce qu'après dix à douze ans. Cette loi naturelle est la même pour tous les végétaux. Après l'arrachis du chêne, le gland ne fait qu'une chétive pousse, & on y élevera toutes les espèces d'arbres avec la plus grande facilité.

Je conseille, si l'on veut jouir continuellement des fourrages, de semer après la luzerne, le treffle, après lui du sainfoin, si la terre n'est point trop humide ; une succession entendue de ces plantes leur donnera un air de jeunesse & de vigueur.

J'ai vu souvent des gens se roidir contre les difficultés, semer de nouveau une prairie épuisée, leurs efforts ont

toujours été inutiles; plus long-tems cette terre avoit donné des marques de fécondité en ce genre, plus le dépérissement de la plante annonce au propriétaire qu'il en faut varier la production.

Le treffle réussit dans les terres marnées, mais il a l'avantage singulier de suppléer à la marne.

Il y a des terreins si froids, si compactes qu'ils ne produisent presque rien sans la marne. Ce fossile manque dans une infinité de cantons dont le sol est de cette nature. En y semant du treffle, on recueille, & après l'anéantissement de la plante, rien de si vigoureux que la pousse des fromens. On peut immédiatement y semer ce grain; sans ce secours à peine le seigle y produit-il. Lorsque l'on voit l'abondance disparoître, on seme de nouveau du treffle. J'ai suivi long-tems ces expériences; jamais elles n'ont trompé mon attente. Nous avons sous nos mains le remede à

nos maux, des moyens ſimples pour enrichir, & le cultivateur, & l'état; mais il faut qu'un homme occupé tout entier du bien-être de l'humanité, preſſe, engage le cultivateur, & examine avec les yeux de l'expérience. Souvent à peu de diſtance une méthode excellente n'eſt pas ſuivie; on ne s'en doute point dans l'éloignement, & quelques eſſais malheureux faits par un maître qui n'y fait aucune attention, arrêtent pour jamais la progreſſion du genie induſtrieux; ſi quelqu'un réuſſit, les voiſins l'imitent; mais le moindre échec eſt une borne que l'on ne franchit plus.

On ignoroit dans le Maine, il n'y a pas deux ſiécles, la culture du treffle, aujourd'hui c'eſt une ſource de biens; ſa graine fait la branche d'un commerce important: j'ai vu des pays limitrophes mépriſer & abandonner des terres d'une égale propriété, mais ils ignoroient

la culture de cette prairie, & par là plus de ſuccès à eſpérer.

J'ai différentes fermes où les prairies manquent, un petit eſſai, que j'ai engagé un nommé Marchand à faire, a eu un tel ſuccès, que les autres fermiers en ont ſemé dans des lieux froids qui ont paſſé nos eſpérances; on voit déjà le Canton où eſt ſitué Courtenai, rempli de ces prairies, la graine fait un commerce, & on ne peut exprimer la reſſource du fourrage pour l'amélioration.

On a recueilli en 1768, dans des terres qui ne valent que trois livres au plus de loyer, au moins 300 bottes par arpent; la rareté du foin en a fait monter le prix à plus de trente livres le cent de bottes de dix livres. Quel gain immenſe, ſi l'on y joint le pâturage & une fécondité qui en eſt une ſuite néceſſaire. La ſpéculation eſt la mere des ſophiſmes; des calculs faux

ne peuvent que nuire à l'Agriculture, en imposant au propriétaire & au fermier sur la recolte, mais l'expérience ne trompe jamais, elle indique au pauvre, au riche, des voies sures, & la défiance doit toujours tenir en garde contre le prestige.

Il faut observer avec attention la nature du sol; le maigre ne produira jamais un treffle abondant, sans secours; mais celui dont la terre est froide & forte, se refuse à tout, parce que les lames trop serrées sont impénétrables à l'action de l'air y est très-propre, son débris rend ce terrein meuble & friable.

Si un propriétaire d'un vaste terrein maigre, desire se procurer de gras pâturages pour les vaches, les moutons, il faut fertiliser par degré. Il cultivera avec soin un fonds gras pour lui procurer de la graine. Il la répandra sur du bled; l'année d'ensuite les vaches, les troupeaux y trouveront une nourriture

abondante; le pâturage ſera bon près de quatre ans ; en diſparoiſſant , il donnera un champ fertile , qui en procurant des pailles , augmentera les élèves. On tranſporte enſuite le ſemis plus loin , on fait une circulation entendue qui en engraiſſant par parcelles un domaine , le fait égaler , bientôt même ſurpaſſer , ceux qui paſſent pour être traités par la nature la plus favorable.

On laiſſe la ſeconde coupe à graine; on connoît ſa maturité à un air jaune & brillant.

J'ai déjà dit que la vieille ne réuſſiſſoit que fort mal. On y eſt ſouvent trompé , parce qu'un négociant veut vendre ce qu'il a chez lui , & ſi une vente peu favorable en laiſſe dans ſes magaſins , il la dit nouvelle. Pour n'y être pas trompé , il faut ſentir ſi la graine a une odeur balſamique , à peu près comme l'œillet ; elle perd ce gout en vieilliſſant , & cette marque eſt toujours ſure.

CHAPITRE X.

Manière de recueillir les graines de Treffle & de Luzerne.

IL eſt preſque par-tout ſi difficile d'extraire ces graines qu'on y attache un haut prix, ſouvent a-t-on mille peines à s'en procurer.

On eſt dans l'uſage de les battre au fléau, une fois, deux, au plus trois fois, ou de l'expoſer à un ſoleil brûlant ſur des draps, de les faires ſortir enſuite de la capſule par un violent frottement entre des morceaux de tuile. On en perd beaucoup par le premier moyen, le ſecond eſt trop pénible.

Le tems de l'été n'eſt pas ſi propre à l'opération, que l'hiver; on profite de la gelée la plus vive : non de celle qui eſt la ſuite des neiges, des ver-

glas; l'humide dilaté, par l'impulſion, empêche la graine de tomber.

On bat tout ſimplement au fléau la Luzerne grainée, les capſules qui contiennent la ſemence ſe détachent en partie. On jette le fourrage de côté & l'on met à part les enveloppes de la graine; on bat la luzerne une ſeconde fois afin qu'il ne reſte rien; on la dépoſe enſuite au fenil.

Après cette opération on ſe ſert d'un crible de fer, il paſſe un peu de graine au travers, mêlé de pouſſiere, &c.: il ne faut que peu d'inſtans au van pour la rendre nette.

Il faut après cela battre les capſules, les retourner, les cribler, & continuer pendant environ trois jours cette opération; on ceſſe lorſque les enveloppes ſont très-légeres, ouvertes à chaque fois on trouve preſque la même quantité de graines.

En 1767 j'avois une portion con-

fidérable de luzerne grainée ; j'étois abfent, ou la battit à l'ancien ufage, & je n'en eus que trois à quatre livres ; en 1768 je fis extraire devant moi, fuivant cette méthode, une portion moins confidérable, moins grainée, difoit-on ; j'en ai retiré plus de trente livres, il m'en a coûté environ quarante fols de plus pour la main d'œuvre, mais quelle différence pour la quantité.

Un moyen auffi fimple peut donner à tous les cultivateurs des prairies ; la moins étendue fournit des graines ; bientôt leur abondance en fera baiffer le prix, chacun pourra s'en procurer, puifque celui qui en a déjà, fans nuire à fes femis, en vendra ; quoiqu'à bon compte la quantité offrira toujours au laboureur un revenu certain.

Il faut avoir l'attention d'écarter au grenier la graine nouvellement battue, quoique celles de treffle & de

luzerne ſoient moins en priſe à l'action du feu que le ſainfoin, elles exigent cependant des précautions. Souvent de pareilles omiſſions font le plus grand tort aux ſemis



CHAPITRE

CHAPITRE XI.

Les Prairies artificielles ſont-elles pernicieuſes par les exhalaiſons.

UN auteur moderne déclame beaucoup contre les prairies artificielles; il nous donne des ſophiſmes aſſez mal combinés pour qu'un homme ſenſé en ſoit frappé. Selon lui un air perfide s'exhale de ſes plantes; de là des maladies épidémiques, une ſuite certaine de mortalité; il avoue cependant que les provinces méridionales du Royaume y ſont propres, mais qu'elles ſont funeſtes dans celles du nord.

Je ſuis ſurpris qu'un homme ſenſé oſe avancer des choſes auſſi démenties par l'expérience. C'eſt vouloir arrêter le progrès de l'Agriculture, en proſcrivant les prairies; & quelle découverte peut les remplacer, puiſque tout n'eſt que l'effet, & la ſuite d'un tra-

vail presque par-tout peu possible ; l'autre est un bienfait de la nature ?

Tout le monde sçait que la Hollande & l'Angleterre ne doivent leurs élèves qu'à cette espéce de culture, & que la derniere ne doit sur-tout son abondance qu'aux praries artificielles. Quelque auteur a-t-il jamais reconnu qu'elles fissent quelque tort dans ces climats ? La Flandre, la Normandie, le Maine ne tirent-ils pas, des prairies artificielles, des avantages sans nombre ? Que l'on parcoure les papiers publics, y trouvera-t-on plus de maladies épidémiques qu'ailleurs ? En 1766, 1767, on perdit dans la Sologne & en Berry, presque toutes les bêtes à laine, il n'y avoit point dans ces cantons de prairies artificielles ; auprès du Blanc, dans la partie supérieure du Berry, où on en voit beaucoup, les troupeaux jouissoient d'une santé vigoureuse dans le même tems : cet exemple démontre donc que ces exhalaisons empoisonnées ne sont que l'effet de l'imagination.

En 1766 & 1767, dans le Gatinois si rempli de sainfoin, en Flandres, en Normandie, dans le pays du Maine, les brebis bondissoient, pendant que l'on voyoit les champs de la Sologne & du Berry jonchés de leurs cadavres.

La raison est toute simple : il y a des hivers, des printems si fâcheux, que la bonne nourriture seule peut sauver les bêtes à laine ; celles qui en manquent périssent, & les prairies artificielles obvient à coup sûr à ces fléaux, suites de la misère.

Pour avancer une chose de si grande importance, il faudroit dire : Une telle Province, remplie de prairies, a telle maladie ; la voisine qui n'en a pas, en est exempte ; mais jamais on ne pourra en trouver un exemple suivi : le hazard fera qu'une paroisse où il y a des prairies artificielles, sera frappée d'une contagion ; mais ses voisins peuvent l'être également avant elle, & la

mortalité a toujours donné indistinctement des coups mortels.

La meilleure nourriture peut être un poison, lorsquelle est prise en trop grande quantité. Il en est de même des prairies artificielles. Il ne faut pas conduire les bestiaux sur le treffle, la luzerne, lorsque la plante est haute; elle est si friande que l'animal en mange avec excès: alors il risque à enfler, & souvent à périr. Il est tout simple de la faucher & de lui en donner une portion raisonnable dans sa crêche; il jouit par là de tous les avantages d'une plante salubre.

Si le regain est trop peu abondant pour le faucher, on peut l'abandonner aux bêtes à cornes avec prudence. Attendre pour les y conduire que la rosée soit tombée, ou ne les laisser que le tems suffisant à la satiété; ce moyen est aisé: en usant avec œconomie de la prairie, on peut y nourrir une plus grande quantité de bestiaux, & l'in-

telligence fait disparoître tous les monstres, qu'imagine une frayeur mal entendue.

Si l'on disoit à un propriétaire de la Tierache : Vous êtes au nord, détruisez vos treffles ; il répondroit en les supprimant, j'égorge mes bestiaux, mes chevaux languissent faute de nourriture, ces sels féconds que dépose le treffle dans ces terres naturellement peu abondantes, en disparoissant, ne laissent que la stérilité ; quel rêve perfide !

Ces maigres cantons près d'Estampes, fertilisés par le sainfoin, montreroient quelle suite funeste auroit l'exécution de ce conseil ; en ôtant cette prairie, le sol est d'un maigre étonnant. J'ai vu chez M. Dadouville à Roinvilliers, du bled ayant à peine un pied de haut : on avoit, disoit-on, trop tardé à mettre ce champ en sainfoin ; si malgré le fumier, le bled venoit aussi mal, qu'auroit-il produit

ſi le manque de nourriture, en ôtant des beſtiaux, eût empêché d'y mettre autant d'engrais.

La capitale qui tire tant de ſecours des prairies artificielles, dont le fourrage fait couler des fleuves de lait, a-t-elle jamais vu ſes environs plus en proie à la mortalité que la Brie & la Champagne qui n'en ont point, ou très-peu? S'il y a dans ces provinces quelques villages qui en cultivent, qu'eſt-ce qui oſera dire que l'air ait été moins pur, moins ſain qu'ailleurs. La découverte d'une choſe utile, l'indication de celle qui peut l'être, fait autant d'honneur à un citoyen, qu'elle en donne peu à celui qui annonce avec emphaſe, non-ſeulement une choſe abſurde, mais même nuiſible à tous les états. Quelques gens éclairés en ſentent le faux, mais une infinité d'autres s'arrêtent ſouvent par la crainte au milieu de la carriere la plus utile.

CHAPITRE XII.

Les Anciens ont connu l'art de fertiliser les Campagnes.

DANS ces tems où l'Agriculture éclairée faisoit le bonheur de l'humanité, on regardoit comme riche le propriétaire d'un domaine étendu. L'expérience avoit appris que tel sol étoit propre à telle production; la fécondité suivoit les pas du cultivateur.

La Judée qui nourrissoit un peuple si nombreux, fournissoit tant d'animaux & pour les sacrifices sanglans, & pour les besoins publics, fit voir sous le regne de Salomon ce qu'on peut attendre d'une bonne Agriculture, ses flottes alloient à Ophir, &c. Le pays ne produisoit d'autre matiere de commerce que les grains, le miel; elles en ramenoient des richesses inestimables; les

beſtiaux y étoient ſi abondans, les ruches en ſi grand nombre, que l'on diſoit que des ruiſſeaux de lait & de miel couloient dans cette terre fortunée. Cette même terre ſi vantée, ſi fertile, n'eſt aujourd'hui qu'une petite région preſque déſerte, ſes terres ont l'air auſſi ſtérile que les landes de Bordeaux & les mauvaiſes terres de Champagne. Mais ce peuple laborieux faiſoit uſage à coup ſûr des prairies artificielles : en fourniſſant une bonne nourriture à de nombreux troupeaux, elle préparoit la terre, elle lui donnoit ces ſucs puiſſans qui ſeuls déterminent l'abondance.

L'Afrique étoit inconnue, elle étoit négligée ; les Carthaginois exciterent l'émulation ; l'étude de la nature, la culture des plantes utiles à la ſociété, la rendirent la région la plus fertile de l'univers ; elle fut appellée le grenier de Rome.

On croiroit à peine des faits auſſi

conſtatés, nous n'y voyons de nos jours que des contrées qui annoncent la miſere.

Nous ſommes redevables à l'Orient de nos productions les plus précieuſes : la luzerne ſe nomme encore en latin *medica major*, le ſainfoin *medica minor* : le Nord encore ſauvage ne connoiſſoit que des fruits agreſtes, des plantes peu ſalubres ; mais enfin les peuples du Midi perdirent preſque tous les avantages naturels à leur climat. La cupidité, la fureur éteignirent le feu qui éclairoit ces vaſtes régions ; la barbarie ſubjugua les nations les plus policées.

Tant de révolutions qui ont bouleverſé notre hémiſphere, ont fait perdre les connoiſſance les plus utiles ; une foule de barbares fondoit ſur des peuples riches, laborieux ; & ils en égorgeoient une partie, le reſte ou fuyoit, ou devenu eſclave, déroboit à un maître féroce les notions les plus intéreſſantes.

Les Royaumes les plus florissans n'offroient souvent que des déserts affreux ; des villes fameuses qui ont donné le jour à tant de héros, à des citoyens si illustres, sont anéanties à un tel point, qu'on ignore aujourd'hui leur situation ; une monarchie s'élevoit sur les débris d'une autre : il se trouvoit quelquefois des Rois nés pour le bonheur de leurs sujets ; ils choisissoient des Ministres éclairés, qui, protecteurs des talens utiles, changeoient en campagnes riantes des contrées désertes.

Le Berry étoit une contrée des plus fertiles, des plus riches & des plus peuplées des Gaules. On voit par les Commentaires de César jusqu'où alloit sa puissance ; elle étoit encore sous Charles V, une des plus belles provinces de la France. Les longues guerres des Anglois & des François, en la dévastant, en éteignant les connoissances, l'ont réduite dans un état d'où elle semble ne devoir jamais se relever.

On voit par-tout un peuple miſérable, des beſtiaux atténués par la famine, peu d'élèves, par conſéquent peu d'engrais. Un propriétaire ſe trouve pauvre au milieu d'une immenſité de terre. Comment, me dira-t-on, une population nombreuſe a-t-elle pu vivre commodément, fournir à l'Etat des ſubſides, des vivres aux armées? Le travail le plus opiniâtre n'opéreroit jamais la moindre partie des avantages que tous les auteurs s'accordent à donner à ces cantons; doit-on les en croire? Oui ſans doute, les choſes ſont conſtatées: aucun doute ne peut s'élever. On a perdu l'uſage des prairies artificielles, elles y ſont ſi analogues au ſol, que j'ai vu les chemins de cette province remplie de plantes de ſainfoin. Les habitans, loin de le cultiver, ignorent juſqu'à ſon nom; il ne falloit que ce ſecours pour répandre des richeſſes en tout genre.

L'argent, ce bien idéal, ne peut

faire le bonheur d'un Royaume ; une nation eſt heureuſe quand elle a une nourriture aiſée & excellente, des habillemens, des logemens commodes ; quand enfin tous les états offrent au citoyen des conditions favorables ; ſi le mobile de ce bonheur manque, dès l'inſtant tout dépérit, rien ne peut animer la population.

Je ſuppoſe dans ces cantons un propriétaire aſſez riche pour acheter des engrais ; on verra ſon domaine ſe couvrir de riches moiſſons, de nombreux troupeaux bondir & fertiliſer les terres, mais ſes voiſins s'en reſſentiront ; la cupidité leur aura fait vendre l'indiſpenſable, le haut prix qu'ils auront tiré de leurs fourrages, l'aura arraché à leurs beſtiaux, dès lors moins d'engrais chez eux & des récoltes miſérables ; quand le ſecours manquera, l'héritage retombera dans ſon premier état.

On m'objectera différens exemples de domaines améliorés, de bonnes ré-

coltes qui fournissent une paille propre à la nourriture des bestiaux.

Ma réponse est simple : à moins que mes fonds ne soient gras, si je donne ma paille aux bestiaux, je ne fais plus de fumiers. Quelle terre peut produire en entier du froment qui seul donne du fourrage propre à nourrir ?

Voici l'idée que l'on doit se former de la France : la moitié inculte, la plus grande partie du surplus peu fertile par une culture mal entendue; le surplus se prête sans effort aux productions de toutes espéces. Celui qui part de cette derniere nature de terre, induira toujours en erreur; les légumes, les labours qu'il indiquera ne réussiront pas ailleurs jusqu'à l'instant, où une méthode sage ait développé tous les principes de fécondité.

Il faut pour opérer le bien en grand, qu'il puisse se procurer sans dépense, qu'il soit sensible, que tous les états en partagent l'avantage ; c'est ce que

la ſuite de cet ouvrage développera d'une manière claire par des faits & des conſéquences dont on ne peut éluder la force; on conviendra avec moi que les beſtiaux ſont les ſeuls diſpenſateurs de la fécondité par les engrais; que par leur ſecours, il n'y a aucune terre qui ne ſoit très-fertile. Cette choſe poſée pour principe, je n'ai qu'un exemple à citer, & la queſtion eſt décidée; quoique j'en aie parlé plus haut, nous avons des détails des preuves ſi certaines de ſon état ancien, que je n'en rapporterai point d'autre.

La Paleſtine n'eſt qu'un pays ſablonneux, aride. L'Ecriture, l'Hiſtoire Profane nous diſent qu'elle nourriſſoit une quantité étonnante de bêtes de toute eſpèce, & quelle recueilloit du froment & de l'orge; comment pourroit-on donner ſans le ſecours des prairies artificielles, une ſubſiſtance à tant d'animaux, en engraiſſer une ſi prodigieuſe quantité.

Que l'on jette les yeux ſur les landes de Bordeaux qui offrent un terrein de ſable, on n'y élève preſque rien; les beſtiaux en ſont chetifs; la Sologne dont le ſol eſt de cette même nature, n'a que peu de bêtes à corne, les herbes aigres que produit naturellement le ſable en diminue la groſſeur de l'eſpèce; quelle autre choſe que les prairies pourroit opérer de ſi grands avantages: l'expérience prouve que le ſable produit du ſeigle, de l'avoine, du bled ſarazin, mais ne ſe prête qu'avec répugnance au froment, à l'orge: ſa récolte n'eſt jamais capable de nourrir un canton de cette nature. Qui voudroit les cultiver? Cependant la Paleſtine, ce pays ſi maigre, ce ſable ſi ſec, donnoit des moiſſons abondantes de ces grains. Les prairies artificielles ſeules pouvoient procurer ces richeſſes: nous voyons chez nous qu'en périſſant dans le ſable, elles y dépoſent des engrais, qui les égalent aux terres les plus graſſes.

Voilà donc le point, le grand mobile de l'Agriculture prouvé : je vais détailler par progreſſion les moyens ſimples de jouir d'un ſol naturellement fertile, mais que l'ignorance de ſa propriété a empêché de donner à ſon maître tous les biens qu'il a droit d'en attendre ; en voici une preuve ſenſible.

On cultivoit autrefois en Bourgogne le ſainfoin ; cette plante y étoit ſi commune que le nom de *Bourgogne* lui en eſt reſté, il eſt ſynonyme avec eſparat, ſainfoin.

Aujourd'hui on ne l'y cultive plus, on ne le connoît même pas ; j'y ai vu comme dans le Berry, de ces plantes le long des chemins en verdures ; les graines que le vent emporte, levent, végettent dans un ſol qui leur eſt propre. Avec le moindre raiſonnement, en voyant par-tout une immenſité de terres arides remplies de laves, on ſent quelle perte irréparable a été pour cette

Province, la connoiſſance d'un fourrage, qui en nourriſſant beaucoup d'animaux, & animant par là toutes les branches de l'induſtrie, mettroit à l'abri de la diſette par des engrais qui triomphent de l'intempérie des ſaiſons, fourniroit auſſi la matière la plus précieuſe à l'humanité.



CHAPITRE XIII.

Les Landes s'opposent au progrès de l'Agriculture.

PLUSIEURS cultivateurs croient que toutes les terres incultes n'exigent que peu d'effort pour les mettre en valeur; ils ne connoissent que la petite bruyere rouge, les génièvres, les simples pelouzes, quelque buissons, de petits arbustes épars; ils raisonnent de là, comme j'ai fait moi-même dans mon livre; mais l'expérience la plus longue m'a prouvé que ces défrichemens qui me paroissoient importans, ne sont que bagatelle.

Le jonc marin, ou ajonc, & la bruyere mâle, sont les seuls ennemis qui arrêtent, par tout le Royaume, l'activité du laboureur.

L'ajonc est un arbuste armé de piquans, sa fleur qu'il donne toute l'an-

née, eſt comme celle du geneſt; ſes racines s'enfonçent en terre, & ſont ſi fermes, ſi ſoupl es, qu'elles ne caſſent point, j'en ai vues de cinq pieds de long. L'extraction en eſt d'une difficulté étonnante. M. Duhamel exige que la pioche paſſe avant la charrue.

La bruyere mâle pouſſe des branches hautes, vaſtes, elle n'a qu'une racine peu enfoncée en terre, mais très-groſſe; elle a au moins 8 à 10 pouces, ſouvent trois pieds de tour.

L'ajonc & cette Bruyere ſont très-ſouvent melés enſemble; ſoit ainſi, ou ſeuls, ils ſont ſi ſerrés, ſi liés, qu'ils ne forment qu'un maſſif; ils offrent ſouvent l'apparence d'un taillis de dix pieds de hauteur. On en fait des fagots, ils ſervent au four, &c.

La Guyenne, le Berry, le Poitou, la Tourraine, la Bretagne & beaucoup d'autres Provinces ont la plus grande quantité de leurs terres occupées par ces plantes. Depuis Chateau-

roux, jusqu'à Poitiers, on peut marcher toujours sur des landes, toutes ont les vestiges de culture ; on voit par-tout des marques de clôtures ; des ruines éparses au milieu de ces déserts annoncent la plus grande dépopulation. Les anciens titres des Seigneurs sont remplis d'aveux, parlent d'une infinité de villages qui n'existent plus.

La plus grande partie de ces terres sont grasses, j'en ai vu égaler celles de la Flandre ; mais leur fertilité, par un concours de circonstances fatales, se trouvent inutiles. Si on laisse un champ inculte quelques années, il se trouve remplie d'ajoncs & de bruyeres mâles, bientôt il est aussi fort que les anciennes landes.

On trouve de loin en loin des métairies au milieu des landes ; presque toutes n'ont point assez de terre en valeur, on fatigue sans cesse le terrein cultivé, il est si anéanti, que l'on n'en tire que les plus minces récoltes.

Le haut prix du défrichement arrête la bonne volonté, un demi-arpent d'arrachis est regardé comme une chose bien intéressante, la moisson y est toujours abondante; on en sent si fort la nécessité, que l'on fait des efforts étonnans pour y parvenir. Un laboureur passera dix fois sa charrue au travers d'une portion de landes, à chaque fois il arrache des plantes, une pioche vient à bout des plus difficiles, beaucoup de bœufs s'y tuent, l'homme est horriblement fatigué, & l'ouvrage si peu favorable, qu'au second passage de la charrue, on croiroit qu'une troupe de pourceaux ont cherché dans cette terre les racines qui leur sont propres. Ces landes sont remplies d'herbes, mais elles sont aigres; beaucoup d'étendue y nourrit très-mal peu de bestiaux; le propriétaire de beaucoup de vaches est toujours obligé d'acheter du beurre souvent puant, parce qu'il vient de loin. Les troupeaux de bêtes à laine sont d'une petite stature; en vain tire-

t-on d'ailleurs une belle race, elle s'anéantit en trois générations, la laine y est grossiere, & ces vastes plaines ne donnent aucune douceur à leurs habitans; la pauvreté les prive de la viande, ils n'ont ni beurre, ni lait : ces landes qui ne fournissent aucune nourriture à la volaille, les réduit à n'avoir qu'une basse-cour très-mal garnie. Malgré le bas prix denrées, les œufs, les poulets sont vendus aux marchés pour des besoins pressans; on ignore dans ces tristes habitations jusqu'au nom du commode : qui croiroit qu'un pays naturellement gras, refusât le nécessaire à ses habitans? qu'ils fussent plus malheureux que nos voisins dont le sol est disgracié par la nature?

On voit par-tout des cris contre le peu de population; que l'on envoie, dit-on, des habitans dans ces provinces désertes?

Un homme sans expérience ne voit pas tous les inconvéniens. Que ferois-je

dans ce désert, avec une famille nombreuse, si je ne puis défricher? Mais si à force d'industrie, je triomphe des landes, j'augmente mon domaine, mes laboureurs en tirent eux-mêmes parti. Quand une métairie est vacante, on trouve des cultivateurs autant que l'on veut; mais leur méthode mal entendue les rend si misérables, que presque jamais le maître n'a de bail avec eux, ils sortent à sa volonté. Ils n'ont aucune voie pour s'enrichir, point d'élèves; ce commerce si aisé, cette marchandise qui se conduit elle-même dans les lieux de sa vente, manquepar le défaut de fourrage; à peine peut-on nourrir les bestiaux propres à la culture.

Ce tableau effrayant ressemble si peu à l'état ancien de ces contrées, que je crois entrer dans quelque détail de la progression du mal; mon séjour dans ces lieux, & l'examen le plus exact m'ont mis à portée d'en juger.

L'ajonc & la bruyere, dans les tems

d'une population nombreuſe, étoient relégués dans les bois où l'on en voit par-tout. Les Anglois, maîtres du Poitou, firent aux François une guerre ſi longue, que peu à peu les habitations brûlées, les moiſſons pillées firent fuir les habitans; les ajoncs, les bruyeres des bois ont ſemé les terres voiſines; de là ces plantes ſe ſont répandues dans tous les champs abandonnés; les croiſades, les guerres civiles, d'autres cauſes malheureuſes auront dépeuplé d'autres endroits, & les landes ſe feront auſſi-tôt emparé des terres abandonnées. La difficulté du défrichement, le manque de fourrage auront toujours éloigné les Colons les plus zélés. Il n'y a que deux choſes à trouver, procurer un moyen de défricher aiſément, & des fourrages. Alors dans l'inſtant, ces contrées malheureuſes deviennent floriſſantes & marquent d'une maniere frappante les viciſſitudes des choſes humaines.

D'autres moyens tombent à faux; la pauvreté

pauvreté, l'impuissance éloignent les bras du mercenaire; outre ce, l'immensité des landes exige des moyens plus prompts. Prendre une terre excellente, en couvrir une médiocre, c'est bon pour l'homme riche qui a des domestiques peu occupés; mais ces métayers, à peine peuvent-ils conduire leurs fumiers; s'ils avoient d'autres charois à faire, qu'est-ce qui acheteroit, payeroit, nourriroit les bestiaux pour ce travail? Qu'est-ce qui chargeroit les voitures, les conduiroit? Quest-ce qui nourriroit les hommes destinés à ces opérations? Il faut avoir vu pour décider; de pareils moyens annoncés comme uniques, ne peuvent que jetter le désespoir & le découragement. Des maux aussi pressans exigent des remèdes peu dispendieux, dont l'effet certain enflamme le cultivateur par sa promptitude.

Avant que de donner ma méthode pour les défrichemens, je vais parler des différentes charrues & de leur origine.

CHAPITRE XIV.

Les charrues en uſage ont-elles été employées dans chaque canton à cauſe de telle nature de terre ?

DANS tous les tems les préjugés ont triomphé de la raiſon ; chaque cultivateur a toujours regardé ſon inſtrument aratoire comme le meilleur. Les armées des Barbares étoient compoſées de tous les états ; celui des laboureurs étoit le plus nombreux ; ces armées étoient autant d'eſſains qui, en envahiſſant un pays, le cultivoient auſſi-tôt, & s'y établiſſoient ; un climat plus doux que le leur, des vins dont ils étoient avides & que leur patrie leur refuſoit, des mets bien au-deſſus de la délicateſſe de leurs plus grands feſtins fixerent ces barbares. Pluſieurs peuples réunis formoient le torrent. On trouve dans chaque pro-

vince la charrue du peuple qui l'a conquise. Elles varient par toute la France, & le sol n'y décide jamais de la forme, ni de celle de sa culture. L'uniformité nous indique son origine. On voit dans les provinces que l'on cultive à plat, ne point labourer autrement les fonds, comme en Lorraine, en Flandres, &c. Les pays en usage des sillons, pour faire écouler, disent-ils, les eaux, les emploient dans les pentes les plus rapides, les lieux les plus secs. Les préjugés se retrouvent par-tout.

On voit dans des provinces la charrue vantée par Virgile; dans d'autres, celle qui annonce le premier pas à l'agriculture; elles varient du plus au moins mal.

Tout porte à croire que les Barbares de notre continent s'occupoient, comme nous avons vu chez quelques peuples de l'Amérique, de la guerre & de la chasse; ces épées, teintes de sang, cultivoient au retour quelques champs; un génie industrieux aura fait suppléer les

bœufs aux hommes; ce fer rond qui ne fait qu'un paſſage, qui ne cultive point, & qui eſt le ſoc de plus de la moitié de la France, n'indique-t-il pas ſon origine, par ſa reſſemblance à une épée émouſſée? Cette langue de ſerpent qu'on voit au bout de la barre qui ſert de ſoc dans d'autres provinces, ſemble nous apprendre que les guerriers armés de javelots en faiſoient auſſi uſage pour la culture, puiſque ce même ſoc conſerve encore la forme du fer de cette arme.

On ajouta ſans doute par degrés; cette barre fit place à un ſoc large qui remua mieux la terre. Il a fallu que la dépopulation fût bien complette. Entre Argenton & Châteauroux en Berry, on laboure en Billons; le ſoc de la charrue eſt rond; on ne trouve point d'autre culture que dans des lieux très-éloignés. Je fus très-ſurpris de voir les landes conſerver encore la forme ancienne des planches, elles ſont de même que celles que l'on fait dans l'iſle de France; on

trouva dans des débris de maiſons des ſocs ſemblables à ceux de la Brie. Cette forme eſt inconnue à plus de trente lieues. Au lieu de ces Billons qui ne font qu'une culture miſérable, j'ai vu dans une grande partie des autres landes, des marques continuelles de grandes planches telles qu'elles ſont dans les provinces les plus fertiles.

Quand on examine les ſocs qui ne ſont qu'une barre de fer, ou un fer rond, on eſt étonné encore des productions de la terre, telles minces qu'elles ſoient. La barre de fer ne fait que paſſer ſans renverſement, les racines ſubſiſtent, & énervent les productions en tout genre. Le ſoc rond avec une oreille fait une culture ſéduiſante; mais les yeux de l'intelligence voient qu'il ne remue que ſa largeur, & que la ſuperficie du ſol ſeulement remuée couvre une terre non touchée & des plantes de toutes eſpéces. Pluſieurs labours répétés de tems en tems, ne peuvent les extirper; ſi une

racine périt, les autres végettent, & à chaque culture, la précédente s'en trouve remplie : cet inconvénient eſt ſi grand en Périgord, qu'au printems, ſi on ne ſarcle pas les bleds à la pioche, on manque de récolte. La dépenſe eſt énorme, les champs ſont couverts d'ouvriers, & ſi le domaine étoit étendu, où trouver aſſez de bras ?

On trouve en Sologne, en Berry, en Poitou, en Touraine, en Lorraine, & dans différens autres endroits, des charrues qui emploient une quantité étonnante de beſtiaux; pour la culture, les hommes qu'elles occupent, ſont encore une charge de plus pour le Domaine. Ce n'eſt point ineptie; en ôtant une partie, le travail languit auſſi-tôt. Si une terre en valeur exige huit bœufs, combien en faudroit-il donc pour les landes ? Les Nations, en ſe poliçant, ont inventé, perfectionné des arts; mais le plus utile a été abſolument négligé. Ce qui peut contribuer à une vie commode, flatter

les yeux, enchanter les oreilles, a atteint la perfection; le mécanisme a triomphé de tous les élémens, l'art a enchaîné la nature la plus marâtre; mais la charrue, cet instrument si nécessaire au bonheur, d'où sortent les autres biens, a resté au même point. Par un faux principe, le savant a dédaigné, a avili un état qu'il auroit dû respecter & aider; l'homme à talens n'étant point encouragé, a tourné son industrie du côté qui conduisoit à la fortune.



CHAPITRE XV.

Méthode simple pour défricher aisément.

L'ÉTENDUE immense des landes de Bordeaux faisoit un objet important; tant de terres en pure perte pour l'Etat; une difficulté énorme à arracher les ajoncs, la bruyere mâle, engagerent le Gouvernement à m'envoyer examiner la nature du sol, & le moyen de diminuer la dépense du travail.

Ces landes méritent un chapitre à part; leur nature, leur propriété les rendent très-différentes des autres. Je fus adressé à M. Boutin, alors Intendant de Bordeaux, aujourd'hui Intendant des Finances, né pour faire des heureux, & réunissant toutes les vertus nécessaires à sa place, zélé pour le bien public, il voulut tout voir avec moi, rien ne lui échappa. Je vis quelque portion de dé-

frichement, mais fait à la pioche, rien n'égale la lenteur de ce travail; ſouvent dix coups de l'outil ont peine à extraire une plante vigoureuſe. Je me diſois : l'étendue des landes eſt au-deſſus des forces par un moyen auſſi diſpendieux, auſſi difficile; il faut qu'un cultivateur ſeul puiſſe triompher de ces obſtacles; alors peu à peu il feroit diſparoître l'horreur près de ſon habitation; s'il emploie d'autres hommes, les frais arrêteront ſon activité.

Je propoſai à M. Boutin une charrue mieux combinée que celles qui étoient connues; il applaudit à mon idée. J'avois vu les effets prodigieux du lévier; des bois preſque perdus dans des forêts, que les plus grandes forces ne pouvoient ſortir, l'être par des charrettes dont les roues étoient prodigieuſement hautes.

Je fis faire une charrue dont les roues élevées me ſervirent au-delà de mes eſpérances.

M. Boutin vît que deux forts bœufs

défricherent aisément près de Bordeaux l'ajonc le plus épais; nous variâmes à l'infini les expériences; elles eurent toujours le plus grand succès. Dans tous les voyages j'accompagnois M. Boutin; ma charrue m'y suivoit.

Il y a près de Condom une étendue immense de landes; M. Boutin voulut voir si la charrue de Brie qu'il s'étoit procurée, égaloit la mienne: M. l'Evêque & une infinité d'autres s'y rendirent, la charrue de Brie ne put rien, un double attelage fit de vains efforts, ma charrue laboura avec une facilité singuliere; l'ajonc, la bruyere mâle n'opposoient qu'une foible résistance.

Le Commandant de la citadelle de Blaye avoit un domaine peu éloigné de la ville; une partie encore en landes lui coûtoit beaucoup à défricher par parcelles; M. Boutin m'engagea d'y aller; ma charrue y laboura comme dans un champ ordinaire, les bœufs avoient un air aisé en marchant.

Le propriétaire, frappé de la facilité d'un ouvrage qu'il imaginoit ſupérieur à toutes les forces, me propoſa d'eſſayer dans de vieilles vignes qu'il comptoit faire arracher à un haut prix. La vigne n'apporta pas plus de difficulté; peu d'heures firent un eſpace très-étendu; les jours ſuivans le ſuccès fut égal.

La différence que l'on remarqua de la culture de ma charrue dans les terres en valeur, d'avec celles du pays, engagea à en voir la différence par la récolte. Meſdemoiſelles Bertin partagerent des champs en deux portions; celle cultivée ſelon l'uſage ordinaire, donna un bled chétif, plein d'herbes; l'autre par ma charrue, en produiſit un de la plus grande beauté; il égaloit celui des terres les plus graſſes. Je parcourus rapidement la Guyenne, je travaillois dans chaque endroit; le ſuccès fut égal partout, par-tout les landes, les vignes céderent aiſément. Lorſque j'eus fini mes tournées en Guyenne, M. le Pelletier

de Morefontaine, alors Intendant de la Rochelle, me demanda au Miniſtre.

Le zèle pour le bien général, la grandeur d'ame ſont des qualités que réunit éminemment M. le Pelletier. Je fus flatté d'opérer ſous les yeux d'un ſi bon juge.

On met huit bœufs dans la Généralité de la Rochelle ſur chaque charrue : ce nombre me parut devoir être un obſtacle à la perfection de l'Agriculture. Ce grand nombre de beſtiaux qui ne produiſent rien, pluſieurs hommes occupés à une même charrue, devoient néceſſairement doubler la dépenſe, s'oppoſer par conſéquent au bien-être du cultivateur. M. le Pelletier voulut que je l'accompagnaſſe à ſon département ; ma charrue ſuivoit.

A chaque endroit on appelloit les laboureurs, on les engageoit à amener leurs charrues, à en faire la comparaiſon avec la mienne.

La derniere fit par-tout une culture infiniment ſupérieure. Deux bœufs, un

ſeul homme lui ſuffiſoient, celle du pays n'avançoit qu'avec une lenteur infinie, attelée de quatre beſtiaux, & il falloit deux hommes. Quand la culture auroit égalé la mienne, voilà donc au moins moitié de dépenſe de plus; cet homme, ces deux bœufs employés ailleurs doublent la population, & rendent le domaine précieux en ſupprimant la dépenſe.

La ville de Xaintes fait un commerce étendue de vins, d'eau-de-vie; ſes vignes épuiſées ont beſoin de réparer les ſels propres à leur nature par d'autres productions; on les arrache, & cet objet devient très-diſpendieux. M. *** Lieutenant Général des Armées, en avoit beaucoup près de Xaintes à faire arracher; il ſe procura une charrue, & il fit avec peu de dépenſe, très-promptement & parfaitement, une opération qui lui auroit coûté infiniment.

J'eus lieu d'être content de ma découverte; mais je ne pus reſter à ſuivre

ces opérations, il falloit que je viſſe différentes provinces.

M. le Pelletier me ſuivit à toutes mes expériences, il vit avec l'œil de l'impartialité; on jugera de ce qu'il remarqua par cette lettre qu'il me fit l'honneur de m'écrire.

A Paris, 7 Janvier 1766.

Je ne ſuis point étonné, Monſieur, des ſuccès qu'a eu votre charue dans la Généralité de Poitiers & dans celle de Tours, ayant jugé par moi-même de ſon utilité & des avantages que l'Agriculture peut en retirer.

Je ſuis très-parfaitement, &c. &c.

LE PELLETIER.

M. le Duc de Choiſeuil avoit beaucoup de Landes entre le parc de Chanteloup & la forêt d'Amboiſe; on labouroit dans le canton les terres déjà en valeur avec huit bœufs; dès-lors aucune eſpérance de pouvoir faire uſage de la

charrue dans ces landes, dont l'extraction n'eſt pas comparable à une culture d'une terre déjà labourée. J'entrepris le défrichement ; j'établis pluſieurs charrues, je n'employai que deux bœufs à chacune, & les landes diſparurent en beaucoup moins de tems que je ne l'avois promis. Si au lieu de deux bœufs j'en euſſe employé quatre, j'aurois regagné par la vîteſſe ; & ce nombre ſuffiſant pour toutes eſpéces de landes, ne doit jamais être diminué pour conſerver aux bœufs la vigueur & la ſanté. Mais je deſirois convaincre par une comparaiſon ſenſible ; au bout de deux ans, les beſtiaux étoient en auſſi bon état qu'au début. La ſociété d'Agriculture de Tours, compoſée de membres zélés & remplis de connoiſſances utiles, députerent pour voir une choſe auſſi étonnante. M. de la Tour a une terre peu éloignée de Tours ; poſſédant une charge importante en Guyenne, il avoit vu mes opérations dans ces cantons, il deſira pro-

curer à ſon domaine pareils avantages. De grandes parties de landes avoiſinoient ſon château, ils ne diſparoiſſoient qu'avec la plus grande dépenſe ; ma charrue en triompha aiſément, les ſimples bruyeres rouges ne fatiguerent pas trop deux bœufs.

La Société d'Agriculture de Tours deſira une comparaiſon avec la charrue en uſage : on prit jour; Meſſieurs les Députés virent ma charrue défricher parfaitement, les épines noires n'arrêterent pas un inſtant les deux bœufs. La charrue du pays ne put rien, elle marqua une légere trace de ſon paſſage, comme de petites rigoles informes.

On a vu dans les gazettes d'Agriculture, le procès-verbal que Meſſieurs de la Société y firent inſérer ; ils détaillent cette expérience qui ne laiſſe rien à deſirer.



CHAPITRE XVI.

Suite des expériences.

OCCUPÉ continuellement à parcourir, & a opérer, je ne détaillerai pas tous mes travaux, je ne rapporterai légérement que les choses intéressantes, celles dans lesquelles on peut voir une suite certaine des avantages que j'annonce.

Je passai aux Ormes chez M. le Marquis de Voyer, j'y appris que M. le Marquis de Perusse avoit fait de grands établissemens d'Etrangers au milieu des landes. A une petite lieue des Ormes s'étendent des landes qui embrassent de Châteauroux à Poitiers, & couvrent un pays immense. Le sol y est admirable, il me parut en partie égaler la Flandres, & l'autre la Tierache; on y voit peu de montagnes, ce sont des plaines entrecoupées de ruisseaux, de fontaines;

on y voit de tous côtés, comme je l'ai déjà dit, des marques de la plus grande population.

M. de Péruſe fit faire des charrues d'un prix énorme, à cauſe de la quantité de fer : un attélage prodigieux y faiſoit ſi peu qu'après quelque tems il fut obligé d'y renoncer & d'employer la pioche. Je fis faire des charrues chez M. de Voyer, elles remplirent ſon attente ; mais je ne trouvai pas M. de Peruſe, je fus obligé de revenir ſans pouvoir lui être utile.

Je m'éloignai : de retour quelque tems après, M. le Marquis de Voyer me dit qu'il étoit obligé de doubler l'attelage de ma charrue, qu'elle ne pouvoit avec le nombre de bœufs que j'avois employés à mon premier paſſage, faire le même ouvrage ; j'accompagnai ce Seigneur, & j'en vis la cauſe : l'habitude, les préjugés font une impreſſion ſinguliere ſur le cœur de l'habitant de la campagne ; l'éducation qui fait combiner la valeur d'un uſage,

ne deſſille pas les yeux du pauvre cultivateur; la hauteur des roues, la choſe la plus ſimple lorſqu'on y eſt habitué, avoit effrayé les laboureurs, ils en avoient ſubſtitué de plus baſſes à l'inſçu de M. de Voyer. Je réduiſis l'attelage au nombre où je l'avois d'abord établi, les bœufs ne purent rien faire; j'envoyai chercher les roues plus élevées, ils marcherent auſſi-tôt à l'aiſe. J'avois déjà fait pareille expérience devant le ſieur Roy, régiſſeur de M. Bertin en Périgord; un charron avoit fait des roues de trente-huit pouces, on ne pouvoit avec deux bœufs défricher une prairie; de plus élevées firent un effet étonnant, la prairie n'oppoſa plus de réſiſtance.

Les plus beaux raiſonnemens échouent contre des faits. En vain fera-t-on de magnifiques diſſertations, ſi l'expérience prouve le contraire d'un ſyſtême ſouvent dicté par l'envie d'être ſingulier. Je n'ai point cherché à me diſtinguer par une

découverte, la chose s'est faite naturellement. Envoyé par l'Etat pour examiner, je trouve un Intendant assez amateur du bien pour me seconder, je propose une idée, je la fais exécuter, une expérience suivie me la fait perfectionner, je dis à tous : cherchez des choses encore plus utiles, je serai le premier à les vanter, à en étendre l'usage ; si vous êtes heureux, si vous tirez la plus belle nature des entraves où elle est retenue, j'ai rempli mon but, puisque ma mission n'est que pour encourager & exciter l'émulation. Mes premiers succès firent voir au Gouvernement qu'il falloit me laisser assez de tems dans des cantons pour y établir solidement ma méthode ; que l'on ne subjuguoit pas dans l'instant les esprits; qu'il falloit par degrés en venir à bout ; que sans cela le plus bel établissement tomboit. Une charrue dérangée, un valet nouveau, paresseux, peut rendre inutile la meilleure volonté du maître. Ma résidence obvie à tout, l'avantage

frappe, je mets en train tel établiſſement, j'en ſoutiens un autre, lorſqu'il y a un tems conſidérable d'écoulé, il n'y a plus rien à craindre, c'eſt une école pour le voiſinage.

On m'ordonna en 1766 de viſiter le Berry, d'examiner quels moyens pourroient le fertiliſer, lui rendre ſon ancien éclat.

M. Dupré de Saint-Maur, dont je ne peux faire aſſez l'éloge, m'appuya, je prouvai devant lui, qu'en diminuant la dépenſe, on pouvoit faire une culture bien ſupérieure à celle en uſage, augmenter par conſéquent les récoltes.

Mylord de Richemond de la plus haute nobleſſe Angloiſe, Seigneur d'Aubigny, étoit à cette terre; M. Dupré en mon abſcence, fit atteler deux bœufs à la charrue du pays, elle ne put rien; la mienne laboura aiſément avec cet attelage.

M. le Noir avoit une grande étendue de landes, la charrue ne pouvoit les ar-

racher, il falloit recourir à la pioche ; ma charrue en vint à bout avec une facilité étonnante ; M. Dupré vit en un an sous ses yeux défricher, semer & recueillir toute l'étendue du sol inculte.

M. de Graveron mit aussi en valeur une grande quantité de landes, & je semai des prairies qui réussirent parfaitement.

Le Berry jusqu'à Châteauroux n'a que très-peu de landes, les terres sont couvertes de nombreux troupeaux ; la culture est si vicieuse, qu'elle exige une multitude d'hommes & de bestiaux, la dépense absorbe tout le profit, on y voit plusieurs familles réunies ; souvent quatre-vingt personnes font moins que quatorze personnes dans nos grandes fermes. Le métayer doit toujours au propriétaire des sommes étonnantes. On regarde comme peu huit à dix mille livres ; loin d'espérer la fortune, aucun moyen ne se présente à ces malheureux pour s'acquitter ; dès lors le goût du travail

& l'amélioration s'éteignent, on voit par-tout la main mercenaire. C'eſt en vain que le ſol le plus excellent s'offre au cultivateur; toute eſpéce de notion utile manque, & la miſere en eſt la ſuite conſéquente.

Les landes renferment un pays immenſe, il comprend une partie des généralités de Poitiers & de Tours.

Ses métairies éparſes au milieu de ces deſerts, ſont habitées par des hommes actifs & laborieux; occupés ſans ceſſe à s'étendre, ils luttent contre les plus grandes difficultés. Ils n'ont que peu de terres en valeur; l'idée d'un médiocre défrichement les enchante; mais à mon arrivée le haut prix & les difficultés arrêtoient.

J'examinai quelle partie demandoit le plutôt ma préſence; je penſai que la partie du Berry déjà cultivée, ou n'ayant que peu de terres incultes, pouvoit attendre; que les landes au contraire étoient regardées comme ſupérieures à toute

charrue ; que jusqu'ici les efforts avoient été inutiles ; qu'en réussissant dans ces lieux difficiles, on ne douteroit plus pour ceux où les obstacles étoient moins grands ; que les terres épuisées par des productions continuelles, pourroient produire des prairies, réparer pendant ce tems les sels propres aux grains ; que les défrichemens par gradation les remplaceroient, & la suite me paroissoit l'objet le plus important pour l'Etat : je ne pus donc perfectionner, suivre en grand quelques essais dans des endroits où j'avois opéré.



CHAPITRE

CHAPITRE XVII.

Travaux dans les Landes ; avantages qui les ſuivent.

Je me ſuis établi d'abord à Argenton ; je prouvai la facilité des défrichemens, & j'y répandis une vive émulation.

M. de Boismarmin, Seigneur peu éloigné de cette ville, avoit une étendue immenſe de landes ; il avoit eſſayé en vain différentes charrues, toutes avoient échoué. Il me deſira ; j'allai chez lui. Vous ne connoiſſez pas, me diſoit-il, la force de mes landes, jamais elles ne céderont à votre charrue. Les laboureurs étoient préſens, je voyois ſur leurs viſages le ſourire de l'incrédulité ; mais bientôt de l'étonnement ils paſſerent à la conviction, ils défricherent avec autant de facilité qu'un labour ordinaire.

M. de Boiſmarmin fit continuer, on

ne s'arrêta même pas en été ; les défrichemens de l'hiver & du printems furent ſemés en froment, peu à peu les laboureurs y devinrent habiles ; & au bout de deux ans, ſans augmenter dans les domaines les beſtiaux de travail, on vit des défrichemens de la plus grande étendue. On ne peut ajouter à la confiance & au degré d'habileté qu'acquirent les laboureurs pendant ce tems ; au lieu d'être deux hommes comme en débutant, de dire même qu'ils s'y tueroient, un ſeul aidé par un enfant pour conduire les bœufs, publioit être à l'aiſe. Cet établiſſement, loin de décliner, a fait une infinité d'imitateurs. Un métayer voiſin avoit des landes, il ſe vanta d'en venir à bout avec la charrue ordinaire, mais attelée du double de beſtiaux qu'exige la mienne ; tous ſes efforts furent vains, le ſoc ne put jamais y faire le moindre défrichement. Rebuté d'une tentative auſſi inutile, il fit tout bonnement uſage de ma charrue, & les champs furent défrichés.

On travailla beaucoup ; de tous côtés on se procuroit des charrues ; la plûpart mal faites ne remplissoient pas l'attente du cultivateur. On disoit aussi-tôt, c'est qu'ici la lande est plus forte, & dans l'instant tout étoit abandonné : j'y accourois ; la charrue rectifiée sous mes yeux alloit parfaitement. Il ne faut que peu de chose au sep, pour rendre une charrue ou parfaite ou inutile. Le coûtre par son engorgement apporte encore des obstacles, ce sont ces mêmes obstacles qui m'ont instruit ; je ne suis venu à bout de procurer l'aisance qu'à force d'essais : enfin l'homme le plus foible suffisoit au plus fort défrichement, & rien n'arrêtoit entre le coûtre & l'oreille.

Le charron ne parvient que par degrés, il en est de même du laboureur qui fait ses charrues. J'éprouvai la premiere année bien des difficultés en ce genre.

M. de Fougeres, Seigneur près de Saint-Benoît du Sault, grand amateur, s'étoit procuré une charrue : loin de

remplir ſon attente, elle ne faiſoit rien & tuoit ſes laboureurs. Le modèle étoit excellent, on avoit déjà beaucoup travaillé avec elle ; M. de Fougeres conclut que les défrichemens étoient ſupérieurs en force, & on laiſſa tout. J'y paſſai, je fis mettre l'outil aratoire dans ſes proportions, une foule de peuple accourut, & vit dans le défrichement la beauté & la facilité. L'homme y fatiguoit ſi peu, que les garçons laboureurs par la ſuite vouloient y être ſans ceſſe l'un après l'autre, au lieu de ſe livrer ailleurs à d'autres travaux : une plaine étendue dont on projetoit le défrichement en pluſieurs années, fut en valeur en peu de mois, de là on s'étendit ailleurs.

M. le Curé de Saint-Benoît, M. ſon frere, Subdélégué de cette ville, étoient préſens ; leurs poſſeſſions ſont comme les autres remplies de landes. Dans l'inſtant ils firent faire deux charrues, & en mon abſence eſſayerent ; leurs efforts

ſurent inutiles; ils ne perdirent pas l'eſpérance, ils attendoient mon retour; mais chacun croyoit ſes landes ſupérieures à toute charrue. Je revins; les métayers eux-mêmes qui avoient fait la charrue la rectifierent devant moi; on alla enſuite dans une plaine où l'on déſeſpéroit du ſuccès; il fut cependant complet; on trouva aiſance, facilité, & en peu de ſemaines ce champ, après la jouiſſance duquel le maître ſoupiroit depuis ſi long-tems, lui offrit une terre propre à recevoir toutes eſpéces de grains.

M. de Saint-Georges, Seigneur de Renier près la Trimouille, s'étoit procuré une charrue, mais elle ne pouvoit rien dans ſes landes. J'y paſſai huit jours avant Noël de 1767; le maître étoit abſent. Je m'adreſſai à un métayer, il me montra ſes champs preſque tous en landes; il eſpéroit comme un bienfait ſingulier de ſon Seigneur le défrichement à bras d'une portion de terre dans ce

même hiver, une autre partie pour la ſuivante. Je l'encourageai, je lui fis raccommoder lui-même ſa charrue, je l'inſtruiſis, & il défrichoit parfaitement. Je ne parlerai ni de ſa joie, ni de ſa ſurpriſe. Je repaſſai par la Trimouille le jour de Noël. M. de Saint-Georges me marqua toute ſa reconnoiſſance, le métayer me raconta que ce que j'avois vu en landes deſtiné à être défriché à bras en deux ans, l'étoit déjà. Cet établiſſement en a fait une infinité d'autres. J'aurois mille exemples de cette nature à rapporter.

Les circonſtances ſingulieres, l'étendue, la vîteſſe des défrichemens ſurprendroient, ſi je rapportois en détail à quel point ils s'étendirent en 1768. Des hommes habiles, la conviction répandue, moi-même prêt à me porter partout, avoient levé tous les obſtacles. Pour ne rien laiſſer à deſirer, & afin que l'on puiſſe juger par là de l'effet de ma méthode dans la ſuite, je me conten-

terai de rapporter peu d'exemples, mais appuyés de témoignages authentiques.

La progreſſion de ma marche m'avoit conduit près de Poitiers. M. le Comte de Bloſſac, Intendant de cette généralité, dont tout le monde connoît le rare mérite, m'accueillit de la maniere la plus favorable ; il encouragea ma miſſion.

M. le Chevalier de la Cheze avoit une terre près de Poitiers qui étoit en raccourci le modèle de tous les pays de landes, de vaſtes étendues inutiles, un ſol excellent, mais en pure perte pour le propriétaire ; peu de terres en valeur, épuiſées par des productions toujours répétées, des beſtiaux en petit nombre, mal nourris, par là peu d'engrais, & par une ſuite conſéquente, les laboureurs miſérables.

Engagé par M. l'Intendant, j'allai à cette terre, on me reçut avec joie; mais l'idée ſeule de la poſſibilité du défrichement répugnoit. Je n'aurai rien à me reprocher, diſoit le maître, je vais eſ-

ſayer, à coup ſûr, en vain. Je ſerai tué, ajoutoit un valet, & je ne ſerai rien. On avoit déjà eſſayé une charrue, il falloit deux hommes appuyés ſur l'oreille ; celui qui tenoit les manches, ne pouvoit réſiſter long-tems aux ſecouſſes continuelles qu'il éprouvoit, & un attelage nombreux ne faiſoit qu'un défrichement informe.

On fit la charrue en ma préſence ; à peine en put-on croire ſes yeux ; on auroit cru que ce même ouvrage, regardé auparavant comme au-deſſus de toutes les forces, ſe fît par enchantement ; l'homme le plus foible y travailloit ſans aucun effort, on n'avoit beſoin d'aucun poids pour guider, contenir la charrue. Le défrichement avança tellement pendant mon ſéjour, que je conſeillai à M. le Chevalier de ſemer des treffles dans ſes terres épuiſées, remplacées par celles qu'il mettoit en valeur. Je détruiſis ſes objections, je lui fis voir que ces mêmes terres qu'il avoit ſi fort admirées en Flan-

dre, étoient de la même nature que tant de domaines dont il faifoit fi peu de cas.

On jugera par les lettres fuivantes qu'elle étoit fa fatisfaction, & quelle a été la fuite de mes confeils.

Lettre de M. de la Cheze à M. le Marquis de la Cheze fon frere.

» Que je vous ai d'obligations, mon
» cher frere, de m'avoir envoyé M. des
» Pommiers; je fuis bien fâché de ce que
» vous n'avez pas été témoin des mira-
» cles que nous avons faits. Enfin je ne
» crierai plus contre fa charrue : mais au
» contraire j'en chanterai les louanges.
» Je fuis fûr de labourer dans mes plus
» forts ajoncs, car nous avons éprouvé
» dans le plus difficile. Venez donc le
» plutôt que vous pourrez être le té-
» moin des bons effets qu'elle fait. Adieu,
» mon cher frere, &c. &c. &c.

La lettre fuivante que m'écrivit M. le

Marquis de la Cheze l'année ſuivante fera voir quels ont été les progrès de cet établiſſement.

Depuis long-tems je lui avois procuré des charrues & des graines; mais la rapidité de mes courſes ne m'avoit pas permis de réſider. Les charrues mal imitées n'avoient pu être d'un bon uſage dans les défrichemens, il faut une expérience continuelle pour s'élever au-deſſus des idées du cultivateur au ſujet des landes; des opérations dont on n'a pas encore eu d'exemples, dont le ſuccès paroît impoſſible, ont pour obſtacles & l'ineptie & la crainte.

Lettre de M. le Marquis de la Cheze.

» J'ai été chez mon frere, Monſieur, » qui chante toujours vos louanges, & » qui ſe ſert de votre charrue avec le plus » grand ſuccès. Il continue ſes défriche- » mens dans des brandes ou bruyeres » mâles mêlées d'ajoncs qui juſqu'à pré-

» sent n'avoient pu se défricher qu'avec
» la pioche, ce qui rendoit cet ouvrage
» si pénible & si coûteux qu'il eût mieux
» valu acheter un fonds de terre que de
» défricher celui-là.

» Mes herbages sont beaux & ont
» bien réussi. Le sainfoin me donne-
» ra une bonne récolte, si la séche-
» resse ne s'oppose pas comme l'année
» derniere aux productions.

» Mes bleds sont aussi fort beaux;
» vous savez que j'ai labouré avec votre
» charrue, & j'attribue mes succès à
» cette raison.

» J'oubliois de vous dire que j'ai dé-
» friché cet hiver avec votre charrue,
» des vignes très-vieilles & dont les ra-
» cines étoient fort profondes. Quatre
» bœufs les ont labourées presqu'aussi
» vîte que s'il n'y avoit pas d'obstacle.
» Ce défrichement a fait le plus beau
» gueret du monde; & après avoir don-
» né un second labour, j'ai fait semer du

» bled de Mars, dont j'eſpere une bonne
» récolte.

» Je compte ſemer cette année à ma
» terre d'Arenton cinquante-deux ar-
» pens de ſainfoin, & j'en ſemerai par
» la ſuite une piéce de deux cens arpens
» par parcelles; je vois que je n'ai pas
» d'autre reſſource pour réparer ces ter-
» res qui ſont tombées en deſtruction
» par le défaut d'engrais & de mauvaiſe
» culture; ce qui a multiplié les plantes
» paraſites & deſtructives à un point
» qu'aucun moyen n'y peut rien, ſi on
» ne les met en ſainfoin.

J'ai l'honneur d'être, &c.

29 Mars 1768.

On voit que M. le Chevalier de la Cheze avoit continué à trouver facile ma méthode; mais l'intéreſſant eſt de ſavoir le ſuccès de ſes prairies & la ſuite de ſes défrichemens; la lettre qu'il m'a écrite le 13 Octobre 1768, ne laiſſe rien à deſirer à ce ſujet.

Lettre de M. le Chevalier de la Cheze.

13 Octobre 1768.

» Je voudrois bien, Monſieur, que » vous vinſſiez être le témoin de tout » le bien que vous m'avez fait; je ne » doute plus de rien d'après votre char- » rue, rien ne m'arrête, mes défriche- » mens ſont des plus beaux, & j'ai des » treffles ſuperbes, ils ne peuvent pas » être plus beaux en Flandre.

» Je ne peux faire uſage cette année » de la marne que vous m'avez décou- » verte; le tems affreux qu'il a fait m'a » ôté les moyens de la tranſporter dans » les terres; ce qui eſt différé n'eſt pas » perdu; je me propoſe d'en faire tirer » le plus que je pourrai l'hiver pro- » chain ».

J'ai l'honneur d'être, &c.

Un homme de diſtinction, connu dans une grande ville telle que Poitiers,

dont l'œil ouvert ſur ſon intérêt ne néglige aucun détail, ſemble ne laiſſer rien à deſirer; mais je crois, pour donner à cet établiſſement tous les témoignages poſſibles, devoir y joindre une lettre de M. des Francs, Seigneur très-conſidéré à Poitiers.

Lettre de M. Des Francs.

A Magot, ce 14 Octobre 1768.

» Je ſuis à portée de voir, Monſieur,
» tout le bien que vous procurez aux
» provinces qui ont le bonheur de vous
» poſſéder; M. le Chevalier de la Cheze
» éprouve la bonté de votre charrue
» pour ſes défrichemens; ſes treffles ſont
» de la plus grande beauté.

» Je me ſers auſſi avec ſuccès de votre
» charrue, & mes gens qui avoient eu
» de la peine à s'y accoutumer, con-
» viennent maintenant qu'il n'y a point
» de charrue auſſi bonne pour les tra-
» vaux.

» J'arrive de chez M. le Marquis de
» Voyer ; il a fait une récolte abon-
» dante de ſainfoin, & il compte en ſe-
» mer encore cette année une trentaine
» d'arpens pour le moins.

» J'ai l'honneur d'être, &c.

Tous mes autres établiſſemens ont eu une ſuite égale dans les cantons où j'ai reſté les deux années; j'ai tenu un pays immenſe, & chaque jour la cupidité m'amenoit de nouveaux proſélytes ; je ne rapporterai point d'autre témoignage, je coulerai ſur des exemples qui rendroient mon ouvrage trop prolixe.

Je ne peux m'empêcher cependant de citer quelques amateurs dont le zèle a animé le canton qu'ils habitent, qui ont même porté très-loin ma méthode. M. de de Fougeres, M. de Boiſmarmin, M. le Subdélégué de Saint-Benoît, M. Rollina d'Argenton, je tais le nom d'une infinité d'autres qui ont contribué ſinguliérement à étendre ma miſſion; la crainte de voir

périr les bestiaux de travail suspend le jugement ; mais l'expé ience du contraire, en bannissant l'idée du danger, n'a besoin, pour opérer le bien, que d'hommes habiles à diriger des travaux où l'adresse fait plus que la force.



CHAPITRE XVIII.

Proportions de la charrue à défricher.

Pour réuſſir à un ouvrage auſſi difficile que de défricher les landes, il faut une charrue dont les proportions ſoient exactes. Quand l'habitude en a rendu l'uſage familier, rien n'eſt ſi aiſé. Tous les laboureurs des landes ont fait eux-mêmes leurs charrues, & on ne pouvoit rien ajouter à leur exactitude. Un métayer de Renier près de la Trimouille y eſt ſi habile, que ſes inſtrumens aratoires y ſervent de modèle; le plus inſtruit eſt conſulté, il forme des laboureurs qui de leur côté rendent le même ſervice aux autres.

J'ai vu par-tout que la charrue faite par le laboureur réuſſiſſoit toujours. L'homme affectionne ſon ouvrage, le ſuccès flatte ſon orgueil. Peut-on rien

de plus aiſé, dira-t-il ? elle va d'elle-même. Le fait eſt ſûr. Une charrue n'eſt jamais parfaite, ſi elle ne peut aller & défricher ſeule vingt ou trente pieds.

Les roues doivent avoir cinquante-quatre pouces de hauteur, la gente deux pouces d'épais ſur autant de large ; il n'y a aucun inconvénient à leur donner plus de force : douze raies à chaque roue.

Le moyeux a huit à dix pouces de long. On y met des frettes ; mais je les ai vu réuſſir ſans être ferrés. La perche de la charrue, huit pieds quatre pouces de long ; la groſſeur à proportion de la force du travail. Si elle baiſſe trop, on ajoute une hauſſe au-deſſus de l'oreille, on fait des trous à quatre pouces au-deſſus du coûtre de deux pouces en deux pouces pour la chaîne. L'oreille doit avoir deux pieds huit pouces de long, la tête huit pouces en tout ſens & camuſe ; il faut qu'elle bombe où elle reçoit le ſoc, & penche en verſoir. Si le bois dont on la fait n'eſt pas aſſez gros, on y ajoute un morceau

au bas pour l'élever, une cheville l'éloigne & l'assujettit à la perche & au sep.

La terre enlevée par le soc tourne au tour de l'oreille, sa pression la divise, & son tournant arrache les racines.

Le soc doit avoir vingt-un pouces de long, large du haut de douze pouces, & aller insensiblement en pointe, & son ensouchure, dont le milieu soit parallèle en pointe, cinq pouces de large & un pouce & demi de hauteur, en finissant à rien au-delà de sept pouces. Sa force sera proportionnée au défrichement; au tiers du côté de la pointe, on attache par un rivé une bande d'un pouce de large sur six de long, quelques clous suffisent alors pour attacher le soc à l'oreille.

Le sep est la piéce principale; c'est de lui d'où dépend la perfection de la charrue. Il faut prendre un morceau de bois très-dur de deux pieds huit pouces de long, six pouces de large & trois d'épaisseur; quand il est bien dressé, on

creuſe de demi-pouce, le deſſous d'environ un pied de long; on rabat enſuite le deſſus pour emmancher très-droit le ſoc; en regardant par l'extrêmité du ſep, il faut le voir juſqu'au bois, qu'il ſoit très-penché.

On ſent que s'il eſt parallèle comme à la charrue de Brie, la moindre réſiſtance lui fait lever le derriere, dès-lors tout échoue, le ſoc penche; ſelon ce que j'indique, rien ne l'arrête, le talon frappe la terre dans l'endroit le plus difficile. Si la charrue s'échappe toujours d'un côté, c'eſt que le ſoc ne ſera pas placé droit, il faut y remédier auſſi-tôt.

L'herbe, les racines qui s'amaſſent entre l'oreille & le coûtre, ſont encore des obſtacles capables de rebuter; il faut arrêter à chaque inſtant, la pioche ſuffit à peine; la charrue qui ne peut plus rien, lorſqu'elle eſt dans cet état, paſſe de grands intervalles ſans labourer. Le remède eſt ſimple : il faut percer une place au coûtre très-éloigné; alors tout

passe, s'échappe sans se comprimer : l'usage aura bientôt instruit du degré qu'il faut pour cette piéce essentielle. Il faut observer de le mettre toujours du côté gauche, & qu'il soit plus élevé que le soc.

Sans la découverte que j'ai faite de la forme que doit avoir le sep, je n'aurois jamais triomphé des fortes landes.

Des travaux toujours répétés, toujours variés, des préjugés à combattre, des hommes à former peuvent seuls, perfectionner ; si l'instrument aratoire du pays en avoit pu faire moitié autant, j'eusse prêché en vain, l'usage l'eût emporté.

La hauteur de mes roues qui avoit révolté dans des pays où celles en usage sont basses, dans ceux où il n'y en a point, trouva des applaudissemens ; du côté de Saint-Benoît-du-Sault, de Montmorillon, on les éleva même, & en voici la cause.

On se sert d'une charrue sans roues,

avec un ſoc rond dont j'ai déjà parlé ; un laboureur éprouvoit-il quelque difficulté dans ſa culture, vouloit-il défricher quelque pré, il lioit alors ſa charrue ſur l'eſſieu de ſa charrette, & par le ſecours de ſes roues, il faiſoit aiſément un ouvrage, ſans cela ſupérieur aux forces de ſes beſtiaux.

Ma méthode parut ſi analogue à leurs idées, qu'elle y fit une fortune ſinguliere.

Par la ſuite, je trouvai encore à perfectionner, à diminuer même la dépenſe.

L'eſſieu qui doit être de trente-ſix pouces de long, quoiqu'en bois, a rempli également mon attente. Si la lande ne ſe renverſe pas bien, il faut éloigner davantage l'oreille, c'eſt un moyen ſûr. On ſe procurera plus de facilité en mettant les manches de la charrue fort bas & très-longs.

La ſellette qui eſt au milieu des roues, doit avoir deux à trois pouces d'épais; on prend deux morceaux de deux pieds

de long pour mettre de chaque côté ; celui du milieu fera bien mieux ; s'il eſt d'une piéce aſſez longue pour ſervir à atteler les bœufs, comme le timon d'une charrette au milieu de cette table ; on place deux morceaux de bois de trois pouces quarrés, de dix-huit de haut, une traverſe va à volonté du haut en bas. Prenez une tariere groſſe comme le doigt, faites au long des morceaux de bois, des trous éloignés d'un pouce, une cheville ſert à élever & à baiſſer à volonté cette traverſe ſur laquelle s'appuye la perche.

On doit, pour la ſolidité, mettre un morceau de fer gros comme le pouce pour joindre le ſep, l'oreille & la perche, une clavette ſuffit pour la rendre ſolide.

On met un crochet à la ſellette pour tenir une chaîne de trois pieds de long ; un anneau aſſez large pour entrer aiſément dans la perche, aura un crochet qui lui ſera rivé, afin d'allonger ou diminuer la chaîne.

On doit eſſayer d'abord dans une terre en valeur, dans une pelouze enſuite, monter la charrue à ſon point, & ſe hazarder avec prudence dans les landes.

La charrue au bout de quelques jours va bien mieux qu'en commençant ; elle devient aiſée, & ſouvent on croiroit à peine, après quelque tems, que ce fût la même.

Cette charrue eſt très-peu diſpendieuſe ; le bois eſt un objet de mince dépenſe ; il n'y a pour tout ferrement que le ſoc d'environ vingt livres, le coûtre de quinze, la chaîne de douze livres, tout le reſte peut être en bois ; c'eſt donc environ cinquante livres de fer : les roues ont toujours à peu près été vendues ſix livres, le reſte autant ; dans d'autres endroits le laboureur faiſoit cette derniere partie lui-même, le bois qu'il emploie eſt peu précieux.

On aura peine à croire ce que j'expoſe, en conſidérant que toutes les charrues que l'on a imaginées pour défricher

cher, revenoient à plus de cent livres ſans remplir l'attente, malgré un attelage prodigieux; ſouvent quatorze bœufs y fatiguoient beaucoup; quatre hommes ſuffiſoient à peine, & j'ai toujours vu avec la mienne quatre bœufs & deux hommes triompher des landes les plus terribles. On donne l'entrée à la charrue par trois endroits; par le trou de la perche, en accourciſſant la chaîne, & par la ſellette. On eſſayera le degré convenable.

Un ſeul exemple prouvera combien l'exactitude dans la charrue eſt eſſentielle.

M. de Courcelles, Commiſſaire général des Suiſſes, Seigneur de Courcelles-le-Roy, près Châtillon-ſur-Loire, avoit un domaine immenſe ſous la lande; le ſol d'une bonté étonnante ſembloit encourager le propriétaire par ſa fertilité, par le voiſinage d'un fleuve qui exporte, importe, donne la valeur, le prompt débit aux productions de tou-

te eſpéce. M. de Courcelles vit dans ma méthode un moyen ſimple de vivifier ces contrées; ſon cœur bienfaiſant fut plus ſenſible encore au plaiſir de tirer du néant des cantons immenſes qui l'environnent, qui ſont en pure perte & pour le maître & pour l'Etat. Il fit venir une charrue d'Argens; mais elle n'avoit pas ces proportions qui décident le ſuccès; les eſſais furent infructueux. J'y paſſai au mois d'Octobre 1768; on la rectifia ſous mes yeux; l'idée de la ſupériorité des landes à tout inſtrument aratoire s'évanouit peu à peu. Il ne reſta que la perſuaſion que les beſtiaux ſeroient fatigués à la longue. J'appris en Mars 1769 que les bœufs n'avoient éprouvé aucune fatigue étonnante; qu'en conſervant leur bon état, ils avoient fait avec facilité des défrichemens étendus. C'eſt par le peu de dépenſe & la facilité que l'on peut faire ſortir d'un déſert affreux la plus belle nature.

CHAPITRE XIX.

Des Landes de Bordeaux.

LES landes de Bordeaux occupent une étendue étonnante ; elles formeroient un petit Royaume. Le plus beau climat du monde, le voiſinage de la mer font gémir le bon citoyen de voir preſqu'en pure perte des contrées capables d'augmenter la puiſſance de la nation. On n'y découvre en aucun endroit ni veſtiges de villes détruites, ni marques de culture. Le pays eſt plat, d'un ſable plus ou moins mêlé de parties terreſtres ; on y voit par-tout l'ajonc & la bruyere. La vue ſe perd dans un lointain abſolument déſert ; on voit de loin en loin des arbres ; ce ſont des habitations. L'eau reſte une partie de l'année ſur la terre ; l'argile qui eſt à peu de profondeur l'empêche de filtrer, de diſparoître. Pour

éviter cet inconvénient, l'uſage des échaſſes eſt général dans les deux ſexes, dans tous les âges; ils s'en ſervent avec une adreſſe étonnante; ils paſſent à la courſe le cheval le plus vite; ils ſe baiſſent, ſe levent avec une promptitude qui ſurprend; on croiroit de loin que la terre enfante des géans.

Toutes les maiſons ont un air ſingulier de propreté; jamais Nonne n'a orné ſon égliſe avec plus d'élégance que le ſont celles des landes. On les peint tous les ans en dedans & en dehors; les tuiles des temples, des maiſons ſont également miſes en couleur. Ces édifices ſont fort bas, bâtis preſque tous de bois; il n'y a point de pierres que celles qui y ſont amenées par les vaiſſeaux. Un homme un peu grand peut toucher au haut du bâtiment; il n'y a point de plancher; on voit ſeulement un vaſte coffre pour conſerver la récolte. Chaque habitation qui eſt environnée d'une immenſité de landes, n'a qu'environ

dix-ſept à dix-huit arpens de terres en valeur. Elles ſont ſans ceſſe ou remplies de grains, ou cultivées. On laboure environ ſix pieds de large avec une charrue ſans roues & avec un ſeul manche, ſix pieds à côté ſont ſemés en ſeigle, & enſuite pareil eſpace cultivé. Après la récolte, ce qui eſt labouré eſt ſemé en ſeigle, & l'eſpace qui a produit du bled eſt cultivé pour en recevoir à ſon tour.

Il arrive très-ſouvent que la portion à côté du ſeigle eſt ſemée en millet; de ſorte que ſix pieds de large produiſent du ſeigle, & le ſillon voiſin du millet; l'année d'enſuite celui qui a donné du millet donne du ſeigle, & l'autre du millet, tous les ans de même. La fureur qu'ils ont de ſurcharger leurs terres pendant qu'ils peuvent les ſoulager en s'étendant dans les landes, fait que leurs récoltes ſont toujours miſérables. Ils ne recueillent jamais aſſez de bled pour vivre, ni même de millet; ils tirent ce qui leur

manque de l'étranger en échange de raisine, &c.

Rien de si malheureux que les laboureurs des landes ; ils passent auprès de leurs bœufs tous les instans qui ne sont pas employés à l'agriculture. À genoux devant eux, ils ployent en rond une poignée de paille de millet, y mettent un peu de son, & le fourrent dans leur gueule. Cette occupation est pour eux un objet important & essentiel ; ils ne s'en dispensent jamais que lorsque les travaux sont finis ; alors ils les envoient aux landes pour y paître.

Leurs troupeaux sont composés de six à sept cens bêtes à laine ; souvent ils appartiennent à plusieurs. La vie des pasteurs est tout-à-fait semblable à celle de nos anciens Patriarches ; ils errent de proche en proche, vont même souvent à grande distance, n'habitent jamais le même lieu. Des particuliers, pour se procurer des fumiers, bâtissent de loin en loin des espéces de halles

nommées parcs ; elles ſont de torchis couvertes de landes ; le berger entre le ſoir dans celle qu'il rencontre ; il y trouve de la lande toute étendue ; de ſon côté il ſe fait un lit, creuſe à deux pieds pour avoir de l'eau ; un peu de pain noir, du lard rance, du fromage très-dur, ſont ſes mets ordinaires. Il a ſous lui un ſecond, dont le gain eſt moins conſidérable. Le premier gagne quatre-vingt-dix livres & trente boiſſeaux de ſeigle du poids de cent quatorze livres chacun.

Ils ont pour habits des peaux de brebis ; on ne voit point parmi eux ces plaiſirs que nous chante Virgile ; aucune beauté ne partage leurs travaux ; ils ne cherchent point à diſputer la gloire des chanſons par des prix plus précieux, par l'applaudiſſement de leurs bergeres. Ce terrein immenſe qui paroît couvert d'herbes, n'en a que peu qui ſoit propre aux troupeaux ; à peine ſept lieues quarrées peuvent en nourrir un. Elles ne

donnent aucun lait à la brebis, on ne peut les traire. Elles montent, dans l'inondation, ſur des hauteurs qui bordent les landes.

On conduit également les vaches par bandes de cent vingt, rien de ſi ſauvage; leur poil, leur beauté annoncent un animal paré par la nature. On ne peut les traire; le bouvier ſeul, lorſqu'il a tué un veau, emplit la peau de paille, il l'approche de la vache, en tire du lait; mais bientôt elle s'apperçoit de la ſupercherie, & le bouvier eſt trop heureux d'échapper à ſes coups; elles n'ont également aucune demeure fixe; elles trouvent le ſoir des hutes éparſes dans les landes qu'elles connoiſſent.

On vend les veaux juſqu'à trente livres, mais on aime mieux les élever.

Quand on veut livrer une vache à un boucher, on la laſſe à courſe de cheval, on l'abbat, elle eſt enſuite liée dans une voiture & conduite à la mort.

Les marques que chaque propriétaire

a faites à ses vaches s'effacent tous les ans, on s'assemble, on poursuit chaque animal avec un cheval vigoureux; la vache lasse se retourne sur celui qui le poursuit, il profite de l'instant qu'elle baisse la tête, il la renverse, & la marque: on y voit aussi de nombreux troupeaux de chevres, mais on ne les trait pas.

Les chiens y sont presque tous blancs, leur vigueur, leur légéreté sont extrêmes.

On trouve des étendues étonnantes bien garnies en chênes, qui ne croissent pas, parce que leurs jets sont continuellement broutés. Il suffiroit de les garder, les récéper pour en faire des bois charmans. Le pin y croît avec une vîtesse étonnante, il fait la matiere d'un grand commerce; la Bretagne en tire de la raisine, de la térébenthine, du goudron, de l'essence, &c. Elle donne en échange du bled, du beurre, &c. La population y est si peu nombreuse, que

la main d'œuvre y eſt fort chere : on loue une ſervante ſoixante liv. , un valet cent livres ; on nourrit & on paye par jour à un journalier juſqu'à douze ſols ; à peine la moiſſon eſt-elle finie que le bled dépoſé en meule eſt battu par plu-ſieurs hommes rangés en cercle dans une place devant la maiſon deſtinée à cet uſage ; on donne le neuvieme , & ſouvent a-t on peine à trouver des ouvriers à un prix ſi avantageux.

On ne tue jamais de bœufs , ſeulement du veau & du mouton qui s'y vendent fort cher.

L'air peſtilentiel qui s'exhale de ces eaux croupies y rend les fievres communes ; les habitans y ont un air pâle , livide , & tout annonce des contrées proſcrites par la nature.



CHAPITRE XX.

Moyens pour fertiliser les landes de Bordeaux ; de quelle maniere viendroit-on à bout de peupler les landes de l'intérieur du Royaume ?

On ne peut compter sur des colonies florissantes, tant que l'on respirera dans les landes de Bordeaux un air perfide à la santé. Le grand détail dans lequel je suis entré, l'examen le plus réfléchi m'ont prouvé que l'on peut triompher aisément de l'élément qui est la source de tous les maux attachés à ces contrées. C'est la santé qui rend cher tout ce qui nous environne, c'est elle qui dirige nos travaux, notre commerce, c'est elle seule qui peut animer, donner l'être à des richesses en tout genre.

J'ai déjà dit que l'argile qui est dans toutes les landes a peu de profondeur,

retient l'eau, l'empêche de s'échapper; ces marais croupis jettent une odeur fétide, les puits creusés à peu de profondeur ne donnent point une boisson salubre, parce qu'ils ne renouvellent leur eau que de ce qui est presque sur la superficie par conséquent déjà gâtée. On la fait bouillir, mais combien de gens n'ont pas ni le pouvoir, ni la précaution de se garantir par là de sa malignité? Il ne s'agit, pour rendre l'air sain, que de décharger ces landes du trop d'humidité, & rien n'est plus aisé. On trouve partout des traces de torrens qui vomissent ou dans le ruisseau de la Jalle qui se jette dans la Garonne, ou qui peuvent se décharger avec très-peu de dépense dans la mer qui entoure les landes. Le moindre fossé y conduira les eaux; on a un exemple frappant, dans la terre de M. de Sivrac, de la facilité des desséchemens. Ce seigneur voulut se faire une forêt de près de quinze cens arpens; il l'entoura de fossés, & la planta

en chêne, le gland fut étouffé par la lande; mais cette partie fut entiérement desséchée. Si un moyen aussi simple a pu faire un effet aussi grand, on sent que lorsque le génie industrieux aura dirigé les écoulemens, il ne restera rien qui puisse nuire; un voisin suivra la direction du fossé qui confine à son champ. Tout se fera d'accord, le revers des fossés peut être planté en peupliers, ou autres arbres aquatiques qui liera les terres, les affermira avec ses racines.

Deux laboureurs se joindroient après leurs travaux; ma charrue attelée de quatre bœufs défricheroit pour l'un & l'autre des terres, qui, en produisant, donneroient le tems aux anciennes de se reposer. Je ne doute point que l'argile qui est très-aisé à tirer des entrailles de la terre, ne servît d'excellente marne; sa nature compacte, grasse, feroit merveilles, dans un sable qui péche par le contraire. La luzerne y végeteroit supérieurement, on jouiroit peu à peu des

mêmes avantages que j'ai fait voir par la ſuite d'une méthode entendue.

On trouveroit ſur les levées, des bois propres à bâtir : Blaye & tous les environs le ſont de peupliers naturels à la France ; ſa force le met en état de porter des fardeaux, de ſuppléer preſqu'en tout au chêne. Je le crois très-préférable à celui d'Italie. Ce dernier croît un peu plus vîte, devient plus beau ; mais j'ai l'expérience qu'il eſt bien plus foible ; ſa chûte à une certaine groſſeur le briſe, & je doute qu'il fût propre à bâtir.

Pour ſe procurer une eau excellente, on creuſeroit à grande profondeur ; des pompes videroient à meſure que le mineur s'enfonceroit ; l'ouvrage fini, on jeteroit pluſieurs voitures de petits cailloux communs dans les landes ; ils filtreroient l'eau qui tireroit ſa ſource plus bas que la ſuperficie.

Avec ces précautions on reſpireroit bientôt un air auſſi pur, on verroit des

hommes auſſi ſains qu'à Bordeaux & dans le reſte de la Guyenne.

La terre déchargée du trop d'humide produiroit infiniment ; le vin y ſeroit parfait ; le commerce qui y eſt de la plus grande facilité par la mer, auroit bientôt donné un air de vie à ces lieux ſauvages.

On a, par le voiſinage de Clérac, la preuve de la ſupériorité qu'auroit le tabac dans ces lieux ; une plantation avantageuſe pour le colon, mais au compte du Roi, attireroit une foule d'habitans. L'idée ſeule d'une culture différente conſacrée juſqu'ici à ces iſles dont le nom ſeul excite ſi fort la cupidité, remueroit tous les cœurs. On ne chercheroit pas tant de commodités ; la moindre cabanne ſuffiroit, l'aiſance la rendroit bientôt commode, peut-être même en feroit-elle une habitation magnifique ; nos plus belles villes n'ont point eu des commencemens plus brillans.

On m'objectera que malgré mon éco-

nomie, il faut de grosses sommes pour pourvoir à la subsistance, donner des outils, &c. Ignore-t-on le fameux établissement des Invalides. Un grand Roi sut, sans s'épuiser, ni charger ses sujets, procurer une retraite gracieuse à des hommes qui avoient sacrifié leur vie pour défendre la patrie.

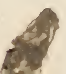
Cette jeune noblesse peu accommodée des biens de la fortune, n'a-t-elle pas trouvé de nos jours l'éducation la plus parfaite, des maîtres de toute espéce; enfin ce qui forme le corps & l'esprit, tout leur est prodigué.

L'état trouve des guerriers élevés dans un noble mépris de la mort, des peres envisagent avec la plus douce espérance des enfans qui pourront relever l'éclat d'un nom presqu'oublié. Quoi! tant de bienfaits! tant de superbes bâtimens qui ne sont onéreux ni au trésor, ni aux peuples, peuvent-ils nous laisser douter que le génie qui a fait éclorre des desseins aussi utiles, ne puisse trouver le moyen de lever ces difficultés?

On m'oppofera différens obftacles pour étendre la population dans toutes les landes du Royaume. Si je défriche, mes granges font trop petites, je ne peux bâtir. Comment pourrois-je conftruire au milieu des landes une habitation, y nourrir un métayer, fes beftiaux, jufqu'à ce que fes récoltes le nourriffent? La chofe eft fimple. Il faut mettre en meule; dans l'inftant la grange eft inutile. Un fimple appenti fuffit pour battre à couvert dans toutes les faifons. On ne débutera pas par un établiffement au milieu de la lande; mais au bout de quelques années, lorfqu'une métairie aura beaucoup défriché, on femera des prairies dans les terres à portée du défrichement. Lorfque l'on verra les chofes en état, on élevera près de la lande une hutte pour le cultivateur, quelques cabanes pour les beftiaux; on lui donnera tant d'arpens déjà femés à recueillir, une portion de prairies, il défrichera dans l'hiver de quoi femer l'année d'enfuite,

dès en entrant il façonnera des terres déjà en valeur pour ſubſiſter, & au bout de quelques années il procurera à un autre établiſſement les mêmes ſecours. Ce moyen ſuffit pour s'étendre avec vivacité de proche en proche. Des habitations auſſi pauvres rempliront également l'objet du propriétaire. Dans le Bas Poitou, dans les marais de la Rochelle, on trouve par-tout des domaines auſſi peu brillans, ils donnent cependant un revenu conſidérable, & l'induſtrie ſupplée par-tout à ce qui eſt regardé ailleurs comme indiſpenſable.

On ne fertiliſera jamais en grand tant de pays anéantis, que par un raiſonnement ſage. Je vois les propriétaires y faire des bâtimens diſpendieux, & ne pouvoir enſuite fertiliſer le terrein; ſi au contraire ils s'attachoient à bonifier la terre, & remettoient à bâtir dans des tems plus heureux, ils mettroient quatre fois plus de domaines en valeur; mais chacun concentré chez lui ne voit pas



au-delà, on imagine des néceſſités, la fureur de bâtir aveugle, & ſouvent le déſeſpoir met la derniere pierre.

La fécondité embellira bientôt ces demeures; commençons d'abord à jouir d'abondantes moiſſons, de nourrir de nombreux troupeaux, nous réunirons enſuite l'agréable à l'utile.

Peu de terrein produit beaucoup de graines de treffle, ſeule prairie qui réuſſiſſe parfaitement dans preſque toutes les landes. Lorſque les défrichemens ſeroient étendus, que l'on ne pourroit donner d'engrais aux terres épuiſées par les anciennes productions, au lieu de les laiſſer dans un repos inutile à l'agriculture, on les ſemeroit en treffle à la derniere ſemaille. La prairie dans un ſol maigre ne s'éleveroit pas aſſez pour être fauchée; mais ce ſeroit un pâturage excellent, on n'y enverroit les beſtiaux qu'avec précaution, on ne les y mettroit que dans des parcs, ou on ne les laiſſeroit que le tems de ſe raſſaſier. Les

débris de cette plante, les excrémens des bestiaux rendroient cette même terre d'une fécondité singuliere. Une portion seroit sacrifiée au troupeau destiné à la graisse ; les bêtes à cornes ne pourroient paître favorablement dans les lieux où la brebis auroit passé, on les enverroit dans des endroits différens. Tous ces jardins, ces champs si précieux autrefois, dont on voit encore aujourd'hui les traces de clôture ou de culture, deviendroient par progression aussi intéressans à leur maître ; l'idée de la dévastation, de l'état actuel, paroîtroit aussi étonnante dans ces tems que la beauté, la fertilité & la puissance dont ces landes étoient autrefois partagées, nous offrent à présent des idées peu croyables. Que sont devenus ces cultivateurs de la Syrie, de la Lydie, de tant d'héritages jadis si fertiles ? Comment la population si nombreuse de l'Isle de Crete, de Rhodes, de Chypre, &c. &c. &c. a-t-elle si fort diminué. Tout a disparu comme un

ſonge flatteur. La paix, l'intelligence avoient rendu ces Royaumes floriſſans, l'horreur de la guerre les a degradés. Une révolution ſalutaire peut nous rendrela jouiſſance de ſi grands biens, & la puiſſance de la nation augmentée chez elle, en la rendant invincible, contribuera au bonheur de tous les états.



CHAPITRE XXI.

Combien il est aisé de parvenir à une grande jouissance sans dépense.

Il faut rendre les peuples heureux, les enrichir même, répandre l'abondance dans tous les ordres, les mettre en situation de fournir aisément & sans murmure les subsides d'où dépend la conservation de l'Etat.

On a vu dans les chapitres précédens que les maux sont pressans, les secours en tout genre ou impossibles ou éloignés. Ce que je propose peut changer en peu d'années la face de ces contrées qui semblent proscrites par la nature.

C'est le défaut d'engrais qui fait qu'un sol heureux se refuse à tout, les bestiaux qui les procurent manquent de nourriture, dès-lors presque point d'élèves, aucune douceur pour la vie du

laboureur, point de commerce, aucune de ces reſſources qui offrent aux cultivateurs des ſecours dans toutes les ſaiſons.

Un laboureur ſemera d'abord un demi arpent de terre en herbages qui y ſeront propres ; il les fumera afin de jouir de tous les avantages qu'elles procureront, comme graines, fourrages ; l'année d'enſuite, la ſemence que ce moyen lui fournira, étendra ſes prairies, ſi ſes terres ſont toutes en valeur, choſe fort rare ; ce qui ſera deſtiné à la production des graines, infiniment plus fumé, donnera des recoltes immenſes ; à meſure que la prairie périra, elle offrira au cultivateur un ſol précieux qui produira ſans engrais avec une abondance ſinguliere, des grains de toute eſpéce. Mais s'il y a des landes, à meſure qu'elles ſeront défrichées, on ſemera une pareille quantité en prairies. Il ne faut pas plus de beſtiaux de travail ; on profite pour le défrichement de l'hi-

ver, ce tems d'inaction, où la nature dans un profond repos en laisse aussi au laboureur.

Tout lecteur judicieux voit que ce cultivateur n'a besoin de faire aucune avance, que ses richesses viennent aisément & par gradation.

Dès la seconde année il respire, il a assez de fourrages pour ses animaux de travail, il augmente ses bestiaux dans la troisieme; s'il ne peut les avoir lui-même, il s'en procurera à bail avec facilité, en prouvant qu'il peut les nourrir; il trouvera par-tout des personnes empressées à lui en fournir; on sent qu'il faut peu de tems pour que sa part suffise à remplir sa place; une bonne nourriture donne la fécondité à tous les genres.

Les grains alors se sentent déjà du bien-être du maître, les engrais augmentés marquent de tous côtés une différence sensible.

Ces mêmes biens n'exigent pas dans la

la régie des frais plus confidérables ; un berger menera également un troupeau plus nombreux, les bêtes à cornes feront auffi bien conduites par le vacher, les chiens ne feront pas plus voraces ; une fource inépuifable de biens coulera fans interruption. En outre, comme le nombre de vaches peut décupler par une nourriture fucculente, par les regains dont on leur abandonnera une partie, elles donneront une crême & plus abondante & plus délicate.

Les veaux nourris avec abondance feront grands, forts; les uns deviendront des bœufs vigoureux, d'autres des vaches abondantes ; ceux qui fervent aux boucheries offriront une viande blanche d'un goût excellent.

Le rebut du laitage, le petit lait nourriront une quantité de porcs, de dindons, qui, fans ce fecours, ne s'élèvent que difficilement.

Une révolution auffi prompte n'a rien qui puiffe furprendre; une culture

contraire à l'ufage, révolte ; mais ce que je propofe eft fimple, un champ bien cultivé, fumé, femé en prairies ou fans autre chofe ou fur des bleds. Rien de tout cela ne choque les idées du laboureur, aucun n'ignore le prix d'une prairie, d'un pâturage abondant près de la maifon. Dans toutes les provinces où j'ai pénétré, tous defiroient jouir de ces avantages; il y a dans chaque contrée des hommes qui ont voyagé, qui ont vu des pays fertilifés par les prairies. Ce vieux foldat retiré chez lui vante fans ceffe les treffles de la Flandre, les gras pâturages de la Hollande; ce négociant de beftiaux, ce malheureux que la mifere force d'aller chercher de l'ouvrage dans les cantons les plus riches de la France, ont dans tous les tems excité au fond du cœur de leurs compatriotes un defir ardent de fertilifer leurs campagnes. Tous fe prêtent d'autant mieux qu'ils voient par là peu de travail & beaucoup de profit à efpérer. Si ce

moyen donne au pauvre la faculté de s'enrichir, l'homme aisé ira plus vîte, il étendra, dès la premiere année, ses prairies; il jouira dès la seconde de récoltes abondantes, personne ne partagera avec lui le produit de ses troupeaux, il ne sera lié par aucun bail onéreux.

Ces plantes précieuses répondront aux soins que l'on en prendra, elles répandront leurs bienfaits à proportion de la dépense. Je me tais sur le prompt avantage que procurent les richesses; mon seul but regarde ces pays où la misère est presque générale. J'en viens de tirer notre cultivateur, il faut le suivre dans sa carriere, voir à quel point de perfection peuvent atteindre les arts dans un pays où tout est animé par l'aisance.



CHAPITRE XXII.

Suite des biens que procure cette méthode.

NOTRE cultivateur ſent enfin le plaiſir d'exiſter. Les maux qui l'accabloient commencent à ceſſer; il paye ſes créanciers, achette les beſtiaux pour ſon compte, la taille n'a plus rien qui le révolte.

Au bout de quelques années, s'il s'apperçoit que la prairie ſemée la premiere dépérit, il en ſeme une pareille étendue de terres cultivées, fume beaucoup; la terre engraiſſée eſt plus friable, la prairie y vegette d'une maniere ſinguliere, & ſon abondance l'emporte infiniment ſur les premiers ſemis; malgré ſes ſoins, ſes terres ne porteront que difficilement de l'orge, on ne l'aura même que languiſſante. Les années ſéches, la prairie qu'il

détruira lui en donnera de très-belle. Ce grain l'emporte de beaucoup ſur l'avoine, & c'eſt un avantage d'avoir des terres où il réuſſit parfaitement. L'année d'enſuite on y ſemera du froment qui y viendra gros & net ; le produit en ſera conſidérable. Tous les ans on jouira par gradation du même avantage, en ôtant la prairie d'un champ pour la tranſporter dans un autre.

L'abondance des récoltes ne cauſe pas plus de dépenſe au cultivateur ; il ne met pas plus de ſemence, ne laboure pas plus fréquemment ſes champs ; ſes bleds ne ſont pas ſeyés à plus haut prix que dans ces tems malheureux, dont le ſouvenir l'effraye encore. Sa maiſon remplie de volaille, de beſtiaux fournit abondamment à ſa nourriture. Le rebut, l'inutile d'une infinité de denrées lui donneront de nouvelles richeſſes. Les animaux y trouvent une nourriture abondante. Des biens juſques-là inconnus s'offrent de tous côtés. Il vend toutes

les ſemaines du veau, de la volaille, du beurre, du fromage.

On ſubſtituera à ces vaches chétives, petites, l'eſpéce la plus groſſe; les plus beaux élèves feront encore une nouvelle ſource de biens. La Normandie & d'autres provinces vont très-loin chercher de jeunes bœufs, des géniſſes, d'autres provinces les achettent gras dans leurs pâturages, lorſque la vieilleſſe les rend peu propres à la culture. Le laboureur calculera à quel âge leur débit ſera le plus avantageux; chaque foire lui donnera de nouvelles richeſſes, grains, beſtiaux, laines, denrées, tout ſe réunira à l'enrichir. Ses chevaux ou ſes bœufs ſeront plus forts étant mieux nourris, les harnois & plus ſolides, & plus commodes. En peu d'années tout ſe ſentira de l'opulence du maître. L'ouvrier qui trouvera un avantage à le ſervir, ſe ſurpaſſera lui-même pour perfectionner ſon ouvrage. Le manœuvre attaché au laboureur ſe ſervira du même

moyen en raiſon de proportion. Ils ont tous ordinairement deux à trois arpens de terre, une ou deux vaches, la même méthode les mettra à l'aiſe : ils ſeront bien payés de leurs travaux, bien nourris. La population augmentera ſenſiblement, parce que tous trouveront une occupation avantageuſe. Le laboureur étant à l'aiſe, ne négligera rien. Sa pauvreté l'avoit arrêté juſques-là, mais le bien-être lui donne de nouvelles idées; il fait boucher des piéces expoſées, bêcher les endroits où la charrue ne peut labourer, entretient bien ſa vigne, n'épargne pas la dépenſe pour faire produire à ſon jardin l'utile & l'agréable; s'il a quelques terres remplies de rochers que l'on ne puiſſe cultiver, il les fait planter en bois, fait tirer des marnes; enfin il occupe une infinité de bras qui juſques-là avoient regardé le mariage comme le centre de la miſère; il le leur rend riant; l'avenir même ne leur offre que du gracieux : ils eſperent que leurs

enfans les ſeconderont, contribueront même à rendre leur condition plus aiſée. On ſent que tout ce que j'avance eſt non-ſeulement poſſible, mais même conſéquent; je ne propoſe point de moyens diſpendieux, de forcer la nature à force de bras, de travaux de toutes eſpéces, tout cela eſt inutile. En ſuivant une méthode auſſi ſimple, on voit que l'on peut amener des biens de toute eſpéce à leur perfection.

On en a une preuve par un exemple de l'Antiquité. La Sicile ravagée tour à tour par les Carthaginois & par les Romains, n'offroit qu'un tableau affreux des ravages de la guerre. Hiéron, en montant ſur le trône d'une partie de ce Royaume, ne trouve qu'un peuple malheureux; il aime l'agriculture, en anime toutes les parties, il fait voir dans l'inſtant une population nombreuſe, une puiſſance formidable; s'il n'eût pas connu des moyens ſimples ſans dépenſe pour en venir à bout, ſeroit-il parvenu ſi

vîte à une auſſi grande puiſſance. Ce Royaume, aujourd'hui au ſein de la paix, gouverné par un Prince ſage, n'offriroit point des reſſources comparables à celles qu'une de ſes contrées pouvoit répéter. La choſe eſt ſimple, l'étude de la nature a été négligée, on ne tire pas du ſol le plus heureux la moindre partie des richeſſes qu'une culture entendue répandroit avec profuſion.

L'expérience des autres ne m'a point décidé; j'ai eſſayé en grand, j'ai ſaiſi par la méthode la plus ſimple, la nature pas à pas; elle n'a pas variée, & j'ai même vu ſurpaſſer mes eſpérances; on trouvera dans cet ouvrage quelque choſe de différent du premier; je n'ai point eu honte de revenir ſur mes pas, lorſque l'expérience m'a convaincu. Mon projet a été de faire le bien, de le prêcher uniquement pour le faire. Je me croirois coupable de leze-humanité, ſi je ne faiſois part à ma patrie des dé-

couvertes que m'a procuré le travail le plus opiniâtre, les courses les plus suivies. Une opération qui réussit ne fait jamais régle pour une seule fois. J'ai gardé le silence tant que j'ai vu ma méthode sûre & le succès égal.

Par une suite toute simple de l'accroissement des richesses du cultivateur, le troupeau qui n'étoit composé que de soixante à quatre-vingt bêtes languissantes, augmentera infiniment, une nourriture abondante les rendra forts, vigoureux; les brebis élèveront aisément leurs agneaux; les rigueurs de l'hiver n'influeront que peu sur leur propagation, tantôt on vendra une troupe de moutons, tantôt une portion de brebis que la vieillesse ou la stérilité proscrivent. Ne pourroit-on pas même se servir de l'ancien usage de les traire; je ne doute pas qu'une bonne nourriture ne leur donnât un lait excellent, que les fromages n'en fussent bons & ne payassent au moins le berger. Que ris-

que-t-on de faire une épreuve aussi simple? L'usage n'en seroit pas nouveau; le fromage des brebis tenoit le premier rang dans les repas champêtres des Anciens. Le mêlange peut faire quelque chose de plus parfait; je ne doute point que le lait de brebis mêlé dans celui de vache écrêmé, ne rendît des fromages supérieurs à ceux que l'on fait pour le commun.

On m'objectera que par ma méthode je multiplie & les vaches & leur produit; qu'il est inutile par conséquent de traire les brebis; que les fromages trop communs ne rembourseroient pas le cultivateur de la dépense qu'il feroit pour se les procurer.

Je réponds que les villes se sentent de la misère de la campagne. Les ouvriers sont obligés d'y mener la vie la plus frugale; le pain seul compose souvent leurs repas. L'aisance une fois répandue par la bonne culture, tout s'en sentira; les marchands, tous les états employés,

bien payés ne plaindront plus une meilleure nourriture ; on peut en outre faire par cet objet un commerce intéressant ; la bonne qualité des herbes ne contribue pas plus que la façon pour donner les fromages les plus célèbres. La Lorraine n'en produit que de mauvais, d'un débit chétif ; M. de la Galaisiere, Intendant de cette Province, s'éleva au-dessus des préjugés ; j'ai mangé chez lui des fromages qu'il fait, qui peuvent le disputer aux meilleurs de la Suisse ; j'ai vu dans des Provinces où jamais on n'en mange de passables, venir à bout d'imiter parfaitement les meilleurs de la Brie. Le génie industrieux triomphera de tous les obstacles. La Hollande ne tire-t-elle pas de ce commerce de grands avantages ? Ne pourrons-nous pas être leurs rivaux en ce genre, les surpasser même par l'étendue de nos possessions propres à cet objet ? Le bien-être de tous les ordres en fera faire une consommation prodigieuse qui, en rendant la vie

plus douce, contribuera à la circulation; on ne verra plus alors les habitans d'un pays naturellement gras, plus malheureux que ceux d'une terre disgraciée par la nature.



CHAPITRE XXIII.

Les ſuccès de l'Agriculture contribuent au bonheur de l'Etat.

LA multiplication prodigieuſe des beſtiaux de toute eſpéce fera baiſſer à coup ſûr le prix de la viande, des cuirs, des laines. Le produit n'en ſera pas moins conſidérable pour le laboureur, puiſqu'outre les fumiers, il aura au moins quatre fois plus d'animaux; quand il ne les vendroit que moitié, il doubleroit encore. Une infinité de miſérables que le haut prix de la viande réduit à une abſtinence forcée, jouiroient alors des alimens que leur qualité d'hommes leur a deſtinés; ils ne regarderoient plus leur patrie comme une demeure malheureuſe, où à peine ont-ils le néceſſaire. Nous n'aurions pas beſoin de tirer à grands frais de l'Etranger ces chairs ſa-

lées qui ſont un commerce important, nos armées, nos vaiſſeaux trouveroient dans nos pâturages des viandes de toute eſpéce, on ne tireroit plus de l'Irlande ces cargaiſons de bœufs qui ſont pour ce Royaume une reſſource étonnante; nos voiſins s'empreſſeroient d'en charger chez nous s'ils les trouvoient à un prix plus bas qu'ailleurs. En vain la patrie du Négociant lui offrira-t-elle les mêmes denrées que l'Etranger, jamais il ne calculera les avantages patriotiques, l'intérêt ſeul guidera ſon vaiſſeau; il ira charger la matiere dont le retour lui promet davantage.

Tant de contrées où le bled ne vient qu'avec peine, ſont de tems à autre frappées des plus cruels fléaux : une ſéchereſſe, d'autres inconvéniens font un effet ſi terrible, qu'à peine recueille-t-on la ſemence; on voit auſſi-tôt regner le déſeſpoir; ce ſont des levées ſourdes, dit-on; de là les cris, les imprécations, les murmures contre le Gouvernement

le plus ſage ; les ſubſides, cette choſe ſi néceſſaire à la conſervation de l'Etat, ne peuvent être payés. Le Prince ne voit qu'avec larmes ſes ſujets expirans ; il fait venir de l'Etranger des bleds qu'il diſtribue à des hommes dont il eſt le dieu-ſauveur ; le tréſor s'épuiſe, le payement des dettes de l'Etat devient impoſſible, & le meilleur des Rois eſt ſouvent obligé de n'acquitter que lentement les engagemens les plus preſſans.

Tous les ouvriers qui tirent à grands frais les cuirs de l'Etranger, les trouveront ſous leurs mains ; ils donneront à leurs concitoyens un argent, qui envoyé auparavant dans des contrées éloignées, ne ſe remplaçoit qu'avec des peines infinies. La circulation animera tous les Etats.

L'aiſance excitera l'induſtrie, le tanneur du Berry, du Poitou, du Limouſin, de la Guyenne, apprendra qu'il peut donner à ſes cuirs la perfection de ceux de Liége, d'Angleterre, en les

laiſſant plus long-tems dans la foſſe ; rien de ſi miſérable que leur qualité dans ces premieres provinces; ils ont l'écorce en abondance ; mais la miſère, l'ineptie ſemblent triompher de tous les Etats.

Ce genre de commerce donnera un prix au chêne, & le tanneur y trouvera ſon compte. Le propriétaire des bois regardera ſon bien d'un autre œil, il gardera, plantera avec ſoin les endroits vides & foibles, qui juſques là avoient été dévorés par les beſtiaux. Nous avons des pays où le bois eſt de ſi mince valeur, que l'on n'attache aucun prix à ſa poſſeſſion ; on pourroit établir ſur quelques ruiſſeaux à portée des moulins à tan, qui rendroient bientôt ces mêmes biens précieux. La population qui ſuivroit néceſſairement, conſommeroit ces bois qui avoient été juſques là mépriſés & regardés comme inutiles. On verroit de proche en proche les landes défrichées, d'abondantes moiſſons couvrir ces campagnes auparavant déſertes, de tous

côtés bondir des troupeaux de toute eſpéce ; inſenſés que nous ſommes ! nous allons chercher dans des climats glacés, ou dans des régions brûlantes des biens que nous avons chez nous. Nous y perdons la ſanté, ce bien ineſtimable, l'Etat une population nombreuſe ; cet équipage ſi vigoureux en levant l'ancre, ſe trouve ſouvent détruit à ſon retour ; cet homme robuſte que la cupidité entraîne ſous un ciel contraire à ſa ſanté, perd par dégré ſa vigueur, & la patrie en lui la tige d'une famille nombreuſe.

Examinons les tréſors que nous pouvons poſſéder, nous verrons les productions étrangeres inutiles, & toutes les nations venir chercher chez nous des douceurs que leur patrie leur refuſe.



CHAPITRE XXIV.

La bonne culture multiplie les troupeaux; de quel avantage est l'abondance des laines pour un Etat.

On a vu dans le chapitre précédent combien les bêtes à laine augmentent par la nourriture abondante que leur donne les prairies artificielles.

Nous tirons des Royaumes voisins, les laines de Ségovie, les draps d'Angleterre, des laines filées de toute espéce; enfin nous fournissons à nos ennemis des armes contre nous-mêmes; notre argent enrichit, fait fleurir leurs manufactures; nous sommes, sans y penser, l'instrument de leur grandeur. Jettons les yeux sur nous mêmes, nous les égalerons, peut-être même les surpasserons-nous. Les glaces de Venise faisoient l'admiration des nations; nous

ne nous en procurions qu'à grands frais. A présent la grandeur, la beauté des nôtres l'emportent infiniment ; ne voyons-nous pas les fayances françoises très-supérieures à celles de la Chine & du Japon ?

Les moutons, les brebis mal nourris, échappés avec peine aux maladies contractées par la misère, ne donnent qu'une laine grossiere, de peu de qualité; une excellente nourriture lui donnera un degré de perfection, nous donnera la facilité d'en nourrir d'une nature différente à celle du pays, qui faites à la misère échappent plus aisément à la mort.

Alors le génie inventeur aura un beau champ; un particulier découvrira l'art de donner aux laines la plus grande finesse. Un autre établira une manufacture de draps, dont le solide & le brillant feront l'admiration de la nation.

Les laines les plus fines, travaillées avec art, en illustrant une nouvelle ma-

nufacture, arrêteront l'exploration de notre argent, peut-être même trouverons-nous dans cette partie une branche de commerce intéreſſante.

Les draps les plus communs habilleront des millions d'hommes qui n'ont eu juſqu'ici que des habits de toile pour ſe défendre des rigueurs du froid. Le bon citoyen verra enfin l'humanité jouir de ſes droits, ſes compatriotes goûter le fruit de leurs travaux, & ne point regarder avec les yeux de l'envie ceux que leurs richeſſes ont ſouſtraits juſqu'ici à la miſère publique.

Un débit de draps auſſi grand ſera un lien puiſſant. Le cultivateur enlevera fabriquée une partie de ce qu'il aura donné en nature. Tout ce qui l'environnera ſe ſentira de ſon opulence. Tous les ordres de l'état lui tiennent, lui ſeul les anime. Ne pourra-t-on pas imiter le teint d'Angleterre, dont nous tirons une ſi prodigieuſe quantité pour les bas? Le génie françois a fait de plus grands ef-

forts; une fois tourné du côté de biens auſſi ſolides, il n'eſt point de progrès que l'on ne puiſſe eſpérer. Toutes les ſommes que nous donnons pour les matieres étrangeres répandues parmi les nations, feront éclorre des génies, naître des découvertes.

Cette multitude d'hommes qui juſqu'ici n'ont eu pendant l'hiver que de la toile pour ſe couvrir, ne ſont pas mieux couchés ; la plûpart n'ont pour lit qu'un peu de paille; l'abondance des laines, l'aiſance qui ſera répandue dans tous les ordres, feront diſparoître tous ces ſignes de miſères, on fera de bons matelats, on fabriquera des couvertures de toutes eſpéces, & le bien-être ſe trouvera avantageux pour l'agriculture. Un emploi auſſi conſidérable de ces laines en donnera un débit ſûr & prompt. L'Angleterre doit une partie de ſa grandeur à ce genre de commerce. Elle a tiré de toutes les nations les eſpéces de bêtes à laine, de la quantité la plus ſupérieure

par des expériences multipliées ; elle les a établies ſolidement dans ſes provinces, par degré elle a perfectionné ſes laines, elle a donné à ſes ouvrages un degré de beauté où nous pourrons atteindre ; ſes belles couvertures, ſes draps, ſes ratines ſi vantées ne l'émporteront point ſur les nôtres, l'emulation, la jalouſie, l'intérêt feront des prodiges parmi nos ouvriers.

Celui qui ſe diſtingue d'une façon particuliere pourroit être récompenſé d'une médaille, auroit une place diſtinguée à l'égliſe, pourroit même être quelques années exempt d'impoſitions.

Celui qui trouve un ſecret avantageux à ſa patrie, lui rend des ſervices bien plus réels que ces hommes qui n'ont que le bel eſprit en partage, & dont les écrits ne ſervent ſouvent qu'à corrompre les mœurs, énerver la nation.

CHAPITRE XXV.

Du Lin, des Chanvres, avantages de leur Commerce.

LES prairies artificielles donnent une nourriture abondante aux animaux, nous procurent les plus riches récoltes; ces bienfaits ſont grands; ce n'eſt pas tout; les chanvres que l'on met dans les terres où les prairies artificielles ont péri, parviennent à la plus grande beauté. Cette fécondité eſt ſi marquée, que j'en ai vu d'une hauteur étonnante dans un champ aſſez mal labouré, mais récemment défriché.

Les terres propres au chanvre ſont fort rares; la plûpart des laboureurs n'en recueillent qu'en petite quantité, de là la cherté des cordes, des toiles: l'exportation de notre argent chez l'Etranger pour nous en procurer.

Dans

Dans l'examen que j'ai fait, je trouve à peine un quartier de cheneviere par métairie. Selon ma méthode, le cultivateur aura tous les ans beaucoup de prairies à changer de nature ; il en peut consacrer deux arpens au chanvre, la culture de cette plante perfectionnée procurera de grands avantages.

Les prairies laissent aussi en périssant des sels singuliérement propres au lin ; cette matiere d'un commerce précieux s'étendra au gré du laboureur. L'aisance qui animera tout, ne fera négliger aucune commodité ; le bas peuple vendra des draps, l'usage du linge sera plus commun, l'industrie fera perfectionner les toiles ; on leur donnera une beauté qui fera négliger celles de coton que nous allons chercher au travers des mers avec notre argent comptant. L'expérience a beau nous apprendre que l'un est moins sain que de celles de chanvre ou de lin ; on ne sera décidé que lorsque l'on aura atteint le parfait.

Le rebut, le grossier fournira des cordes de toute espéce; les machines en tout genre & la marine trouveront la matiere propre à tous leurs agrets. L'opulence anime les arts, annoblit & élève l'esprit aux connoissances les plus cachées. Notre sage Monarque accorderoit des priviléges, combleroit de graces celui qui établiroit une manufacture, dont le brillant & la solidité l'emporteroient sur les autres.

On laisseroit le chanvre trois années dans la même terre, d'autres le remplaceroient au bout de ce tems. Le chanvre & le lin déposent dans le champ où on les cultive, des sels singuliérement propres au bled; cette terre qui a perdu une partie de la fécondité que les prairies artificielles lui avoient laissée, & qui depuis trois ans donne à son maître les plus hautes productions en chanvre & en lin, donnera encore un beau froment, d'abondantes productions de

Mars, & deviendra après quelques années une prairie fertile.

Quelle différence, quel avantage pour l'Etat! L'or que nous répandons à pleines mains dans l'Inde pour les toiles, dans le nord pour les voiles, les agrets, resteroit parmi nous. Nous n'aurions pas besoin de l'Etranger pour nous en procurer, nous serions même en état d'en faire une branche intéressante de commerce.

Une infinité de bras inutiles, de citoyens oisifs trouveroient dans ces travaux une subsistance honnête; la circulation des espéces donneroit une nouvelle vie à une partie de la nation. Je vois dans toutes les campagnes des familles nombreuses couchées l'hiver dès cinq à six heures du soir; elles ne se levent que fort tard; la paresse n'est pas le mobile qui les fait agir de la sorte; l'huile qui les éclaire forme un objet de dépense; ils manquent d'occupations, & la misère étouffe des talens de toute espéce.

En multipliant les chanvres, les lins, on multiplie l'huile ; elle forme en diminuant une branche de commerce. Tous en profitent. Le bon marché eſt un gain clair pour un million d'êtres. La conſommation augmentera d'une façon étonnante ; ces lins, ces chanvres répandront la joie & l'abondance dans tous les lieux que la miſère fait languir. Toutes ces familles juſqu'ici ſans occupation travailleront ces matieres ; ils fourniront nos manufactures d'un fil excellent ; l'intérêt enfantera des efforts prodigieux ; la cupidité tournera les eſprits du côté du parfait. Les belles toiles demandent un travail parfait, on prodiguera l'argent pour s'en procurer.

Nous verrons dans ces mêmes lieux, dans ces manoirs dont on ne chaſſoit preſque jamais les ténèbres, la joie & les ris. Le pere de famille occupé avec ſes enfans dans le jour à la culture de ſon champ, les employera fort avant dans la nuit ; ſa femme inſtruira les plus jeu-

nes, diſtribuera à propos les récompenſes; celle qui aura atteint telle fineſſe, aura un quart pour elle. Ces repas qui empêchoient à peine de mourir de faim, ſeront remplacés par des alimens ſains & ſolides. Depuis onze heures du ſoir juſquà ſix heures du matin, le corps jouit d'un repos ſuffiſant; on reprendra alors les mêmes travaux, juſqu'à ce que le ſoleil éclaire aſſez les occupations champêtres. Une partie de ces familles trop foible pour s'en occuper, trouvera toujours à la maiſon un gain ſûr. Bientôt ces toîts ruſtiques prendront une forme riante; les richeſſes qui n'en ſeront plus bannies les embelliront; le voyageur croira être dans un jardin immenſe qu'un peuple heureux habite; les auberges qui ſe reſſentiront auſſi de la félicité publique, lui offriront d'excellens mets, de bonne nourriture pour ſon cheval. Il jouira d'un profond repos ſur un lit délicat, & le bien-être lui coûtera peu à cauſe de l'abondance.

Ces manufactures, ces biens communs dans les endroits jusqu'ici stériles, attireront un concours perpétuel & de marchands & de voituriers; les vignobles tireront en échange d'une liqueur délicieuse, des bleds, des toiles, des huiles, des étoffes; d'autres provinces troqueront leur superflu pour des choses qui leur manquent; c'est alors que les belles routes que notre grand Roi a fait faire, contribueront à lier la nation, on profitera de l'hiver, ce tems où la nature est dans un profond repos, pour voiturer; sans ces chemins faits avec autant d'art que de solidité, la plûpart des bestiaux de travail resteroient dans une inaction pernicieuse; un attelage prodigieux qu'exigent des chemins rompus, des montagnes escarpées, rendroit le commerce presqu'impossible; on ne se procureroit qu'avec peine l'exportation de ses denrées. On négligeroit des avantages qu'il faudroit acheter à un si haut prix. C'est à ces traits que

l'on connoît la profonde ſageſſe d'un maître; s'il n'avoit pas un cœur auſſi tendre pour ſes peuples, que lui importeroit que les provinces ſituées au bout du Royaume jouiſſent d'un pareil avantage ?

On trouve un profit réel à charier pendant l'hiver le vin, les huiles de toute eſpéce; les chaleurs font ſouvent gâter, affoibliſſent l'envoi des vignobles les plus célèbres; les huiles coulent, ſouvent les plus grandes précautions en empêchent à peine la perte entiere; les froids en pétrifient une partie, émouſſent la vivacité des autres. Le cultivateur profitera de ce tems, il tirera de ſes charois un profit conſidérable : le négociant n'en aura pas de moins grands; d'énormes fardeaux voiturés aiſément, le bas prix des vivres feront arriver à peu de frais & ſans riſque, des marchandiſes d'une utilité indiſpenſable; ſans ces routes auſſi belles que commodes, on n'auroit pu voiturer que l'été. Outre les riſques

que l'on court, une infinité d'hommes & d'animaux de travail feroient en pure perte pour l'Etat ; ils employeroient loin de leurs champs les faifons les plus précieufes à l'agriculture ; on fent que l'abfence du maître ne peut caufer que des effets pernicieux, & celui qui procure un auffi grand bien ne peut être que le Pere de la Patrie.



CHAPITRE XXVI.

Des Suifs, du Beurre ; avantages de leur commerce.

LES bestiaux plus nombreux, mieux nourris, donneront une quantité de suifs & de beurre ; nous tirons de l'Etranger ces deux espéces de marchandises, leur mauvaise qualité n'en arrête pas l'importation, elles sont de la premiere nécessité ; & ce secours, malgré son haut prix, est regardé comme précieux. Les moutons multipliés à l'infini contribueront à donner à la chandelle ce degré de perfection, où les autres suifs ne peuvent la faire atteindre.

Cette marchandise, si nécessaire, si utile à tous les Etats par son bas prix, diminuera la dépense de la nation ; le cultivateur tirera encore un assez grand parti de la diminution du prix de ses

denrées ; elles multiplieront à l'infini.

Le beurre, ſans lequel la plûpart des alimens ſont inſipides, manque dans la plus grande partie du Royaume ; le beurre le plus mauvais ſe vend en Guyenne, dans les landes du Berry, du Poitou, juſqu'à dix-huit, vingt ſols la livre ; ces lieux qui ſemblent faits pour en fournir les autres provinces, par une méthode mal-entendue, ne peuvent ſuffire à leurs propres beſoins ; ils négligent cette partie intéreſſante, juſqu'à jeter dehors, fouler aux pieds les balles d'avoine, de froment, qui ſeules pourroient donner à leurs vaches une portion raiſonnable de lait. En ne négligeant pas ces richeſſes naturelles au climat, en ſuivant la voie que je viens d'indiquer, toutes ces douceurs de la vie deviendroient communes par l'abondance & la fécondité des beſtiaux ; ces hommes ſur leſquels roulent les plus grands travaux, s'en privent par néceſſité ; ils emploient pour leur nourriture les hui-

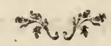
les les plus puantes, les graiſſes les plus mal ſaines. Combien ai-je vu de gens regarder comme précieux des alimens capables de révolter l'homme le moins délicat.

Cet article eſt très-intéreſſant. Le beurre frais ſe vend fort cher dans la capitale; l'on tire pour elle & pour une infinité de provinces le fondu & le ſalé; nous aurions auprès de nous à vil prix, nous acheterions dans notre patrie une denrée fraîche & excellente. Tous les beurres d'Irlande ſont de mauvaiſe qualité, preſqu'en huile, donnent aux ragoûts une odeur forte. Tous ces biens pour leſquels nous donnons tant d'argent à nos voiſins, appauvriſſent: les contributions ne ſe levent qu'avec des peines infinies; ſi cet argent étoit répandu parmi la nation, il circuleroit dans tous les ordres, entreroit dans les coffres du Prince, en ſortiroit pour acquitter les charges de l'Etat, ſe répandroit enſuite dans les provinces par les rameaux d'une circulation auſſi aiſée qu'indiſpenſable. Ces

idées, quoique très-grandes, n'en sont pas plus difficiles à vérifier. L'avantage est trop grand pour que l'on néglige à les réaliser.

Dans toutes les parties du Royaume j'ai vu l'esprit de fermentation; on cherche à s'aggrandir, à tirer parti des domaines les plus abandonnés, il ne faut plus qu'un guide sûr, une méthode entendue pour donner l'accroissement & la vie.

Chaque siécle a eu ses révolutions; ses degrés de bien & de mal; le génie d'une nation a fait naître dans tout les tems des idées particulieres. Elles ont alors animé tous les corps; les voyages de long cours, les conquêtes, la fureur de religion ont ébranlé notre Etat jusques dans ses fondemens; aujourd'hui par un effet heureux, tout est porté du côté du vrai bonheur & les moindres efforts y feront atteindre.



CHAPITRE XXVII.

Quelles ſont les ſuites avantageuſes de l'abondance des Bleds, propriétés de nos Provinces.

L'EXPÉRIENCE a prouvé qu'en ſuivant une méthode auſſi ſimple que celle que je viens de détailler, on jouiroit dans tous les terreins d'abondantes récoltes de bleds. C'eſt cette traite qui eſt la plus eſſentielle, la plus précieuſe à l'Etat; les contrées les plus ingrates fourniroient le froment, ſeul grain propre au commerce étranger; en un inſtant la face du Royaume ſe trouveroit changée. Une immenſe quantité de bleds fait entrer par une aſpiration naturelle un argent qui attache à jamais des habitans qui, ſans lui, fuiroient une patrie malheureuſe. L'homme aime le lieu qui l'a vu naître, la miſere ſeule l'en chaſſe; S'il y trouve

un bien-être, il s'y fixe, il s'empresse de choisir une compagne de ses travaux; la population augmente rapidement; l'aisance embellit bientôt les lieux les plus affreux; ces pas escarpés, ces chemins impraticables s'applanissent; l'opulence efface l'idée de l'incommode, le transport continuel de grains, de marchandises propres au cultivateur, ce flux & ce reflux d'espéces qui circuleroient en liberté, feroient bâtir des auberges dans des lieux jusques-là désert; le cultivateur enrichi se bâtiroit une maison commode.

L'éloignement des grandes routes, des rivieres navigables n'arrêtent point le commerce des grains; ils se transportent de proche en proche; les blattiers pour le plus léger profit en fournissent les marchés voisins, qui, à leur tour, sont remplis d'hommes qui par des relations étendues en procurent la consommation.

L'Angleterre ne pourra jamais soutenir avec nous la concurrence de ce commerce; par une politique mal entendue

elle a avili l'or chez elle en le rendant trop commun. Cette mesure de bled évaluée 12 sols sous Henri IV, valoit réellement le prix qu'elle a aujourd'hui. L'argent est un bien dont la valeur n'est qu'à proportion de l'idée qu'on y attache, si l'Anglois, plus riche que nous, donne chez lui au poids d'un marc la valeur de ce qui en vaut deux chez nous; un écu de six livres en France ne sera que de trois livres dans la Grande-Bretagne.

Par ce rabais le prix des denrées, le loyer des terres, les gages des domestiques doubleront de frais la récolte; ainsi ce boisseau de bled que le cultivateur François sera fort aise de vendre quarante sols, n'en offrira à l'Anglois que vingt. Dès l'instant, pour se mettre de niveau avec nous, il faut qu'il le vende moitié de la valeur que nous y attachons. Le négociant Hollandois, Portugais, Espagnol, enfin les nations à qui nous vendons ces denrées, chargeront toujours chez celui où ils trouveront le

meilleur marché. Le cultivateur Anglois qui n'aura aucun avantage à la vente de ſes bleds, négligera ſes champs, & bientôt il verra que l'or ſeul ne peut rien pour le beſoin de la vie.

C'eſt en donnant la valeur aux récoltes que l'on peut vivifier les campagnes; ſi un champ de bled peut donner un profit conſidérable à ſon maître, dans l'inſtant il fait des efforts; ſes voiſins le propoſent pour modèle, & l'on voit partout une progreſſion ſenſible; on ne craindroit plus la famine, ſi on pouvoit fertiliſer tant de belles provinces qui ne produiſent preſque rien, ſi une partie des landes étoit cultivée, quel peuple nombreux ne nourriroit-elle pas? Quand nous ſerions concentrés chez nous, que nous ne poſſéderions rien au-delà de notre continent, nous pouvons atteindre à la plus haute puiſſance. Toutes les nations viendront nous payer un tribut d'autant plus certain qu'il ſera volontaire.

Nous recueillons des vins d'une bonté ſupérieute ; le palais le plus délicat, l'eſtomac le plus foible y trouvent le délicieux & le cordial ; les peuples les plus éloignés peuvent s'en procurer, le tranſport ne fait qu'y ajouter de la perfection, on ne peut exprimer l'immenſe quantité que l'étranger vient en charger ; nos eaux-de-vie font la baſe des liqueurs les plus fines, de ces échanges ſi avantageux que les nations font avec les peuples de l'Afrique, de l'Amérique. Aucune partie du monde n'entre en concurrence avec nous pour ces denrées, toutes s'empreſſent à s'en procurer avec de l'argent comptant. L'embouchure de nos fleuves, nos ports ſont ſans ceſſe couverts de vaiſſeaux deſtinés à ce commerce. Nos ſalines font encore un objet important. L'Eſpagne, l'Allemagne & d'autres nations, l'échangent avec nous pour de l'or. Que l'intérieur des terres couvre nos rivieres de bled inutile à la conſommation ; que le négociant Fran-

çois fourniſſe aux beſoins de l'Etranger pour ſon argent, qu'il y joigne des productions de toute eſpéce, précieuſes aux Colonies, & une infinité d'autres biens enfantés par les arts & l'aiſance, nous verrons aſſez d'argent pour la circulation, la fertilité ſe réunir à la fécondité. Le prix que l'on donne à ces biens fait que l'on cherche à les augmenter; on n'en peut venir à bout ſeul, le mariage devient alors indiſpenſable, & la population eſt toujours chez nous la ſuite d'un travail modéré, ſoutenu de l'aiſance.

L'Inde ne va pas au loin porter ſes productions, elle n'en envoie point dans des contrées éloignées des Colonies; cependant la vente ſeule de ſes productions la rend la partie la plus riche de l'Univers. On ne craindroit point de voir la nation amollie, peu belliqueuſe comme ces peuples du midi; notre climat rend les hommes courageux; le travail de la campagne endurcit les corps; c'étoit au milieu des champs,

parmi les laboureurs que les Romains levoient leurs ſoldats les plus braves.

Quelle puiſſance pourroit triompher d'un peuple heureux, intéreſſé par ſon bien-être à défendre une patrie qui lui prodigue des biens en tout genre. On ne craindroit pas ces années malheureuſes ; de puiſſans engrais procureroient toujours des récoltes qui ſuffiroient aux beſoins. Les pluies continuelles qui entraînent & dépouillent ces belles moiſſons des vallées fertiles, n'empêcheroient pas les admirables productions des pentes, des endroits élevés; l'humidité en aideroit la végétation d'une maniere puiſſante. L'abondance d'une partie balanceroit la perte de l'autre, & le mal ſeroit imperceptible.

On verroit de tous côtés des ſpéculateurs qui tiendroient toujours des greniers immenſes de bled ; tout le Royaume, l'embouchure de nos fleuves ſeroient remplis de ces biens, & ils auroient un prix avantageux pour tous les

états, par la ſageſſe du Gouvernement. Tant de richeſſes remplaceroient bien la perte de ces contrées éloignées qui ne ſervent qu'à détourner la nation de l'objet principal, & à faire périr de bons citoyens.

Ces voyages heureux, ces expéditions ſi glorieuſes n'ont qu'un brillant qui en impoſe ; la perte d'une partie d'un équipage vigoureux, des biens peu néceſſaires à la vie, ſouvent des injuſtices commiſes contre la liberté d'hommes nés auſſi libres que nous, ne font voir que l'ouvrage d'un peuple peu éclairé ſur ſes vrais intérêts.

L'eſprit de rivalité nous fait regarder avec envie la proſpérité Angloiſe ; ſi nous nous occupions des richeſſes naturelles à notre pays, ce ſeroit pour nous qu'elle iroit dans les climats brûlans de l'Inde, de l'Afrique, dans les glaces de l'Amérique. L'Anglois enrichi veut jouir des douceurs de la vie, il ſacrifie alors ſon or, le prix de tant de travaux pour

s'en procurer; s'il reſtoit pauvre, il ſe contenteroit de ſa biere, de ſes liqueurs que la fermentation lui procure : il n'animeroit pas par ſes achats l'induſtrie de nos concitoyens. Un commerce ſuivi & ſans concurrence formeroit en peu d'années des liaiſons intimes, & par degrés l'animoſité diſparoîtroit entre deux peuples faits pour s'aimer.



CHAPITRE XXVIII.

Seroit-il avantageux de faire produire continuellement les terres.

On ſent que l'Agriculture renferme des richeſſes ineſtimables ; les ſentimens ſont partagés ſur la maniere d'en jouir. Les uns veulent que l'on ſuive l'uſage des landes de Bordeaux, qu'une raie ſoit pleine, l'autre cultivée, que cette derniere ſemée à ſon tour l'année d'enſuite, céde la place à l'autre. D'autres nous propoſent des moyens pour couvrir les champs alternativement de bleds & d'avoine, & que la terre ſoit ſans ceſſe productive.

J'établis d'abord pour principe que quelques endroits favoriſés par la nature ne doivent jamais faire décider ſur le général.

Les prairies artificielles peuvent fé-

conder un ſol naturellement maigre ; mais ils ne lui donneront point de degré de fertilité capable de fournir à une végétation continuelle. On trouve quelques cantons ſi heureux, qu'ils ne donnent jamais des marques d'épuiſement ; le laboureur voit toujours avec joie ſes eſpérances remplies, le bled le plus fort, des ſemis de Mars de toute eſpéce, les chanvres, les légumes, tout annonce l'abondance ; j'ai vu regarder dans ces endroits fortunés les fumiers comme des choſes inutiles ; loin de voir en lui le pere de l'abondance, on le jetoit dans des rivieres, on le releguoit loin des habitations comme inutile. Mais ces champs ſont marqués au coin de la célébrité ; ils ſont rares, & chaque domaine en France en a peu de cette nature. Il faut donc que les regards tombent ſur ce qui s'offre par-tout, même dans des provinces les plus fertiles, telles que la Brie, la Beauſſe, la Picardie, &c. &c.

Si l'on ſeme ſans interruption bled &

avoine, on épuise dans l'instant la terre; on ne peut lui donner une culture qui l'impregne de ces sels propres à la fécondité. Souvent une saison brûlante, après la récolte des Mars, recule ce labour si essentiel au semis des bleds. Le mois de Septembre arrive, on s'empresse alors à disposer ces terres; mais tous les efforts seront toujours inutiles, & la récolte sera très-médiocre.

Le repos, l'impression de l'air développent, sont même les dispensateurs de la fécondité. Si lorsque mes semis de Mars sont recueillis, je laisse mon champ, que l'année d'ensuite je lui donne dans les tems convenables une culture entendue, que je la seme dans la saison qu'exige le climat, mon bled couvre sa terre, il étouffe ces herbes qui naissent avec lui, ces plantes annuelles à la graine desquelles l'air sert de véhicule.

L'expérience m'a prouvé que la récolte d'un champ faite selon cette méthode, doubloit au moins celle de la

terre ſemée immédiatement après la fauchaiſon des Mars. Les ſels analogues à la plante épuiſés par les productions, ſe réparent par cet intervalle, & l'on peut jouir par l'intelligence, de moiſſons auſſi abondantes que dans ces lieux ſi favoriſés par la nature.

Les terres emblavées par rayons de quatre à ſix pieds, dont une largeur à côté eſt labourée pendant l'année pour être ſemée & produire, tandis que l'autre à ſon tour recevra la culture, préſente de grands obſtacles. On perd néceſſairement un tems infini à cultiver une largeur ſi peu étendue; on n'a dans les landes que peu de champs en valeur, & on ne peut vanter les récoltes que procure cette méthode; mais le plus grand inconvénient des terres ſans ceſſe employées à la production, c'eſt celui qu'éprouveroient les bêtes à laine. Qu'eſt-ce qui peut balancer le tort que cela leur cauſeroit? tort irréparable, puiſqu'elles ſont la baſe d'un commerce

floriſſant, & la ſource de l'engrais le plus puiſſant.

Si je ſeme alternativement bleds & avoine, où conduirois-je mes troupeaux, quelle plante ſalubre leur donnera la vigueur? En Mars, Avril, Mai, Juin, Juillet, tout travaille, aucun vide. Sera-ce la partie deſtinée aux prairies qui y ſuppléera? Non ſans doute. On ſait que la ſeve des prairies artificielles leur donne des coups mortels; que dans ces mois où la nature dans l'engourdiſſement n'offre que les débris de ſa végétation, il faut encore les plus grandes précautions; leurs dents meurtrieres anéantiſſent la prairie. Il faudra donc nourrir à la creche une petite portion de ces animaux dont la nature demande de l'exercice: c'eſt cet exercice qui leur donne & la ſanté & la vigueur, c'eſt lui qui affine la toiſon.

Mais ſi je laiſſe la troiſieme année en jachers, je laiſſe à chaque façon mûrir mon gueret; je ne laboure que lorſ-

que ma terre se couvre d'herbes, ces mêmes herbes offrent aux bêtes à laine une nourriture d'une délicatesse singuliere, elles donnent à la brebis, à l'agneau la vigueur; aux moutons cette graisse qui remplit l'attente du laboureur.

Un usage, quoiqu'ancien, quoique suivi aveuglément, peut être excellent; peut-être même est-il une suite des combinaisons faites dans ces siécles éclairés, dont les précieuses connoissances ont presque toutes été perdues par le malheur des tems.

C'est la plus longue expérience qui m'a décidé; ce sont des raisons victorieuses qui ont été droit à mon cœur, & l'on ne peut atteindre à la perfection de l'agriculture qu'en se dépouillant des préjugés, & qu'en déchirant le voile dont le sophisme couvre souvent des usages précieux.

Outre les mois de Mars, Avril, Mai, Juin, Juillet, Août, tems où tout est

rempli, dès le mois précédent le laboureur rompt ſes chaumes de bled, la nature dans l'inaction ne les couvre d'aucune herbe; celle qui eſt reſtée après la dépouille des grains n'offre qu'une nourriture miſérable; la gelée, un humide pernicieux, abſorbent toutes les parties excellentes des plantes. Il faudroit donc renoncer à l'éleve de cet animal ſi vanté dans l'antiquité, & dont on reçoit tous les jours des avantages en tout genre.



CHAPITRE XXIX.

Quelques Préjugés s'oppoſent à l'abondance des Récoltes.

On eſt perſuadé dans la plûpart des Provinces, ſur-tout dans les méridionales, de principes faux & deſtructeurs. Ces obſtacles au ſuccès ſe retrouvent juſques dans le ſein du Royaume.

On croit ne devoir pas profonder, de peur d'amener de mauvaiſe terre ſur la ſuperficie, & que le bled, les avoines, mis en billons larges d'un pied, produiſent bien plus que de ſemer en grandes planches ou à plat.

Par la premiere méthode on trouve une multitude d'inconvéniens.

Il eſt certain qu'il n'y a que la terre frappée de l'action de l'air qui ſoit fertile; fouillez, tirez à grande profondeur un ſol gras; malgré toute ſon apparence

de fertilité, il ne produira exactement rien, jusqu'à ce que le soleil l'ait mûri, que le vent lui ait véhiculé les sels, les huiles qui décident la fécondité. Si l'on ne laboure que de trois à quatre pouces, il n'y a donc que ce volume qui travaille, la terre épuisée s'effrite; de là ces terres méprisées & la cause des mauvaises récoltes.

Les plus habiles physiciens supputent qu'il tombe dix pouces d'eau cube dans les années les plus molles. Si je ne laboure qu'à deux, trois & quatre, l'eau qui trouve un fonds dur, non remué, y séjourne & porte des coups mortels à la plante. Par là cette nécessité de mettre en billons, de surcharger un champ de rigoles, & souvent ne triomphe-t-on pas de cet élément perfide.

La terre, comme pétrie, se bat avec violence; l'air a bientôt pompé l'humide, le soleil par son action pénétre ce qui est en culture, & trouvant à quelques pouces une terre ferme, c'est un

foyer qui en renvoyant ſa chaleur, brûle, anéantit les plus belles productions; auſſi-tôt les cris du peuple pour les neuvaines, les proceſſions, &c. Ces pluies ſi ſalutaires en été n'offrent aux grains qu'un ſecours momentané ; le ſillon élevé décharge promptement l'eau ; elle entraîne même avec elle les engrais que le cultivateur regardoit comme le gage d'une moiſſon abondante. Le bled près la raie eſt toujours chétif, ſouvent déraciné. Le champ à moitié vide eſt encore une perte pour ſon maître ; mais s'il eſt rempli, peut-être par la méthode ordinaire, la perte ſeroit-elle entiere.

Si au contraire dès l'hiver je laboure à huit pouces de profondeur, que je laiſſe juſqu'à la Saint-Jean mûrir mon gueret, j'augmente de moitié la fertilité de mon champ, parce que ſi quatre pouces renferment telle portion de ſels propres à la végétation, je les double en en donnant huit. Le labour reſtera nud juſqu'à ce qu'il ſoit propre à la pro-

duction, alors il se couvrira d'herbes, leur naissance est le moment décisif; il faut donner une façon, & semer dans les tems ordinaires. S'il tombe six pouces d'eau cubes, la terre en offrant une élévation de gueret de plus de dix pouces par la dilatation du labour, l'absorbe. La plante en s'enfonçant se dérobe à l'action trop vive du soleil, ses racines interceptent l'humide, lorsqu'il est pompé par son attraction; ce labour profond est un réservoir précieux qui reçoit & fournit sans cesse un véhicule à la végétation. Ces sécheresses qui répandent la consternation, ne servent plus alors qu'à animer la nature. Une pluie abondante, ces orages qui ne forment dans l'état actuel que des torrens, seroient de nouveaux secours; ils remplaceroient ces eaux qui peu à peu sont évaporées de ces réservoirs que leur a préparés un moyen aussi simple.

On ne craindroit plus de semer en grandes planches ou à plat. Cette mé-

thode fera diſparoître toute eſpéce de danger, fécondera la terre d'une maniere ſinguliere en la faiſant produire par-tout. Ce que j'avance n'eſt point illuſoire. Les jardins faits dans toute eſpéce de terreins, dans toutes ſortes de lieux, ſont labourés à plat par la bêche, jamais l'eau n'y ſéjourne; on voit cependant les terres d'à côté ſouvent ſubmergées. La raiſon eſt ſimple. L'inſtrument aratoire a peu profondé la terre, elle n'a pas ouvert un canal aſſez vaſte pour abſorber les eaux; par une loi naturelle elles doivent refluer, fuir par les rigoles qui lui ſeront ouvertes. Au contraire, allant au double de profondeur, on offre à l'eau un réſervoir capable de la contenir. Les ſemis de Mars en billons ſont un inconvénient pour le laboureur. C'eſt la diminution de la dépenſe qui peut le mettre à l'aiſe. Un emploi conſidérable de bras, ſur-tout en moiſſon, lui cauſent ſouvent les plus grandes pertes, la lenteur de la récolte le fait ſur-

prendre tantôt par un ouragan qui bat, renverſe les grains de toute eſpéce, tantôt par des pluies qui font germer, périr la moiſſon la plus abondante. Si mes avoines, mes orges ſont en billons, outre la perte de la moitié de mon terrein, je ſuis obligé de moiſſonner ; un homme vigoureux en ſciera à peine un demi-arpent par jour, & il en fauchera dans cet eſpace de tems quatre arpens. Qu'un eſprit juſte peſe la différence énorme de dépenſe de huit à un, ce tems précieux qui fuit d'une maniere irréparable, il ne ſera plus étonné de tant d'accidens, ſuites d'une méthode ſi mal entendue.

On ſent confuſément l'importance de ce que j'avance. Le peuple eſt perſuadé que toute terre tranſportée eſt excellente pour fertiliſer un champ. Des auteurs eſtimables nous diſent qu'il faut tranſporter des terres. Les avantages en ſont ſi grands qu'ils comptent comme peu la dépenſe effroyable ſouvent impoſſible du charoi, la dégradation des

champs dont on leve la ſuperficie. Queſt-ce qui rend cette terre tranſportée ſi précieuſe ? C'eſt l'impreſſion de l'air qui lui donne ce degré de fertilité.

Vous parviendrez à jouir de pareils avantages & ſans frais, ſi vous labourez profondément. Cette terre vierge, non touchée, acquerra au bout de pluſieurs mois le degré de bonté que vous eſpérez par ce tranſport diſpendieux. Avec les yeux de l'expérience on voit des biens faciles à ſe procurer que l'ineptie fait acheter au plus haut prix.

Des raiſons ſpécieuſes appuyent toujours les méthodes les plus vicieuſes. On dira que le labour profond n'eſt point propre à certains terreins; on citera même des exemples de gens à qui ce genre de culture a été nuiſible. La choſe eſt bien ſimple; un homme cultive à grande profondeur, couvre ſon champ d'une terre neuve, exactement *caput mortuum*; s'il la ſeme auſſi-tôt, ſa récolte ſera au-deſſous du médiocre. Si pour

les bleds, il laboure à l'ordinaire, qu'il enfonce à chaque façon, il sera encore dans le même cas, la terre ne sera point fécondée par l'impression de l'air. Il faut dès l'hiver labourer profondément, &, comme je l'ai déjà dit, attendre que les herbes commencent à y paroître; on peut alors continuer les labours, c'est le vrai tems, & les années suivantes seront encore plus sensibles par la fécondité. La fouille du fossé du plus mauvais terrein, du sol le plus ingrat, produira au bout d'un an d'une maniere étonnante : que je fasse remplir ce même fossé, que l'argile, le tuf soient dessus ou deflus, n'importe, je verrai toute la vie cette même largeur marquée au coin de la fécondité.

Si l'air ne fécondoit pas le sol le plus ingrat, que feroit-on de ces pentes dont la terre qui paroît seule végétable, est entraînée par les pluies ou par l'action seule de la culture? Elles seroient donc en pure perte? Mais on y voit toujours

la même couche propre à la production.

Les anciens qui connoiſſoient ſi bien l'agriculture, ont tranſmis leur idée à ce ſujet par l'apologue de l'homme qui dit en mourant à ſes enfans qu'il y avoit un tréſor dans ſon champ; ils le fouillerent, ils le culbuterent, il falloit vivre après des recherches infructueuſes, on le ſema : une récolte abondante fut ce tréſor bien préférable à celui qu'ils imaginoient. Si une fouille profonde pouvoit être pernicieuſe dans certains terreins, pourquoi cet apologue qui eſt ſi général, & qu'au lieu de trouver des contradicteurs, a toujours été cité comme le comble de la perfection de l'agriculture? Cet homme chez les Romains, dénoncé comme magicien à cauſe de l'abondance de ſes récoltes, montra au ſénat Romain pour toute réponſe ſes mains calleuſes, des outils forts, ſolides, capables de forcer la terre de lui procurer des richeſſes en tout genre.

C'eſt en ſuivant la nature, en calcu-

lant la force de chaque expérience que l'on parvient à ſimplifier les travaux de la campagne, & à tirer ſans peine de ſon domaine tout le parti poſſible.



CHAPITRE XXX.

Différens moyens d'augmenter la fertilité & la nourriture des bestiaux.

L'IGNORANCE des choses les plus utiles semble être le partage d'une infinité de provinces ; une partie des objets que je vais détailler est absolument inconnue dans les cantons les mieux cultivés, & toutes le sont dans les autres.

La sécheresse dans les mois de Mai & Juin est un obstacle terrible aux travaux de l'agriculture ; les terres durcies par le hâle se refusent au soc, le laboureur reste dans une inaction pernicieuse ; le tems s'écoule ; enfin l'humide permet de lever les guerets, souvent on ne peut les achever que trop tard pour leur donner les façons essentielles ; le cultivateur a fait tous ses efforts, ses animaux à force de travail sont sur les dents, il a

ufé prodigieufement de fer en luttant contre un fol pétrifié, & trop fouvent une partie de fes champs n'offre-t-elle par ce retard qu'une récolte miférable.

L'expérience m'a fait voir des moyens fimples, mais efficaces pour parer ces inconvéniens.

On peut labourer pendant tous les beaux jours de l'hiver, à commencer après les femailles de bled; le gueret mûri divifé par les gelées, engraiffé par les huiles, les fels des neiges, des verglas, fe trouve fingulièrement préparé à recevoir de l'avoine, il ne faut fimplement que la femer & herfer.

J'ai vu différentes fois labourer la moitié d'un chaume de bled pendant l'hiver, le femer au printems en même tems que l'autre moitié labourée le même jour. Jamais l'expérience n'a varié. L'ancienne cultivée, quoiqu'elle parût battue, a toujours produit une avoine forte, vigoureufe & infiniment fupérieure à fa voifine qui ne préfentoit

qu'une récolte ordinaire. Si les avoines ſont labourées avant le mois de Mars, on leve alors ſes guerets à l'aiſe, & il n'y a plus de difficulté à eſſuyer.

Mais ſi un laboureur n'a que peu d'avoines à faire, ou qu'il donne deux labours aux ſemis de Mars, il peut gagner encore du tems en levant des guerets dans les beaux jours de l'hiver. S'il laboure en grandes planches, la terre ſe bat, s'affaiſſe, & la ſéchereſſe la rend auſſi impénétrable que ſi elle étoit non levée. Pour obvier à cet inconvénient, on s'y prend ainſi; il faut labourer en ſillons de ſix raies bien bombés; toute charrue à une oreille les fera parfaitement.

Par l'élévatiou l'eau s'égoutte dans les raies, la terre ne ſe rend pas aſſez compacte pour ſe refuſer à la charrue.

Une avance auſſi conſidérable procure le plus grand bien, le manque d'un labour laiſſe abſorber par les plantes paraſites ces ſels qui nous donnent l'abon-

dance; il arrive ſouvent que les pluies, en aidant leur végétation, forcent le laboureur à donner plus de façons qu'il ne comptoit. Alors rien ne le gêneroit, il étendroit plus ou moins ſa culture, charrieroit des engrais inutiles ſouvent par l'impoſſibilité de voiturer; il trouvera enfin dans cette méthode des avantages de toute eſpéce.

On croit fauſſement que la multiplicité des labours eſt un bien; point du tout. L'air véhicule une infinité de graines; lorſque la terre eſt ſuffiſamment frappée de l'action de l'air, on les voit alors percer de tous côtés; il faut à cette époque cultiver. Si on le faiſoit avant, le ſol non préparé n'auroit point acquis le degré propre à la fécondité, les graines non levées enfouïes ne paroîtroient qu'avec le grain. Elles l'apauvriroient, elles intercepteroient la nourriture qu'on lui deſtinoit. La terre ſemblable à une marâtre ſe prête avec peine aux plantes que l'art fait croître; mais

elle donne un accroiſſement ſingulier à celles qu'elle produit naturellement ſans culture; plus robuſtes que les bleds de toute eſpéce, avant qu'ils ſoient fortifiés, elles ont déjà acquis aſſez de vigueur pour les anéantir.

On eſt encore dans l'erreur au ſujet de la herſe; on s'imagine qu'elle fait merveille immédiatement après un labour, qu'elle briſe ſes mottes, &c. &c.

J'ai déjà prouvé que l'impreſſion de l'air féconde même un ſol ingrat, aide infiniment au bon. Si je laiſſe un eſpace de tems ma terre labourée, les mottes frappées de la gelée, du ſoleil, des pluies, en recevant des influences auſſi favorables, ſe diviſent; les raies ſont frappées dans l'élévation qu'elles offrent, la terre remuée laiſſe un paſſage à l'action de l'air. Mais ſi je herſe, je rend uni mon terrein, & elle le rend incapable de recevoir le même degré de fécondité. Si les mottes couvrent la terre, on peut alors herſer avant de labou-

rer, mais jamais après. J'ai reconnu par une longue expérience que ce travail qui emporte toujours du tems, n'eſt utile que dans les ſemis de Mars & dans d'autres occaſions où il procure de grands avantages.

Il arrive ſouvent que des avoines, des orges ſont battues par des pluies violentes; la terre fermée ne s'ouvre point à l'action de l'humide & du chaud, ſouvent même le rouleau que l'on paſſe encore deſſus la comprime d'une maniere étonnante; la herſe donne à la plante une culture qui la dégage. Lorſque les feuilles ont ſix pouces, on peut faire cette opération. Il eſt incroyable quel degré de beauté ce travail donne à la récolte; on trouvera un avantage infini à s'en ſervir toujours, au lieu de rouleau; les grains ſe trouvent gueretés, & on ne riſquera jamais d'arracher la plante, ſi l'on commence dans le tems que je viens d'indiquer.

Le bled recevroit auſſi par ce moyen

un puiſſant ſecours dans les terres froides; ſa racine ne reçoit pas d'en haut ces influences que répand une nature bienfaiſante ; la ſuperficie du terrein offre aux roſées les plus abondantes une croûte impénétrable, au mois de Mars la herſe dégage & n'arrache rien. J'ai vu toujours une choſe ſi ſimple, ſi facile, donner la vie & la fertilité.

On perd dans la plûpart des provinces une quantité d'engrais par une méthode perfide ; on eſt perſuadé que l'on ne doit charrier le fumier qu'en ſemant les bleds; que s'il étoit mené dans l'année, le ſoleil en abſorberoit une partie: on cherche une élévation, on fait du fumier une longue couche, on y porte ſur des civieres ce qui ſort des étables; on voit autour de ces couches pendant les pluies des ruiſſeaux noirs qui fuyent & ſe joignent aux torrens; les excrémens, les urines qui forment le vrai engrais, délayés par l'eau, s'échappent des pailles qui ſont ſans qualité, ſeule-

ment propres à s'impregner de ces principes de fertilité.

On sent quelle perte réelle fait le laboureur par un usagesi peu entendu. Le plus grand nombre de bestiaux fume fort mal peu de terres. J'ai vu dans des métairies un troupeau de cent bêtes à laine, six bœufs, dix vaches engraisser très-médiocrement chaque année environ douze arpens semés en bled. Avec de l'intelligence, ce nombre suffiroit à fertiliser aussi bien plus du double de terrein. On peut éviter la perte qui en résulte en s'y prenant ainsi.

Il faut déposer son fumier dans un lieu creusé en cul de lampes, de maniere qu'il ne puisse rien s'en échapper; je le charrie sur la seconde façon, ou après la premiere de mes guerets; les graines d'herbes qui peuvent se trouver dans les pailles, levent dans l'intervalle du semis des bleds, & ce grain végette d'autant mieux qu'il profite seul des sels de la terre.

On ne doit point craindre de charrier les engrais dans toutes les ſaiſons, le ſoleil n'en abſorbe aucune partie ; ſi ſon action étoit auſſi pernicieuſe, il y a longtems que les peuples du midi n'auroient plus qu'un ſol ingrat ; ce jardin à qui je donne des labours ſi répétés, éprouve-t-il jamais la moindre diminution de fécondité ?

La chaleur ne pompe jamais que l'humide, elle ne fait que donner l'activité aux engrais, ſans jamais en enlever la moindre partie ; pouſſez à grand feu un vaſe rempli de graiſſe, couvrez-le, vous ne trouverez jamais ſous le couvercle qu'une eau claire, ſans aucune choſe qui indique la matiere d'où elle s'eſt exhalée. Ce ſont des opinions populaires, non réfléchies, & on n'atteindra jamais à la perfection qu'en s'élevant au-deſſus des préjugés.

L'enveloppe du grain eſt une nourriture excellente pour les bêtes à corne ; les chevaux la trouvent auſſi propre à

les rafraichir & à leur donner de l'embonpoint; ſon nom varie, mais on la connoît plus ordinairement ſous le nom de balles. Plus de la moitié de la France ignore ſes propriétés, on les jette le long des chemins dans les prés, on n'en fait pas le moindre cas. Les balles criblées, bouillies avec de l'eau en hiver, donnent aux vaches un lait abondant, aux bœufs & de la chair & de la vigueur. Dans ces lieux où l'avoine manque, ces mêmes balles, avec un peu de ſon, fortifient le cheval, le rendent en état de porter ſon maître; rien de ſi malheureux que la plûpart de ceux que l'on nourrit en Guyenne; cette nourriture leur feroit un bien infini; mais on les foule aux pieds, & les provinces voiſines auſſi peu entendues qu'elle, laiſſent en pure perte une choſe précieuſe par mille endroits.



CHAPITRE

CHAPITRE XXXI.

Des Marnes, leur utilité.

Nous avons conduit le laboureur jusqu'à l'aisance ; les maux qui l'environnoient, sont disparus ; mais il ne parviendra à la perfection de la culture qu'en marnant ses terres froides, celles qui produisent l'oseille, le geneſt, la lande, la marne engraisse & divise ; elle fait même des effets merveilleux sur les sables froids, & sans son secours ils seroient en pure perte pour l'Etat. Elle a tant de formes, que j'ai vu différentes provinces en être remplies & soupirer après sa possession. L'une a la forme d'argile, d'autres en poussiere, quelques-unes molles, & une grande partie est en pierres très-dures. La couleur en varie à l'infini, blanche, jaune, verte, rouge, &c. &c.

Elle ſe trouve à plus ou moins de profondeur ; j'en ai fait tirer à ſoixante pieds, & plus elle eſt avant, meilleure elle eſt.

Il y en a dont on fait de la tuile, d'autres ſervent à bâtir, à faire de la chaux. Celle qui eſt dure marque plus long-tems ; elle va ſouvent au-delà de quarante ans. Son effet eſt ſi ſenſible dans les landes, que le défrichement où il ne peut croître que du ſeigle, produira avec la marne un froment abondant. M. de Boiſmarmin près Argenton en a la preuve la plus complette, & jamais ce foſſile n'a trompé l'attente du cultivateur. On indique une infinité de moyens pour la connoître, tels que ſa diſſolution dans le vinaigre, &c. J'en ai vu ſur leſquelles ces épreuves ne faiſoient rien, & cependant elles étoient excellentes. Je conſeille à ceux qui n'en connoiſſent point dans leurs domaines, d'eſſayer l'argile ou d'autres terres d'une forme différente que celle ordinaire,

des pierres qui peuvent ſe caſſer, ou que la gelée écaille, ſur une petite portion de terrein; ſi la récolte eſt ſupérieure à la voiſine, il n'y a point à héſiter, on a trouvé le tréſor. J'ai vu des effets prodigieux de la différence qu'elle met dans la production. En voici un petit trait.

Sébaſtien Berton de la Sauvagerie, paroiſſe du Bignon, ne recueilloit dans cinq quartiers de terre que ſept à huit douzaines, il les a marnés il y a peu de tems; dès l'inſtant la production a changé; ce même champ lui a donné en 1768 trente-cinq douzaines d'un bled admirable; ce qui l'avoiſine eſt encore dans l'état de langueur; mais la cupidité, l'émulation ont remué vivement les cœurs.

Il y a des pays aſſez malheureux pour n'en point avoir, mais ils ſont rares; ce bien ſi eſtimable change de figure dans chaque canton. Si l'on eſt dans ce cas,

il faut s'attacher aux prairies; elles y ſuppléeront en partie.

Une terre marnée produit abondamment du treffle, du ſain foin, mais elle n'eſt point propre à la luzerne; je l'y ai toujours vue bien moins belle que dans celles qui ne l'étoient pas.

On obſervera qu'une terre a beſoin de marne à proportion qu'elle eſt froide; il faut mieux en mettre moins; ſi on en mettoit trop, dès-lors elle ne donneroit plus que des pavots, & ſouvent cette terre ſur laquelle on fondoit de ſi grandes eſpérances, eſt quelquefois dix à douze ans ſtérile.

On la meſure preſque par-tout à la toiſe qui eſt ſix pieds de toute face ſur trois de hauteur.

Les terres les plus froides en exigent quatre toiſes, les médiocres trois, & celles qui ſont légères, deux. On reconnoît qu'elle agit lorſque la terre ſe couvre d'une mouſſe jaune, que les mauvaiſes herbes diſparoiſſent; on ſent en

labourant une différence extrême ; au lieu de cette terre dure par la sécheresse que la moindre pluie rendoit trop molle, on trouve un sol qui se prête avec facilité en tout tems.

Une terre marnée ne produit que très-peu d'herbes ; celles qui y croissent sont excellentes pour les bêtes à laine ; & quoiqu'il n'en paroisse presque point, elles y sont mieux nourries, leur lait est bien plus abondant que dans celles qui ne le sont pas. Lorsque la marne est à profondeur, on fait un trou rond de la forme d'un puits ; lorsque l'on y a trouvé ce fossile, on s'y enfonce de douze pieds, afin de donner de la solidité aux caves que l'on creuse dans toutes les parties où la marne se rencontre. L'habileté du mineur leur donne la force. Un cintre bien fait, des piliers bien ménagés pour le soutien, le défendent de l'éboulement; mais on oublie toujours que rien n'est si précieux que la vie, qu'elle ne tient à rien dans ces travaux ;

le peu de précautions fait périr une infinité de gens, & détruit à chaque instant de riches marnieres qui se comblent, & les recherches les plus suivies sont souvent infructueuses. Je voudrois que l'on étayât, que l'on soutînt les terres jusqu'à la marne; cet objet peu dispendieux assureroit & la vie & la marniere; on y trouveroit des marnes pour tout un canton, parce que la descente inébranlable se prêteroit pendant un long-tems aux gens qui ont besoin d'un secours aussi précieux.

Tout me porte à croire que nos peres y apportoient les plus grandes attentions; les anciennes marnes sont d'une profondeur & d'une grandeur étonnantes; j'en ai vu souvent de plus d'un arpent & demi de superficie. Le cul de lampe bien marqué prouve une seule ouverture; pour en tirer une si prodigieuse quantité, il falloit bien des années; dans ces mêmes lieux nos trous de marne sont trés-bons quand ils nous

laiſſent le tems de tirer ſept à huit cens voitures. Il falloit donc que la ſolidité rendît le trou capable de ſoutenir l'intempérie des ſaiſons. Avec ce ſecours, le terrein le plus humide, ces cantons qui ne ſont que des marécages produiront un beau froment; des foſſés, des rigoles ménagées avec art, en écoulant le ſuperflu, donneront à ces lieux abandonnés une valeur étonnante.

Ces tréſors que nos terres renferment dans leurs entrailles, augmenteront promptement les richeſſes de la nation; mais on ne pourra en faire un grand uſage que lorſque le laboureur ſera ſorti de l'état malheureux où nous le voyons. Ce que je propoſe évite en débutant toute eſpéce de dépenſe; ceux qui peuvent en faire, verront encore des progrès plus rapides. Mais la voie que j'indique n'en mènera pas moins ſûrement le cultivateur indigent à un état aiſé. Les frais ſeront proportionnés à ſes forces, & en peu d'années la proſpérité

paroîtra chez lui sous mille formes différentes.

Ces peuples si vantés de la Gréce, de l'Asie, ces anciens cultivateurs belliqueux de l'Italie connoissoient la marne; l'histoire nous a appris quel cas ils en faisoient. L'étude de la nature, l'amour de l'agriculture les rendoient riches, invincibles; ils sacrifioient avec joie leur vie, prodiguoient leur sang pour conserver une patrie où ils tenoient par les liens les plus doux. Ils portoient l'amour de leurs héritages jusqu'à l'enthousiasme : être assis sans crainte à l'ombre de son olivier & de sa vigne, étoit l'espérance la plus flatteuse. Mais ce sage législateur connoissoit bien la sensible douleur d'un homme que l'on arrache à son champ dès qu'il l'a planté, sans être assuré qu'un autre en suivra la progression; il le dispense d'aller à la guerre pendant cette année. L'oppression, le mépris de l'agriculture ont fait disparoître cette puissance comme un songe.

Ces Grecs modernes, ces peuples de l'Aſie ne ſont plus que des hommes malheureux; ces cantons où l'eſprit étoit de tous les états, n'offrent plus qu'un peuple abruti par la miſère. On cherche envain ces terres fertiles, ces villes, ces habitations ſi délicieuſes; des plaines déſertes, un manque général de toutes les commodités de la vie font douter que jamais ces pays aient pu être habité par une nation heureuſe.

La comparaiſon nous fait voir quelles richeſſes, quelles reſſources a un pays où fleurit l'agriculture. On y goûte des plaiſirs purs & innocens. Le travail rend les corps robuſtes; des alimens ſains fortifient la ſanté, & l'on n'entend point des cris ſéditieux, point de cabale dangereuſe pour l'état au milieu de ces campagnes qui font le bonheur de leur habitans. Uniquement occupés de leur objet, ils ne verroient qu'avec horreur des projets qui pourroient leur faire perdre des avantages auſſi réels que précieux,

On doit voiturer la marne en petits tas peu éloignés, afin de l'écarter plus aiſément. Pour jouir plus vîte, il faut la conduire dès l'hiver ſur le champ deſtiné à être ſemé en bled l'automne ſuivant; on l'écarte auſſi-tôt, afin que la gelée, l'impreſſion de l'air puiſſent la diſpoſer à ſon action; différens labours l'incorporent enſuite à la terre, & le grain ſe ſent déjà de ſa douce chaleur; l'année d'enſuite l'oſeille & différentes herbes qui annoncent la ſtérilité, diſparoîtront.

La marne ſeule ne ſuffiroit pas; il faut qu'elle ſoit aidée de fumiers, que le génie intelligent diſtribue ſuivant la nature du terrein. On donnera aux terres les plus froides les fumiers de mouton, de pigeon. Leur chaleur brûleroit, énerveroit dans un ſol léger les ſemences qu'on lui confieroit. On reſerve pour ces endroits celui de vache; ſa graiſſe, ſa fraîcheur donneront aux plantes une nourriture abondante, les ſucs qu'ils

leur fourniront les défendront de la chaleur, le fumier des chevaux fera réservé pour le terrein qui tient le milieu.

On croiroit à peine combien ces précautions contribuent à l'abondance des récoltes, quels biens il en résulte. Envain ferions-nous des efforts prodigieux, enfanterions-nous des systêmes spécieux, nos efforts feroient vains, le découragement certain. Il faut développer la fertilité par des moyens simples, à portée de tous les cultivateurs. Le génie le plus profond, les combinaisons dénuées d'expérience, quoique bien raisonnées, n'ont jamais réussi ; c'est à la suite de la culture que l'on devient habile. Tous les arts se développent, atteignent la perfection par des spéculations bien entendues ; mais l'agriculture seule semble être réservée pour l'homme de travail ; lui seul instruit & donne des regles certaines.

CHAPITRE XXXII.

Des Abeilles ; richesses qu'elles procurent.

Nous tirons du Levant une partie des cires que nous employons ; le nord, les isles nous en fournissent ; aussi ce commerce est un canal par lequel coule sans retour notre argent, qui nous épuise & que nous ne compensons par aucun retour. Les prairies artificielles peuvent obvier à une grande partie de ce mal. Tout le monde sait combien les fleurs de sain foin fournissent de matieres aux abeilles ; les marchands conduisent leurs ruches au loin, & louent fort cher des jardins à portée. Les mouches y recueillent avec tant d'abondance que peu de semaines suffisent pour remplir les paniers. La cire en est de bonne qualité, le miel d'une blancheur & d'une fer-

meté admirables. La culture des prairies artificielles une fois établie, les abeilles se multiplieroient à l'infini ; les domaines, les villages seroient remplis d'une multitude de ruches qui enrichiroient sans dépense, les femmes, les enfans occupés à filer ou à d'autres travaux, veilleroient les essaims; le pere de famille verroit avec transport, en rentrant, ses richesses augmenter ; ce seroit une nouvelle source de biens qui couleroit dans les campagnes; mais quel avantage pour l'Etat? Les fameuses blanchisseries d'Angers, du Mans trouveroient dans leur patrie des matieres que l'étranger leur avoit fournies pour la plus grande partie. Le Commissionnaire, le cultivateur y trouveroient leur compte.

Ne pourroit-on pas tirer d'autres avantages d'un miel aussi parfait? Il fortifie l'estomac, est l'aliment le plus sain ; le sucre au contraire échauffe, brûle, & son excès ne frappe que trop souvent des coups mortels. Le miel employé

en confitures, affiné pour les liqueurs feroient d'un ufage excellent.

On trouve dans la multiplication des mouches un gain d'autant plus grand, que les fleurs fur lefquelles elles ont pompé & la cire & le miel, n'en font pas moins fécondes.

Cet infecte induftrieux a fait dans tous les tems les richeffes des campagnes, & le prince des poëtes n'a pas cru s'avilir en chantant les tréfors dont il nous enrichit.

Il ne fuffit pas d'avoir de quoi fournir aux abeilles dans la belle faifon, une nourriture abondante, pouvoir même, fans leur faire tort, leur ôter une partie de leur travail. La confervation de cet infecte pendant l'hiver, l'expofition qui lui eft plus favorable, la forme avantageufe des ruches, tout eft effentiel pour fa fanté & fa multiplication. On trouve à ce fujet des ouvrages excellens, mais dont on ne pourra tirer parti que lorfque nous faurons par l'expérience de quel prix eft la terre que nous habitons.

CHAPITRE XXXIII.

Des enclos ſont-ils utiles ?

PRESQUE tous les auteurs qui écrivent aujourd'hui, exigent des clôtures ſans diſtinguer ni la dévaſtation, ni la ſituation du terrein. Ils veulent que de profonds foſſés entourent les terres; que l'on plante ſur les bords de diſtance en diſtance, des ormes & autres arbres; ils prétendent que les haies donnent un abri, augmentent les productions, & ils avancent que les champs anciennement clos ſont plus fertiles que les autres. Cet objet eſt intéreſſant, & je vais le diſcuter de point en point.

J'ai vu par-tout que les terres cloſes dans tous les tems l'emportoient en fertilité ſur les autres; j'en ai cherché la cauſe. La voici.

Tous les anciens clos étoient deſtinés

à donner des légumes, des chanvres, quelquefois du bled, de la vigne. Ce terrein, presque toujours exempt du champart, rempli pour l'ordinaire d'arbres fruitiers, étoit affectionné par son maître. Il l'appelloit *la piéce glorieuse de l'héritage.* Alors on y prodiguoit les fumiers. Les fonds des cours, les vases des mares y étoient conduits avec soin. Tant d'engrais obligeoient la terre à changer de nature; les tems ont eu beau varier; ce champ, quoique non mieux traité par la suite que les autres, se distingue toujours par l'abondance des récoltes.

Je posséde chez moi une piéce de terre. Sa nature est égale; cependant la différence paroît sensible; les grains viennent supérieurement dans une partie; mon voisin est dans le même cas. Je m'informai des principes d'un effet si singulier; on me dit que ces champs, autrefois enclos, avoient servi de cheneviere; depuis plus de quatre-vingt

ans ils conſervent un degré étonnant de vigueur. Les mêmes cauſes exiſtent pour les autres terres anciennement cloſes ; ainſi cette raiſon n'eſt plus d'aucun poids. J'ai ſouvent vu par l'expérience que les terreins que j'ai fait enclore n'étoient pas plus abondans que ceux qui produiſoient en plein champ. J'ai obſervé au contraire que l'épine dévoroit les ſucs de la terre ; tout ce qui l'avoiſinoit, avoit un air de maigreur que l'on n'appercevoit pas au loin. Les arbres qui craignent les clôtures, ont un effet pernicieux pour le bled & autres grains. L'orme ſur-tout jette des racines voraces, il porte au loin la déſolation ; j'ai ſoin de le releguer auprès des bois, ou dans des endroits peu en priſe au tort qu'il peut faire. Les prairies flottantes ſeules s'en défendent ; l'eau leur donne des ſucs ſuffiſans, & le mal eſt imperceptible.

Mais le plus grand inconvénient eſt la perte d'un terrein immenſe, perte

d'autant plus pernicieuſe que par une méthode entendue les terres peuvent devenir précieuſes, & des parcelles de terres mépriſées être d'une grande valeur.

Je mets une grande différence entre faire quelques foſſés utiles, ou clorre chaque portion de dix, quinze ou vingt arpens, un foſſé le long d'un chemin fréquenté, bordé de hayes défend de l'invaſion ; mais ſi le propriétaire peut relever l'épine ſans ſon ſecours, il y gagnera à bien des égards. Mais, dira-t-on, mes terres ſont un marais, l'eau ne peut s'en écouler, les foſſés ſeuls peuvent les faire. Je réponds que l'on peut triompher de cet inconvénient ſans grande dépenſe. Si j'ai des champs de cette nature, je nivelle à l'œil, la partie en priſe à l'humide, je fais un foſſé peu étendu dans la partie la plus baſſe, d'où elle peut fuir ailleurs ; des rigoles faites à la charrue y conduiront l'eau, & on fera diſparoître ſans grand effort tout ce qui peut nuire aux récoltes.

Mais, ajoutera t-on, comment défendre les prairies artificielles des dents de la bête à laine? comment éloigner la premiere année le trépignement des vaches? Que l'on jette les yeux sur la Flandres, la Thierache, on y verra les prairies aussi respectées que les bleds & les semis de Mars; la loi a pourvu à ces obstacles, elle seroit contre la dévastation; la rigueur, la générosité rendront bientôt les prairies aussi sacrées que dans les provinces où l'usage en est géneral.

La chose sera encore plus aisée dans une métairie; les terres sont la plûpart ou en piéces, ou peu éloignées. Le seul berger du cultivateur y conduira son troupeau, ses vaches ne paîtront les regains que lorsque la terre affermie ne craindra plus le trépignement; l'œil du maître en éloignera l'étranger.

La perte du terrein est grande, souvent irréparable; mais comptera-t-on pour rien les frais énormes du fossoyement? Sera-ce le propriétaire qui four-

nira cette ſomme ? Y fera-t-on contribuer le métayer ? Le premier qui ne retire que peu de ſon domaine, eſt dans l'impuiſſance de rien avancer ; le ſecond, outre ſa pauvreté qui arrête toujours ſa bonne volonté, n'entrevoit qu'une diminution de ſes champs, de la peine à labourer le tour des foſſés ; aucun avantage réel ne le frappe ; que l'on combine nos mutuelles façons de penſer, & l'on verra de quel côté eſt le ſolide.

Quelques pays dans cet uſage offrent des preuves ſans réplique ; depuis Courtenai juſqu'en Bourbonnois & dans d'autres lieux, on trouve toutes les terres en clôtures, des haies hautes, de grands arbres de diſtance en diſtance forment exactement la même choſe que l'on nous conſeille. La pauvreté, la miſere de ces contrées fait frémir, leur récolte eſt toujours au-deſſous du médiocre. La plûpart des terres extrêmement graſſes, dont l'aſpect promet la fertilité, ne rapportent preſque rien. Le travail

du cultivateur eſt en pure perte auprès des haies ; ce motif fait qu'on s'en éloigne : elles gagnent de proche en proche, & la production du milieu eſt de ſi mince valeur, que le fermier & le maître languiſſent au milieu de ces biens. Peu à peu on a ſenti près de Courtenay combien ces clôtures étoient perfides, on a arraché ; ces clos malheureux ont diſparu, bientôt on a vu des plaines qui le diſputent aujourd'hui aux meilleures provinces de la France. Rien de ſi riant, de ſi fertile qu'une infinité de villages qui l'avoiſinent ; ce ſeul moyen leur a donné le bien-être. J'ai vu moi-même tous ces lieux miſérables ; la perfection fait l'aiſance ; l'abondance des récoltes fait naître le deſir des prairies artificielles ; depuis moins de dix ans, il eſt incroyable combien on en a ſemé, quels ſuccès en ont été la ſuite ! Pluſieurs de mes Fermiers qui s'y ſont prêtés avec répugnance, ſont aujourd'hui du plus grand empreſſement ; la graine de treffle eſt à préſent

l'objet d'un commerce étendu ; elle y eſt même ſi recherchée qu'elle a été en 1769 achetée juſqu'à vingt-ſix ſols la livre. Ces mêmes prairies ſont ſemées en plein champ ſans clôture. L'abri eſt excellent pour quelques plantes, quand un mur le leur procure, & que le ſoleil par ſa réflexion atteint le degré des pays méridionaux ; mais les haies ſont toujours meurtrieres, les enclos dangereux.

Le bled eſt une plante robuſte à qui l'air eſt d'une néceſſité abſolue. Ces plaines de Beauſſe, de Picardie, de la Brie, ces fameuſes récoltes de la Flandres ont-elles beſoin d'abri pour leur donner la fertilité ? Les bleds grainent plus dans des endroits découverts ; le vent diſſipe l'air peſtilentiel qui pourroit leur nuire. Examinons les plantes que l'art fait croître dans des lieux où l'air ne ſe renouvelle pas aiſément. On leur trouve un air moribond ; elles ne rapportent point ces ſemences vivaces ſi néceſſaires à la végétation.

J'ai ſuivi mille expériences en ce genre, & jamais le ſuccès n'a varié. Je coule ſur des exemples frappans pour éviter la prolixité.

Si cet uſage étoit univerſel, le Royaume offriroit par-tout des coupe-gorges, le voyageur craindroit des brigands qu'il ſeroit preſqu'impoſſible d'arrêter ; un chemin ombragé de haies eſt toujours mauvais, l'eau que l'air ne peut pomper, cave, par ſon ſéjour, des ornieres profondes; des pas impraticables ſont la ſuite ordinaire des clôtures. Le commerce, la correſpondance d'un village à la ville, d'un lieu à l'autre ſouffriroient infiniment ; un attelage conſidérable ou empêche le débit d'une denrée, ou la réduit à être pour le cultivateur d'un très-mince produit.

On me citera une partie de la Normandie, de l'Angleterre, on m'en vantera les richeſſes. Ma réponſe eſt ſimple. Un ſol d'une fertilité ſinguliere qui ſe prête à tout, ne doit jamais ſervir de

regle. Ce ſont ces comparaiſons qui ont ruiné tant de gens, décrédité les meilleurs uſages.

Un pays découvert, bien cultivé, offre un coup d'œil flatteur ; l'on apperçoit des terres labourables, des bois, des prairies ; l'air circule avec liberté, & contribue par ſon activité à fortifier la ſanté. J'ai cité pluſieurs inconvéniens; en voici un que toutes les précautions ne peuvent parer.

Si mon champ eſt entouré de haies, les oiſeaux qui s'y réfugient, les inſectes, différens autres animaux nuiſibles aux grains qui y trouvent aſyle, en ſortent comme d'un fort pour dévorer les bleds de toute eſpéce. J'ai vu de pareilles cauſes anéantir les plus belles récoltes. Quel moyen employer ? Le cultivateur ne rentre chez lui qu'en gémiſſant, des ennemis cruels lui enlevent le fruit de ſon travail.

La plaine n'éprouve point ces fléaux, elle ne craint que la grêle, & les tempêtes

pêtes auxquelles l'humanité ne peut opposer de digues.

Il faut donc, dans l'état où nous sommes, des exemples qui frappent & déterminent, des ſuccès rapides & ſans dépenſe. J'examine ſans partialité, & je ne vois que déſavantage. On me dira que les clos épargnent la peine de garder les beſtiaux ; je penſe que lorſque l'aiſance ſera parmi les cultivateurs, on ſe ſervira utilement de parcs. J'y vois un bien-être ſingulier. On y laiſſe les beſtiaux autant qu'ils y trouvent une nourriture ſuffiſante ; alors on les change, l'herbe repouſſe, & ils n'arrêtent pas la végétation en la foulant aux pieds. Abandonnez aux vaches une vaſte prairie, elles en mangent une partie, gâtent & perdent le reſte. L'étendue du parc ſera ou pour un jour, ou pour une nuit. L'appétit leur fera dévorer une herbe fraîche & ſucculente ; elle ne manquera que lorſqu'elles ſeront raſſaſiées ; c'eſt dans ce tems qu'elles font des dégats. Mais

alors elles ne feront plus à craindre, tout fera mangé. On ne changera le parc que lorfque la faim leur aura fait trouver une autre portion de la prairie délicieufe ; par ces foins le cultivateur tirera un parti immenfe de fes regains; une partie médiocre fuffira pour fes beftiaux, engraiffera par parties fes champs, & le terrein dont les foffés lui auroient caufé la perte, contribuera à l'enrichir. Une autre partie des regains fournira aux agneaux une nourriture propre à leur délicateffe, on fera redevable aux parcs de cet avantage. Sans eux peut-être feroit-on obligé de leur abandonner en entier. Ce moyen évite une grande dépenfe, on empêche la perte d'un terrein précieux, & le pauvre habitant de la campagne trouvera dans l'économie & l'intelligence des moyens fûrs de parvenir à l'abondance.

CHAPITRE XXXIV.

L'agriculture tire-t-elle plus de service des bœufs que des chevaux?

CETTE matiere si long-tems disputée, dont chaque parti a été soutenu avec tant de chaleur, n'a jamais été parfaitement éclaircie. On n'a point consulté les lieux; les préjugés ou le peu d'expérience ont été les seuls guides que l'on a suivi. Il faut, pour se former des idées justes, examiner avec attention chaque province, le prix des domestiques, des denrées, la nature du terrein. On a jugé sur l'inspection de ces charrues qui attelées d'un nombre étonnant de bœufs, employent aussi beaucoup d'hommes. On a vu que celles qui n'en exigent que deux, telles que la Guyenne, le Limousin, &c. &c. font la culture la plus misérable. Ils perdent pour aider à la vé-

gétation un tems infini à sarcler & casser les mottes.

Pour juger de l'avantage, ou du désavantage, je vais donner un détail des frais de chaque culture. Je supposerois néanmoins que l'on fera usage de ma charrue. La comparaison, sans cela, ne seroit plus juste. Je réduis chaque attelage à deux bestiaux, & l'on voit dans la Brie, &c. &c. trois & quatre chevaux sur la charrue. Je suppose que la charrue attelée de chevaux, double l'ouvrage, ce qui n'est pas toujours vrai, il me faudra quatre bœufs au lieu de deux chevaux.



Dépenſe d'une charrue à chevaux.

Dans ces Provinces où le débit ſuit la fertilité, deux chevaux perdent tant de leur valeur que du riſque d'être eſtropiés, chacun au moins par an 50 liv., 100 l.

Un chartier, nourriture & gages,	400
Avoine,	400
Bourrelier, Maréchal,	60
Total, ...	960 l.

Si je fais uſage de bœufs

Deux hommes de	800 l.
Fourage de plus que deux chevaux,	100 l.
Total, ...	900 l.

L'avantage eſt trop peu conſidérable pour changer une méthode ancienne, néceſſaire pour le bien des haras. Ces provinces où le cultivateur eſt riche par

la fertilité du sol, la vente avantageuse de ses denrées, recueillent assez d'avoines pour nourrir leurs chevaux. Leur usage y est par conséquent possible, avantageux même dans l'état actuel, & pour le cultivateur, & pour l'Etat.

Dans presque toutes les Provinces, où l'on se sert de bœufs, les terres ne produisent que peu d'avoine; les denrées & la main-d'œuvre sont à vil prix, si l'on fait usage de chevaux.

Je suppose par an de perte par chaque cheval 25 liv., pour deux 50 l.

Un chartier, nourriture, gages,	200
Avoine,	400
Colliers, ferrages,	30
Total, ...	680 l.

Si je fais usage de bœufs, ils n'exigent pour toute dépense que deux hommes de 400 l.

C'est donc deux cens quatre-vingt livres que la charrue de chevaux coûtera plus que celle de bœufs. Cette somme

eſt énorme dans des pays où l'argent eſt rare, la miſere générale.

On ne peut mettre en comparaiſon les deux cultures dans les pays de montagnes, le bœuf ſeul s'y ſoutient, aucun pas eſcarpé ne le rebute; il s'arrête à chaque obſtacle dans ces lieux remplis de rochers; le cheval, après des efforts violens, trouveroit une perte certaine dans les pentes rapides, briſeroit la charrue au milieu des rochers.

Le cheval, d'un âge trop avancé, eſt en pure perte, il n'eſt propre à rien; ſon cuir même eſt d'un prix bien inférieur à celui du bœuf. Ce dernier acquiert en vieilliſſant la faculté d'engraiſſer plus aiſément, ſa chair devient bien plus ſucculente.

On me dira jettez les yeux ſur ces pays où la culture des bœufs eſt en uſage, ils ſont infiniment plus pauvres que ceux où l'on ſe ſert de chevaux.

Je réponds que la différence de la vente des denrées y contribue un peu,

mais qu'une culture mal entendue décide absolument du mal-être de l'habitant.

Si au lieu de six, huit & dix bœufs je n'en mets que deux, j'épargne un homme par charrue, je remplace ces bestiaux inutiles par des vaches productives.

Les veaux nés avec une apparence avantageuse, sont élevés pour être bœufs, vaches, remplacent tous les ans les bestiaux engraissés ou vendus pour éleve ou pour le travail. Au lieu d'animaux de haute dépense, ces jeunes veaux, quoiqu'en grand nombre, ne coûtent presque rien ; il suffit qu'ils échappent à la mort. Si je multiplie mes fourrages, ils deviennent plus forts ; c'est par cette méthode intelligente que l'on peut enrichir, & faire fleurir ces endroits si malheureux.

Nous avons des biens dont le domaine peu considérable ne peut faire un labourage étendu. J'ai vu que de pareils

biens étoient d'un produit infini pour le Propriétaire; deux vaches conduisoient la charrue, lui-même labouroit de tems à autre, afin que par un travail modéré, il en pût tirer veaux & laitage. Il cultivoit dans les tems convenables, donnoit à ses champs toute l'attention d'un maître. Un petit troupeau conduit par un de ses enfans, fumoit les terres. Il pouvoit encore dans l'intervalle se livrer à d'autres genres de travaux. C'étoit à coup sûr par de pareils moyens que ces colonies Romaines subsistoient si commodément. Le petit nombre d'arpens échu à chaque particulier suffisoit à ses besoins; il chantoit même ses plaisirs, son bonheur dans ces lieux où l'on ne voit aujourd'hui que tristesse & souvent désespoir. Si ces Romains n'eussent pas eu des prairies artificielles, ils n'auroient pu fournir à la subsistance de tant de bestiaux; je pense que sur dix arpens que possédoit un cultivateur, deux nourrissoient ses animaux, le surplus bien fumé,

parfaitement cultivé produisoit infiniment, ne l'occupoit pas assez pour ne pas se livrer à différens autres états.

On craindra sans doute que l'usage des bœufs ne s'oppose à l'éleve des chevaux; la Normandie, la Guyenne, le Limousin & d'autres Provinces où l'on se sert de bœufs, nourrissent beaucoup de poulains, chaque laboureur a plusieurs jumens qui, seulement occupées à produire, rarement à porter, fournissent les foires d'excellens chevaux.

Après l'examen le plus exact, je pense que les Anciens pouvoient tirer le plus grand parti de l'usage général des bœufs; l'habitude leur indiquoit des avantages que nous ne trouverions peut-être pas d'abord. Il faut donc consulter le lieu & toutes les choses dont j'ai donné ci-dessus le détail. En vain voudroit-on introduire un usage différent dans ces cantons, où les obstacles seroient sans nombre, on échoueroit, & peut-être des pertes considérables seroient-elles la suite d'une entreprise mal combinée.

CHAPITRE XXXV.

Des Bois.

J'AI détruit les haies, arraché ces arbres, dont l'ombre & les racines meurtrieres nous enlevoient jusqu'à l'espérance de nos récoltes. Ces fléaux de l'agriculture fournissoient au cultivateur le bois, cette chose si nécessaire à la vie. L'inconvénient seroit grand, s'il n'étoit réparé d'une maniere avantageuse. Il y a dans presque tous les domaines des champs remplis de rochers, en pente rapide, ou d'un sol si ingrat, que tous les secours possibles ne procurent que de minces récoltes. On destineroit aux bois ces endroits. Il faut les labourer à la charrue, & le planter en chêne mêlé de bouleaux ou autres plants; la terre qui contient des sels propres à différentes sortes de bois, leur donnera à cha-

cun en particulier. L'accroissement sera plus considérable, parce que si je plante du chêne de cinq pieds en cinq pieds, il ne peut trouver sa nourriture que dans cet espace ; si je mets moitié d'autres plants, dans l'instant je double les sels propres à mon bois, chaque espéce a dix pieds au lieu de cinq, & l'une vit indépendamment de l'autre.

Les terres froides, telles maigres qu'elles soient, sont singuliérement propres au bois ; il se refuse presqu'aux terres chaudes, ne se plaît pas dans les terres marnées. Mais si l'on n'a que de ces terres marneuses ou chaudes, il faut planter du bouleau, il résiste à la chaleur ; sa végétation est si vive qu'elle triomphe de tous les obstacles qu'il rencontre ; on fera du moins un taillis ; car si votre bois languit à six, sept ans, il faut couper, inutilement attendriez-vous. Une terre en culture produit très-bien ; mais si l'on n'a que des bruyeres, que l'on soit dans l'impuissance de les défri-

cher, en vain plantera-t-on du chêne, il lévera en gland, pouſſera même en plans ; mais les années ſuivantes, les racines de la bruyere, en abſorbant l'humide & tous les ſels que peut contenir le trou où eſt le bois, le fera périr ſucceſſivement, il n'en reſtera que peu, & ſa venue ſera ſi longue, que l'homme le plus jeune atteint la plus grande vieilleſſe ſans jouir.

Mais ſi on y plante du bouleau, il croît malgré la bruyere, il l'étouffe en s'élevant;on peut mettre quelques glands; protégés par le bouleau, ils le font périr, & reſtent ſeuls au bout d'un ſiécle.

Le marſaux fait par tout une bonne production, tout terrein lui eſt propre, il donne de bons échalats, du charbon, du cercle, & échauffe très-bien ſon maître, lorſqu'il eſt mis à l'abri.

La meilleure plantation eſt celle du mois de Novembre. Elle eſt preſque toujours ſûre. J'ai obſervé que le chène ſemé en gland venoit plus vîte qu'en plant;

mais il faut ne le planter qu'en Mars; plutôt, les insectes, les oiseaux le dévorent en grande partie.

On a quelquefois des bois où il y a des vides; si on y plante du nouveau plant, il languit, les racines, l'ombre de l'ancien l'énervent, & bientôt lui donnent la mort. Mais on remplira ces places inutiles, on jouira promptement en provignant. Lorsque le chêne aura deux, trois, ou quatre ans, cela dépend de l'accroissement, vous prendrez les plus longues branches, vous les coucherez dans une petite rigole que vous conduirez. Où il manquera du plant, on les couvrira de terre, en laissant sortir l'extrêmité de la branche cinq à six pouces. Elle jetera bientôt de bonnes racines, & dès la premiere coupe, cette sautille sera une souche vigoureuse; il faut qu'elle soit toujours adhérente à la matrice, la séparation lui feroit funeste. On peut en faire autant du marsaux & du bouleau; lorsque vous

aurez planté votre bouleau par trous dans la bruyere, il faut le cultiver pendant deux ans à l'entrée de l'hiver ; lorſque ce bois paroîtra verd, pouſſer vigoureuſement, il faut l'abandonner à lui-même, la nature ſuffira ſeule pour en faire en peu d'années un bois vigoureux.

Mais ſi l'on deſtine à la plantation de la ſimple pelouſe, le chêne y réuſſira fort bien, moins néanmoins que dans une terre labourée.

Si le plant eſt gelé, ou a ſouffert quelque altération, quoique vous y voyez encore des reſtes de vie, ne le plantez pas, il pouſſera foiblement, & périra les années ſuivantes.

La feuille de l'orme eſt excellente pour les vaches, ſes branches coupées en Août, Septembre, ſéchées au ſoleil, & gardées avec ſoin, offrent l'hiver, aux bêtes à laine, une excellente nourriture ; mais il fait un ſi grand tort près des champs, que ſon utilité ne peut ba-

lancer la perte qu'il cause; on choisiroit au milieu de l'endroit destiné au bois, une espace, on l'y planteroit en taillis, il réussit parfaitement en cet état; des coupes fréquentes ne lui font aucun tort. Ce seroit un magasin précieux de feuilles, de branches, on en feroit des coupes annuelles. Son éloignement des champs ne lui laisseroit rien en prise; on pourroit même en laisser monter; le cultivateur décideroit à son choix ce qui lui seroit avantageux, & l'intelligence lui en feroit tirer le plus grand parti.



CHAPITRE XXXVI.

Des arbres fruitiers, où les placer; maniere de les fertiliser.

Il y a une infinité de domaines situés dans des cantons où la vigne ne peut croître, où même les arbres à fruit à couteau ne viennent que difficilement. Il est essentiel de trouver un moyen qui fournisse au cultivateur une boisson saine & agréable. On a cru jusqu'ici que la Normandie seule avoit la propriété exclusive de donner un cidre excellent, que son terroir en perfectionnoit les sucs. Par la comparaison avec celui que nous donne nos fruits, il est d'une qualité supérieure; le nôtre foible, capable par sa prompte corruption d'altérer la santé; l'autre fort sain, agréable. L'examen le plus réfléchi m'a fait voir que l'espéce seule décide la qualité de la liqueur. Deux

arbres plantés dans le même champ, mais d'un genre différent, produisent l'un une liqueur déteſtable, l'autre une excellente.

Dans les tems les plus reculés, on ne connoiſſoit point le cidre en Normandie. On trouve encore des veſtiges des anciennes braſſeries de biere; c'étoit la boiſſon ordinaire. Le commerce y introduiſit le cidre. Nous liſons que du tems de Tertulien & de Saint Auguſtin, l'Afrique cultivoit les arbres à cidre; les négocians Eſpagnols qui commerçoient dans ces contrées, en rapporterent des greffes, bientôt les arbres ſe multiplierent, on les regarda comme précieux juſqu'à ce que la vigne, en devenant commune, fit négliger un bien moins précieux; on cultiva ſeulement les fruits à coûteau. Les négocians de Cotte, partie nommée aujourd'hui Normandie, négocioient avec l'Eſpagne. Ils en rapporterent des greffes. Leur climat qui ſe refuſoit à la vigne, fit que leur culture

parut toujours un objet important. Bientôt les pays du nord s'en procurerent. Ne voyons-nous pas de nos jours la Baſſe-Bretagne, la Picardie jouir de pareils avantages? Perſuadé que notre climat y étoit auſſi propre que les autres, je fis planter beaucoup d'arbres tirés des bois, je les greffai d'eſpéces en réputation, ils pouſſerent avec une vîteſſe étonnante. Le cidre qu'ils me donnerent fut excellent, & cet eſſai prouva que le fruit décidoit de la qualité. Je pouſſai plus loin mon expérience d'autres années; à peine mon vin fut-il tiré de la cuve, que je fis mettre ce cidre ſur le marc; je le laiſſai fermenter vingt-quatre heures, & le mis enſuite dans des tonneaux. Sa nature changea à un tel point, qu'il avoit un goût d'un vin vieux très-potable, ſupérieur même au vin nouveau. On ſent de quel prix ſont ces arbres dans ces années malheureuſes, où la rareté du vin rend toute boiſſon précieuſe.

Ces eſpéces croiſſent avec une vîteſſe étonnante ; le terrein le plus aride, la terre la moins cultivée ſuffiſent à leur végétation ; j'ai ſouvent greffé de ces fruits, des arbres qui périſſoient, ce moyen leur rendoit la vigueur. Le ſol qui ſe refuſe à tous les fruits à couteau, les terres incultes où les herbes naturelles au terrein paroiſſent abſorber tous les ſels propres à la végétation, paroîtront en peu d'années un verger abondant.

Un arbre qui pouſſe avec vigueur, donne peu de fruits, ceux-ci ſont tous différens ; dès la troiſieme année ils fleuriſſent, & j'ai vu les fruits proſpérer dans des années où les autres périſſoient.

On conſacrera un champ pour verger, on plantera les arbres de douze pieds en douze pieds ſur une ligne, & on laiſſera trente pieds de diſtance d'une allée à l'autre ; on aura par ce moyen la facilité de labourer, l'air circulera en liberté autour des arbres.

J'ai fait mettre au pied de chacun un ſep de vigne ; quelques années après, j'ai fait planter quelques pieux, les arbres m'en ſervoient auſſi ; j'ai fait enſuite couler la treille au long des perches qui y étoient attachées, bientôt elles atteignirent d'un arbre à l'autre. Ce terrein ſeroit perdu, il ſe trouve rempli par là avantageuſement. En labourant l'arbre, ma vigne eſt façonnée ; ſi j'y mets quelques engrais, tous les deux en profitent, les racines de l'un & l'autre analyſent ce qui leur eſt propre. Cette culture n'eſt que bagatelle ; une journée d'homme finit une grande quantité d'arbres, & ce même raiſin bouilli, fermenté avec le cidre, fait un effet charmant ; ce raiſin peu mûr, d'une qualité médiocre, ſe trouve corrigé de ſa verdeur par la douceur du cidre ; avec le ſoin de mettre du plant noir, il donnera à la boiſſon une couleur qui prévient toujours dans le domeſtique.

Deux arpens ſuffiront pour planter

des arbres à cidre & à coûteau ; l'agriculture n'en ſouffrira pas, les grains ne craignent point ces arbres, ils ne ſont point les fléaux des récoltes. Le grain vient beau, vigoureux, & on trouve par-tout l'utile & l'agréable. Les pommiers font le meilleur cidre, leur fruit eſt plus ſain que les poires ; mais il arrive ſouvent qu'un brouillard fait reſſerrer les fleurs ; elles produiſent alors un ver, qui en dévorant le jeune fruit, rend inutile pour deux ans un arbre qui ne donne qu'une fois dans cet intervalle.

J'examinai quelle cauſe pouvoit avoir un ver ſi deſtructeur ; un ignorant croira que le brouillard engendre ces vers ; mais la ſaine philoſophie m'avoit démontré que chaque choſe qui vit, n'exiſte que par la voie générique. Je découvris qu'une infinité de moucherons imperceptibles dépoſoient leurs œufs ſur les feuilles des fleurs ; ſi un tems favorable les fait tomber, ce ver ne peut plus nuire où il n'eſt pas. Mais

ſi le brouillard met les fleurs en cylindre, ou les reſſerre, les œufs écloſent, le ver nymphe dumoucheron fait ſes ravages, & traverſe ainſi les airs après ſa métamorphoſe.

La cauſe d'un ſi grand mal trouvée, le remede eſt ſimple. Lorſque vos fleurs ſont épanouies, ſecouez fortement les branches de vos arbres, dût-il en tomber beaucoup, il en reſtera toujours aſſez. L'ennemi tombe avec les petales, & le fruit nouera ſans obſtacle.

J'ai traité ainſi une branche chargée de fleurs, je laiſſai le reſte, l'arbre ne porta aucun fruit; mais la branche ſecouée étoit l'emblême de la fécondité, elle plioit ſous le poids du fruit.

On ne craindra pas que la multiplicité de ces arbres à cidre nuiſe aux vignobles. Le vin a une qualité qu'aucune boiſſon ne peut atteindre; il formera toujours un commerce intéreſſant; l'opulence lui donnera dans tous les tems un débit avantageux. Ce que je propoſe

ne peut que donner un bien-être à des gens réduits à l'eau pure. Ce sera une branche de commerce animée par l'aisance, & le cultivateur verra chez lui sans dépense des douceurs en tout genre.



CHAPITRE

CHAPITRE XXXVII.

Combien la multiplication des chevaux deviendroit aiſée par le ſecours des prairies artificielles.

NOUS achetons de la Suiſſe les chevaux deſtinés à l'agriculture ; les montagnes de la Franche-Comté nous en fourniſſent auſſi quelques-uns ; la longueur, la fatigue de la route en font périr, ou ruinent un grand nombre. Le reſte ſe trouve ſi chargé de frais, que l'achat épuiſe le cultivateur.

Ces animaux élevés dans un autre climat, habitués à une nourriture différente, contractent ſouvent des maux, qui, en leur donnant la mort, ruinent ſans retour leur maître. Les terres ſe reſſentent preſque toujours de pareilles pertes ; le laboureur, preſſé par la néceſſité, en achette de mauvais, dont

les corps atténués ne peuvent fournir à un travail pénible ; la terre peu approfondie ne donne point à la plante les sucs nécessaires, & la plus mauvaise récolte en est la suite ordinaire.

Les prairies artificielles feront bientôt multiplier cet animal si utile à la société ; on se serviroit avec succès de jumens pour labourer ; on en auroit toujours quelques-unes de trop, afin de ne les point fatiguer par un travail excessif. On choisiroit le plus bel étalon propre à l'espéce que l'on en veut tirer. Les poulains seroient élevés avec soin ; on les mettroit l'été dans ces parcs dont j'ai parlé, ils y trouveroient une excellente nourriture ; on leur donneroit l'hiver le tendre regain que le cultivateur vigilant auroit recueilli avec les précautions nécessaires. Si la culture est facile par les bœufs, les jumens n'en seroient que plus productives & moins difficiles à nourrir, le pâturage leur suffiroit, leur fumier aideroit la végétation des grains d'une maniere puissante.

Ces éleves étendus les rendront bientôt communs, la cavalerie trouveroit à bas prix des recrues toujours prêtes. Tous les ordres, les voitures publiques, les machines de toute eſpéce auroient auprès d'eux & à peu de frais des chevaux qui ont fait juſqu'ici une partie de leur dépenſe.

Le poulain élevé juſqu'à deux ans chez le cultivateur lui paye bien une nourriture peu diſpendieuſe par les engrais qu'il lui laiſſe. Sa vente, quoique médiocre, ſera encore bien avantageuſe. Ce ſeront des gains qui ſe ſuccéderont continuellement.

Dès-lors les craintes ceſſent. Cette idée d'horreur qu'entraîne la pauvreté diſparoît.

Les vieux chevaux, dont la marche peſante retarde les travaux, ſont envoyés au moulin, ou deſtinés à des uſages qui n'exigent pas la célérité. On choiſiroit parmi les jeunes ceux qui ont le plus de diſpoſition pour le trait; ce

ſera ſur eux que roulera le travail le plus difficile. Ce laboureur que nous avons vu juſqu'ici haraſſé par les marches les plus pénibles, ne craindra plus dans ces tems de pareilles fatigues. Il ſe procurera facilement un cheval de ſelle. Ce poulain né avec des jambes fines, une épaule platte & dégagée, une tête fiere, ſera deſtiné à le porter.

L'idée d'un bien-être ſi complet lui paroîtroit aujourd'hui un ſonge. Un travail aiſé, une méthode entendue le mettent bientôt de niveau avec nos voiſins. Les Anglois ignoroient, il n'y a pas deux ſiécles, que l'agriculture pût donner de ſi grands biens; ils l'ont enfin connu, & ſont parvenus au point de marquer toutes leurs habitations au coin de l'opulence.



CHAPITRE XXXVIII.

Fin & Conclusion de cet Ouvrage.

MES premiers Chapitres ont démontré que la culture des terres négligée, ou peu entendue, étoit la seule cause de la misere; que nous possédions les vraies richesses, mais que nous l'ignorions: que nous voyons dans les provinces une vive émulation, le desir de tirer parti d'un sol qui paroît souvent se refuser à tout; que l'on s'efforce de défricher, mais que les moyens dispendieux arrêtent l'activité; que les fourrages ne suffisent pas à la nourriture d'assez de bestiaux pour fertiliser les terres; que l'on s'épuise en expédiens, & que le cultivateur est écrasé pour se procurer l'indispensable. Je lui indique une méthode simple, mais capable de venir à bout des plus forts défrichemens, de lui pro-

curer des prairies ſuffiſantes à un grand nombre d'animaux. Je montre par une progreſſion naturelle & ſans dépenſe qu'il peut ſortir en peu d'années de l'état malheureux où nous le voyons. Je vais plus loin. Je fais voir d'une maniere claire le laboureur non-ſeulement arraché à la miſere, mais même dans l'opulence, tous les ordres de l'état partager ſon bien-être, & une ſource intariſſable de biens.

Quelques perſonnes croiront qu'il y a de l'emphaſe, que je préſente un tableau trop riant des progrès d'une agriculture ſelon ma méthode. Qu'un homme ſenſé examine ſans partialité un de ces champs que l'on avoit toujours crus diſgraciés par la nature, & dans lequel j'ai travaillé, il y trouvera des preuves certaines & des argumens ſans réplique.

J'ai prouvé par les expériences les plus complettes que ces terres mépriſées peuvent ſouvent égaler en productions le ſol le plus gras.

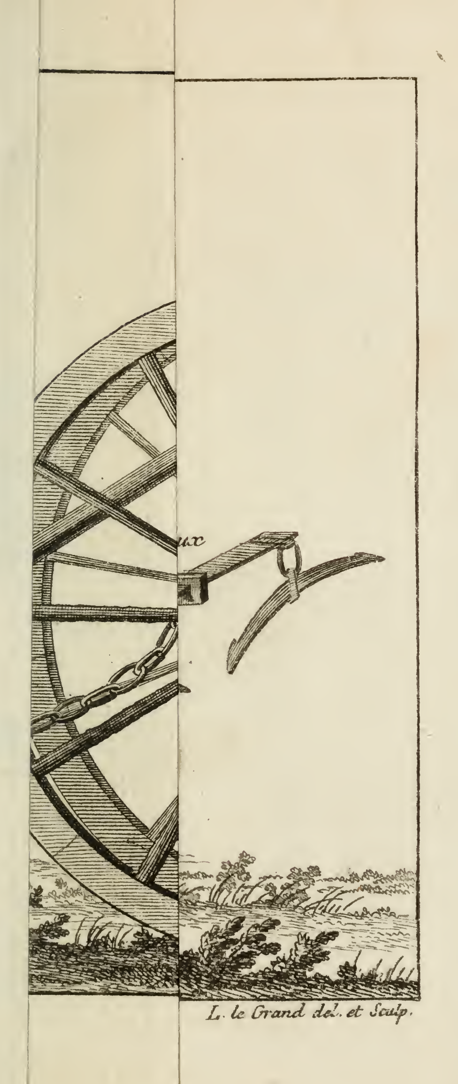
En multipliant les prairies, malgré les nombreux troupeaux de tout bétail, le foin feroit à plus bas prix, les voituriers, les voyageurs y trouveroient des avantages, le commerce, moins chargé de frais, fe fait plus aifément, & tous les ordres y gagnent par le débit de leur fuperflu.

L'Angleterre ne doit le degré de puiffance où elle eft montée qu'à l'agriculture. Tout le monde fçait que c'eft l'étude principale de la nation, qu'on y prodigue même les récompenfes pour encourager & exciter les progrès. Chaque Seigneur de la Grande-Bretagne habite fes terres une partie de l'année, fa préfence anime & vivifie. Aucune chofe intéreffante ne lui échappe.

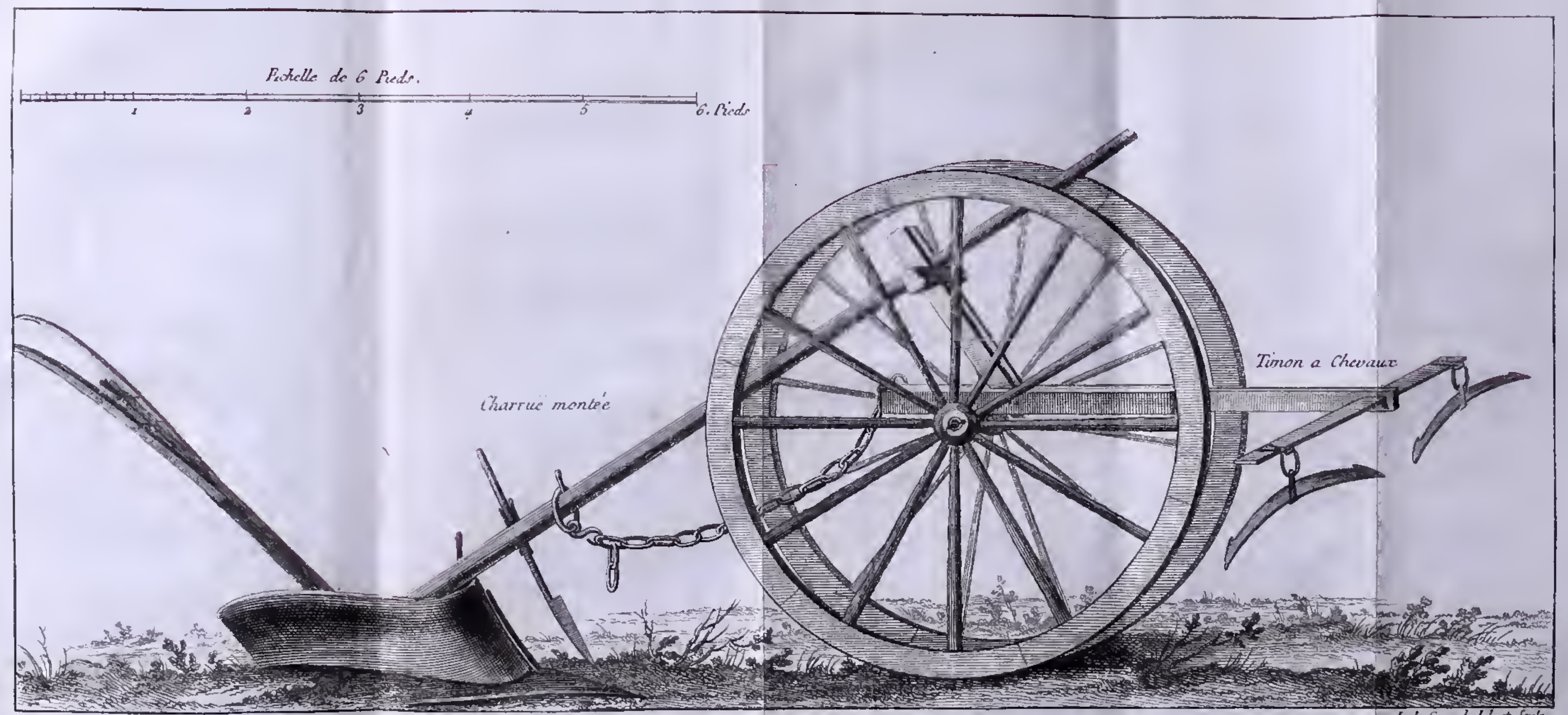
Le roi qui nous gouverne a une fageffe affez profonde pour faire jouir fes fujets d'un bonheur auffi grand. Que celui qui fait impofer les tributs, daigne encourager les travaux, récompenfer les découvertes utiles, exciter l'émula-

tion, nous verrons bientôt les campagnes floriſſantes, les peuples heureux. C'eſt alors que remplis de joie, nous pourrons à juſte titre nous vanter d'habiter la terre la plus fortunée.

FIN.



L. le Grand del. et Sculp.


Echelle de 6 Pieds.
1
2
3
4
5
6. Pieds
Charruë montée
Timon a Chevaux
L. le Grand del. et Sculp.

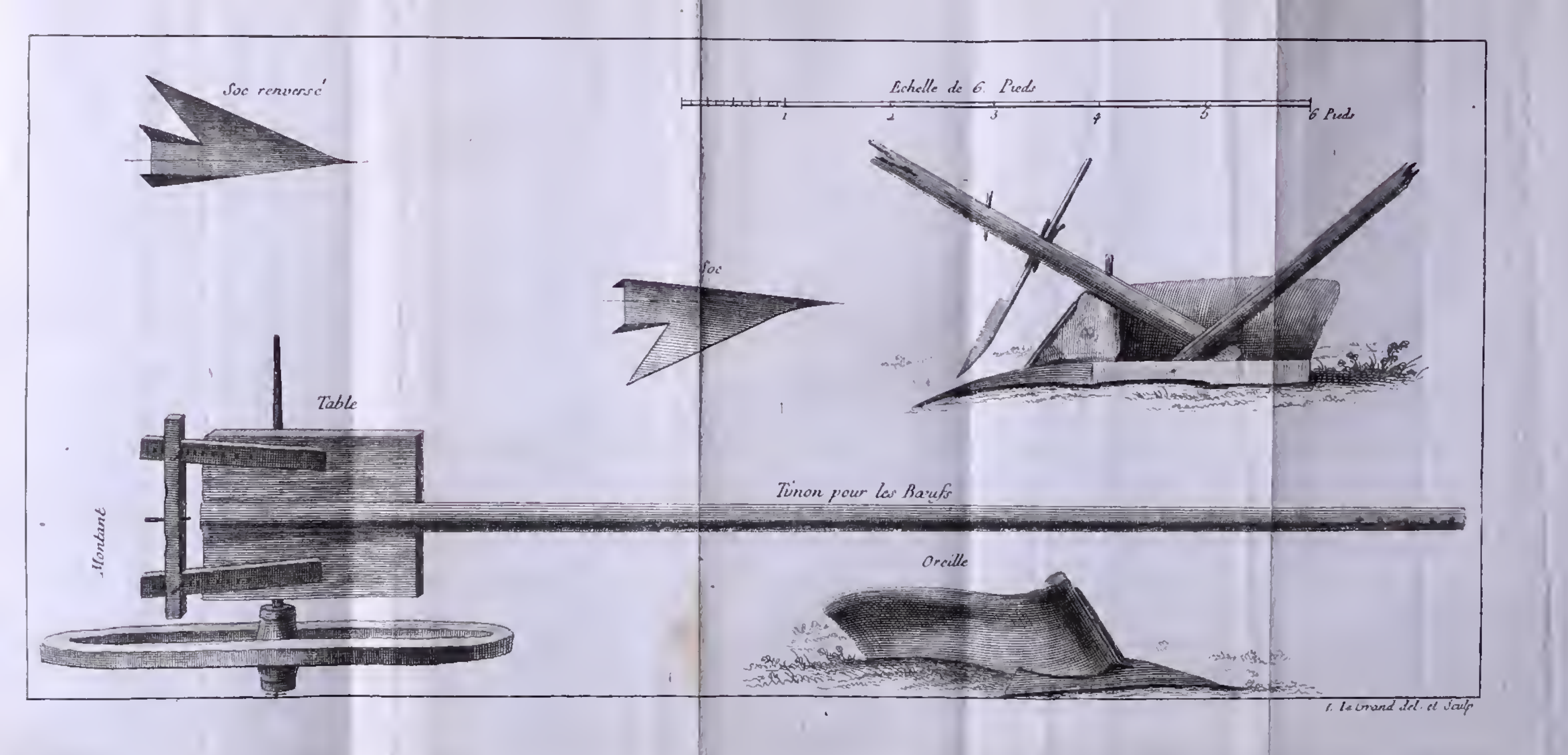

Soc renversé
Echelle de 6. Pieds
1
2
3
4
5
6 Pieds
Soc
Table
Timon pour les Bœufs
Montant
Oreille
I. Le Grand del. et Sculp.

TABLE
DES CHAPITRES

Contenus dans cet Ouvrage.

CHAPITRE PREMIER.

Des Cultivateurs & de l'état actuel du produit des terres, page 1

CHAP. II. *La culture par les bœufs ; son ancienneté*, 5

CHAP. III. *Différentes espèces de prairies*, 7

CHAP. IV. *Du Sain-foin*, 11

CHAP. V. *La méthode mal entendue de recueillir la graine de sain foin perd le fourrage ; ses effets pernicieux pour l'agriculture*, 19

CHAP. VI. *Méthode aisée de préparer la graine de sain foin, & d'en conserver le fourrage*, 23

CHAP. VII. *Terres propres à semer le sain-foin ; quelle culture il exige. Peut-on semer d'autres graines avec lui?* 27

CHAP. VIII. *De la Luzerne*, 30
CHAP. IX. *Du Treffle*, 36
CHAP. X. *Maniere de recueillir les graines de Treffle & de Luzerne*, 45
CHAP. XI. *Les prairies artificielles sont-elles pernicieuses par les exhalaisons?* 49
CHAP. XII. *Les Anciens ont connu l'art de fertiliser les campagnes.* 55
CHAP. XIII. *Les Landes s'opposent au progrès de l'agriculture*, 66
CHAP. XIV. *Les charrues en usage ont-elles été employées dans chaque canton à cause de telle nature de terre?* 74
CHAP. XV. *Méthode simple pour défricher aisément*, 80
CHAP. XVI. *Suite des expériences*, 89
CHAP. XVII. *Travaux dans les landes, avantages qui les suivent*, 97
CHAP. XVIII *Proportions de la charrue à défricher*, 113
CHAP. XIX. *Des landes de Bordeaux*, 123
CHAP. XX. *Moyens pour fertiliser les landes de Bordeaux, de quelle maniere viendroit on à bout de peupler les landes de l'intérieur du Royaume?* 131
CHAP. XXI. *Combien il est aisé de par-*

venir à une grande jouissance sans dépense, 142
CHAP. XXII. *Suite des biens que procure cette méthode*, 148
CHAP XXIII. *Les succès de l'agriculture contribuent au bonheur de l'État*, 158
CHAP. XXIV. *La bonne culture multiplie les troupeaux. De quel avantage est l'abondance des laines pour un Etat*, 163
CHAP. XXV. *Du lin, des chanvres; avantages de leur commerce*, 168
CHAP. XXVI. *Des suifs, du beurre; avantages de leur commerce*, 177
CHAP. XXVII. *Quelles sont les suites avantageuses de l'abondance des bleds, propriétés de nos provinces*, 181
CHAP. XXVIII. *Seroit-il avantageux de faire produire continuellement les terres?* 190
CHAP. XXIX. *Quelques préjugés s'opposent à l'abondance des récoltes*, 197
CHAP. XXX. *Différens moyens d'augmenter la fertilité & la nourriture des bestiaux*, 207
CHAP. XXXI. *Des Marnes, leur utilité*, 217
CHAP. XXXII. *Des abeilles; richesses*

qu'elles procurent , 228
CHAP. XXXIII. *Des enclos ; ſont ils utiles ?* 231
CHAP. XXXIV. *L'agriculture tire t-elle plus de ſervice des bœufs que des chevaux ,* 243
CHAP. XXXV. *Des Bois ,* 251
CHAP. XXXVI. *Des arbres fruitiers ; où les placer ? Maniere de les fertiliſer ,* 257
CHAP. XXXVII. *Combien la multiplication des chevaux deviendroit aiſée par le ſecours des prairies artificielles.* 265
CHAP. XXXVIII. *Fin & concluſion de cet ouvrage ,* 269

Fin de la Table des Chapitres.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monſeigneur le Chancelier un ouvrage intitulé *l'Art de s'enrichir par l'Agriculture*: cet art conſiſte à faire des prairies artificielles de ſainfoin & de luzernes, & à défricher au moyen de la charrue à grande roues, imaginée par l'auteur; par cet pratique utile non-ſeulement, dit l'auteur, l'agriculture deviendra abondante & heureuſe, mais le commerce, mais les arts utiles & d'agrémens prendront du luſtre : on pourra se paſſer des iſles qui nous fourniſſent le ſucre l'abondance, la joie, & le bonheur des peuples regneront de toutes parts. A Paris, ce hui Février 1770.

GUETTARD.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra; SALUT. Notre amé le Sieur PIERRE GUILLYN, Libraire à Paris, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public, un Ouvrage qui a pour titre, *l'Art de s'enrichir par l'Agriculture*, par le ſieur DES POMMIERS. S'il Nous plaiſoit lui accorder nos

Lettres de Privilége pour ce néceſſaires. A ces Causes, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, le vendre faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres Perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun Lieu de notre obéiſſance; comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun Extrait ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts: à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril mil ſept cent vingt-cinq, à peine de déchéance du préſent Privilége; qu'avant de l'expoſer en vente, le manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état

où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier Garde des Sceaux de France, le ſieur de MAUPEOU ; qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit ſieur DE MAUPEOU ; le tout à peine de nullité des Préſentes : Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayant cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit ouvrage, ſoit tenue pour dûement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers, Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de haro, charte normande & lettres à ce contraires ; car tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris le vingt unieme jour du mois de Mars, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-dix, & de notre regne le cinquante-cinquieme.

PAR LE ROI EN SON CONSEIL.

Signé LEBEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XVIII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n° 685, fol. 138, conformément au Réglement de 1723. A Paris ce 22 Mars 1770.

BRIASSON, Syndic.



LIVRES D'AGRICULTURE

ET AUTRES

Qui se trouvent chez le même Libraire.

Ecole du Jardin potager, contenant une description exacte de toutes les plantes potageres, les qualités des terres, leurs situations, les climats qui leur sont propres, par M. Decombe, *in*-12 2 vol. 6 l.

Traité de la culture des Pêchers, par le même, *in*-12. 2 liv.

Cours d'Observations de la Société d'Agriculture, de commerce, des Arts, établie par les Etats de Bretagne, *in*-12, 2 v. 4 l. 10 s.

Le bon jardinier contenant une idée générale des quatre sortes de Jardins, les regles pour les cultiver, la maniere de les planter & celle d'élever les plus belles fleurs, *in*-24, 1 l. 16.

Instruction sur la maniere d'élever & de perfectionner les bêtes à laines, trad. de l'Allemand, *in*-12, 2 l. 10 s.

Mémoire sur les laines, où l'on examine, 1°. Quelles sont les différentes qualités des laines propres aux Manufactures de France. 2°. Si on ne pourroit pas se passer en France des Laines étrangeres. 3°. Comment on pourroit perfectionner la qualité, & aug-

menter la quantité des Laines de France, in-12 broché. 1 l. 4 ſ.

Conſidérations ſur les moyens de rétablir en France les bonnes eſpéces de bêtes à laine, *in*-12. 1 l. 4 ſ. *broché*.

Inſtruction ſur la maniere d'élever & de perfectionner les bonnes eſpéces des bêtes à laine de Flandres, *in*-12. broché 1 l. 4 ſ.

Les Jardins d'Ornemens, ou les Géorgiques Françoises, *in*-8°. 1 l. 4 ſ. *broché*.

Queſtions importantes ſur le Commerce, *in*-12. 1 l. 4 ſ. *broché*.

Conſidérations ſur le Commerce, & en particulier ſur les Compagnies, Sociétés & Maîtriſes, in-12. 1 l. 4 ſ. *broché*

Parfait (le) Maréchal, ou la connoiſſance générale & univerſelle du Cheval, par M. de Garſault, *in*-40. 10 l.

Supplément au même, ou Traité des voitures, *in*-4°. 6 l.

Le Parfait Maréchal, par M. Soloyſe, *in*-4°. 8 l.

La Cuiſiniere bourgeoiſe, contenant la maniere de connoître, diſſéquer & ſervir toutes ſortes de viandes, des avis intéreſſans ſur leurs bontés & ſur le choix qu'on en doit faire, *in*-12, 2 vol. nouvelle édition beaucoup augmentée 1769, 4 l. 10 ſ.

Dictionnaire Géographique, par Voſgien, 1767, in-8°. 4 liv. 10 ſ.

Les comptes faits, par Barême, *in*-12, 2 l. 10 ſ.

Les mêmes, *in*-18, commode pour la poche, 1 l. 10 ſ.

L'arithmétique du même, *in*-12 2 l. 10 ſ.

Juriſprudence des Rentes, ou le Code des Rentiers, par ordre alphabétique, *in*-8°.

1766, 6 l.

L'Agronome, Dictionnaire portatif du Cultivateur, contenant les connoiſſances néceſſaires pour gouverner les biens de campagne, & pour ſoutenir ſes droits, conſerver ſa ſanté, & rendre gracieuſe la vie champêtre, *in*-8°. 2 vol. 9 l.

Agriculture complette, ou l'Art d'améliorer les terres, traduite de l'Anglois de Mortimer ſur la ſixieme édition, augmentée de pluſieurs traités qui manquoient à cet ouvrage, 4 vol. *in*-12, 10 l.

Manuel des Champs, ou recueil choiſi, inſtructif & amuſant, de tout ce qui eſt le plus néceſſaire & le plus utile pour vivre à la campagne avec aiſance & agrément. Par M. de Chamvalon, Prêtre, de l'ordre de Malthe. Nouvelle édition conſidérablement augmentée, *in*-12, 1765, 3 l.

Manuel d'Agriculture pour le Laboureur, le Propriétaire & le Gouvernement, *in*-8°. 5 l.

L'Ecole de la chaſſe aux chiens courans, par M. le Verrier de la Coulerie, avec figures, *in*-8°. 6 liv.

Amuſemens de la Campagne, de la Chaſſe, de la Pêche, avec la maniere de faire les filets, par Liger, *in*-12, 2 vol.

Nouvelle inſtruction pour les Confitures, les liqueurs & les fruits, où l'on apprend à confire toutes ſortes de fruits tant ſecs que liquides, *in*-12, 2 l. 10 ſ.

Nouveau Traité de Cuiſine, où l'on apprendra ce que l'on doit ſervir, ſuivant chaque ſaiſon, 3 vol. *in*-12, *avec figures*, 7 l. 10 ſ.

Les soupers de la Cour, ou l'Art de travailler toutes sortes d'alimens pour servir les meilleures tables, *in*-12, 4 vol. 10 l.

La science du Maître d'Hôlel Cuisinier, 1 vol. 3 l.

— Du Maître d'Hôtel Confiseur, *in*-12, avec fig. 3 l.

Traité de la culture des Renoncules, des Œillets, des Auricules & des Tulipes, *in*-12, 2 l. 10 s.

L'Ecole du Jardinier fleuriste, *in* 12, 2 l. 10 s.

Traité de la Culture de différentes Fleurs des Narcisses, des Giroflées, des Tubéreuses, des Anémones, de la Jacinthe, des Jonquilles, des Iris, des Lys & des Amaranthes, *in*-12, 2 l 10 s.

Instruction pour les Jardins Fruitiers & Potagers, avec un traité des Orangers; par M. de la Quintinie, *in*-4° 2 volume. 15 liv.

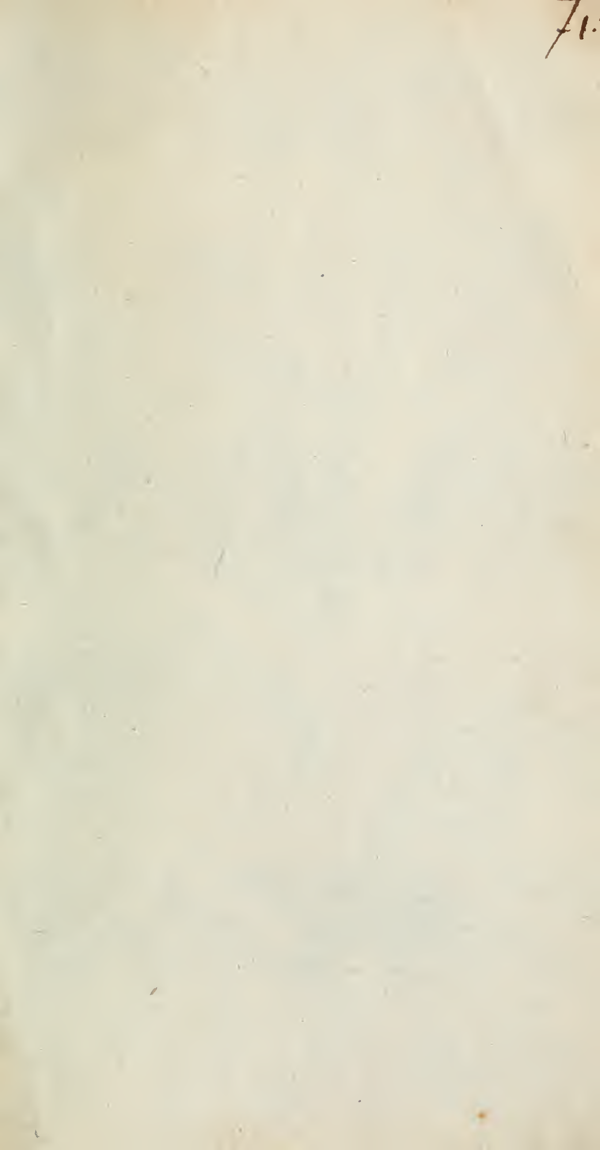
Traité de la Distillation, ou la Distillation réduite en principes, par M. de Jean, Distillateur, *in*-12, nouvelle édition, corrigée & augmentée, 2 liv. 10 sol.

Traité des Odeurs, suite du traité de la Distillateur, *in*-12 2 liv. 10 sol.

Instruction facile sur les Conventions ou notion simple, sur les divers engagemens qu'on peut prendre dans la société & leurs suites, ouvrage utile aux gens d'affaires, bourgeois, négocians, à tout chef de famille & aux jeunes-gens qui se destinent à la Jurisprudence, *in*-12 1766, 3 liv.

Manuel du Jardinier, ouvrage nécessaire aux Cultivateurs, amateurs de la Botanique, par Mandivola, traduit de l'Italien, par M. Andry Médecin, *in*-12 2 liv. 10 sol.

Dictionnaire Botanique & Pharmaceutique, contenant la principale propriété des Minéraux, des Végétaux & des Animaux, d'usage, avec les préparations de Pharmacie interne & externe, les plus usitées en Médecine & en Chirurgie, 1 vol. *in*-8° 4 l. 10 s.









UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 057764794